


## EU will Frankreichs Haushaltsplan stoppen

Frankreich will auch in den kommenden Jahren mehr Schulden machen als vereinbart. Die EU will Paris das offenbar nicht durchgehen lassen, heißt es nun in Brüssel. Es wäre ein klares Signal.

06.10.2014



© REUTERS  Demonstrationen sind in Frankreich keine Seltenheit.

Es wäre eine harte Maßnahme: Die EU-Kommission wird nach Angaben mehrerer EU-Vertreter die Haushaltspläne der französischen Regierung voraussichtlich ablehnen. Die Kommission werde von der Regierung in Paris Ende Oktober die Vorlage eines neuen Etatplans für 2015 verlangen, sagten mehrere mit der Sache vertraute Personen an diesem in Brüssel. Damit würde die EU-Kommission erstmals von ihrem neuen Recht Gebrauch machen, Änderungen an einem nationalen Haushaltsentwurf zu verlangen. Außerdem werde die Kommission das Defizitverfahren gegen Frankreich verschärfen, hieß es.

Grund für diesen möglichen Schritt ist, dass die französische Regierung mehrfach die mit Brüssel vereinbarten Defizit-Ziele nicht eingehalten hat und dies auch in den kommenden Jahren nicht tun will. **Nach den Plänen der französischen Regierung** soll die Neuverschuldung in diesem Jahr 4,4 Prozent und im kommenden Jahr 4,3 Prozent des Bruttoinlandsprodukts (BIP) betragen. Auch im Jahr 2016 soll das Minus mit 3,8 Prozent noch deutlich oberhalb der Maastricht-Grenze von drei Prozent liegen. Diese soll erst 2017 mit 2,8 Prozent wieder unterschritten werden - zwei Jahre später als geplant.

In Deutschland ist die Kritik an der französischen Haushaltspolitik groß. „Wenn das Land nicht aus dem Abwärtsstrudel herausfindet, ist der Euro und damit Europa in Gefahr“, warnte gerade erst der Präsident des deutschen Außenhandelsverbandes, Anton Börner in einem vorab verbreiteten Redemanuskript.

Auch Bundeskanzlerin Angela Merkel kritisierte das Nachbarland jüngst indirekt, als sie sagte, nachhaltiges Wachstum sei „nur auf Grundlage solider Haushalte“ möglich. Und fügte, was man auch mit Blick auf Brüssel interpretieren kann: „Es geht jetzt natürlich auch um die Glaubwürdigkeit der Europäischen Union.“

107,2

## Famille, école, impôts : quand les « braves gens » se révoltent

Publiée le 05/10/2014 à 20:00



FIGAROVOX/ANALYSE-Pour Vincent Tremolet de Villers, la Manif pour tous est le reflet d'un phénomène qui traverse toute la société française. L'inquiétude d'une dépossession économique, culturelle et anthropologique.

---

Vincent Tremolet de Villers est rédacteur en chef des pages Débats/Opinions du Figaro et du FigaroVox

---

Ces «braves gens» sont infatigables. Depuis deux ans et la première Manif pour tous en novembre 2012, ils reviennent avec les saisons dans les rues de Paris, de Lyon ou de Bordeaux pour exprimer calmement leur attachement à la famille. La Préfecture de police s'est acharnée au départ à réduire leur nombre mais aujourd'hui tout le monde le reconnaît: ce mouvement est capable de réunir des centaines de milliers de manifestants. Ils ne demandent ni subventions, ni statut particulier: ils s'inquiètent du monde qu'on leur prépare. Ceux qui se sont arrêtés dans les années 1980 cherchent des «lodens» ou des «forces sombres». C'est faire preuve d'une grande paresse intellectuelle et ne rien comprendre à un phénomène qui traverse toute la société française et dépasse de très loin la **Manif pour tous**. Une grande partie des Français, en effet, est en proie depuis des années (et ce sentiment s'est accéléré sous le quinquennat Hollande) à une impression obsédante: celle d'être dépossédé. Cette dépossession s'exprime, avant tout, dans la vie économique. Le fruit de travail et de l'effort est pris en tenaille entre la pression fiscale et des mouvements globaux implacables. Le travailleur, soumis à cette fatalité, est réduit au rang de fourmi. Son mérite propre, contrarié par l'omnipotence de l'État d'une part et la mondialisation sauvage de l'autre, ne compte plus guère.

Une folie normative imaginée à Bruxelles, mise en place à Paris, s'ingénie à s'attaquer aux plaisirs les plus simples de l'existence : de la pêche à la mouche aux feux de cheminée en passant par la taille des pieds de vigne.

Sa culture, son art de vivre, la sécurité la plus élémentaire: ce qui reste quand on a tout perdu lui est aussi retiré. Le communautarisme impose ses traditions, ses codes vestimentaires au point d'entraîner comme le montrent les travaux de Christophe Guilluy une forme de partition du territoire où les communautés organisent leur vie séparément. Une fois installé dans le champ réduit de la vie courante, à la frontière de la banlieue et de la campagne, une folie normative imaginée à Bruxelles, mise en place à Paris, s'ingénie à s'attaquer aux plaisirs les plus simples de l'existence: de la pêche à la mouche aux feux de cheminée en passant par la taille des pieds de vigne.

Suppression des notes, du redoublement, des bourses au mérite ; omniprésence des écrans, du ludique, de l'immédiateté : on retire à nos enfants ce que nous avons reçu et que nous souhaitons leur donner.

Cette dépossession culturelle apparaît plus angoissante encore dans la rupture de transmission que ressentent tous les parents qui ont des enfants à l'école. Depuis des années, des voix qui portent comme celle d'Alain Finkielkraut, de Natacha Polony alertent les pouvoirs publics: en vain. Leur succès auquel s'ajoute celui de l'essai du jeune philosophe François-Xavier Bellamy *Les Déshérités ou l'urgence de transmettre*(Plon) augmente à mesure que l'école républicaine se délite. Suppression des notes, du redoublement, des bourses au mérite ; omniprésence des écrans, du ludique, de l'immédiateté: on retire à nos enfants ce que nous avons reçu et que nous souhaitons leur donner.

La famille, dernier refuge et pilier de la société, est frappée de plein fouet par une vision expérimentale de la reproduction et de l'organisation sociale.

Avec la loi Taubira et ses corollaires PMA, GPA, les manifestants pensent, enfin, assister au stade ultime de la dépossession: le basculement anthropologique. La famille, dernier refuge et pilier de la société, est frappée de plein fouet par une vision expérimentale de la reproduction et de l'organisation sociale. Comme si la technique, le marché et l'individualisme s'emparaient du dernier bastion, les enfants, ou plus précisément la génération.

Pour exprimer cette impression d'effacement économique, identitaire, culturel, anthropologique, l'essayiste Gaël Brustier parle volontiers de «paniques morales» ; dans son ouvrage qui caracole en tête des ventes, Éric Zemmour va même jusqu'au *Suicide français*. Cette angoisse indiscutablement s'exprime avec une force grandissante depuis des années. Dans les urnes avec le coup de tonnerre du référendum de 2005 et la progression continue du Front national, dans les sondages qui témoignent chaque jour un peu plus de l'attente des Français sur la sécurité, l'immigration, l'entreprise, la famille. À la télévision avec des chroniqueurs devenus, malgré eux, porte-voix des sans-voix. Dans la rue enfin avec *la Manif pour tous*. En descendant, une fois encore en masse, ces Français rappellent à la gauche et à surtout à la droite qu'ils forment un mouvement populaire, agissant et désormais rompu aux règles «médiapolitiques». Nos leaders politiques auraient tort de sous-estimer le phénomène. C'est un fait: les «braves gens» se rebiffent.

# Die Angst vor einer Diktatur der Zentralbank

Europas höchstes Gericht muss entscheiden, ob die EZB mit ihren Geschäften bei der Euro-Rettung zu weit ging. Doch es geht um mehr: Sind die Geldhüter überhaupt noch einer Kontrolle unterworfen?

Von [Sebastian Jost](#) Wirtschaftsredakteur



Foto: dpa Mario Draghi, Präsident der Europäischen Zentralbank. Kritiker fürchten eine Ausweitung der Macht der EZB

Zu viel Bescheidenheit spricht nicht aus der Architektur dieses Justizpalasts. Wie eine Trutzburg dominiert er das Europaviertel auf dem Kirchberg in Luxemburg, zwei Bürohochhäuser recken sich daneben wie Wachtürme in die Höhe. Den Besucher empfängt eine gewaltige Eingangshalle mit ausladender Treppe. Sie soll das "Profane vom Erhabenen trennen", fabuliert der Europäische Gerichtshof (EuGH) auf seiner Internetseite.

Große Worte für eine Institution, die die meisten Bürger der Union kaum einmal beachten. Über die hierzulande selbst jetzt wenig berichtet wird, obwohl es allen Grund dazu gäbe: Am 14. Oktober geht es in Luxemburg um sehr viel für Europa. Formal mag nur die Verhandlung über ein ziemlich kompliziertes Programm der Europäischen Zentralbank (EZB) auf der Tagesordnung stehen. Tatsächlich aber könnte es darum gehen, wo künftig das wahre Machtzentrum für Finanz- und Wirtschaftsfragen in der Euro-Zone liegt.

Den Anlass für den Showdown liefert [ein Beschluss des Bundesverfassungsgerichts](#) vom Februar. Die Richter verwiesen Verfassungsbeschwerden gegen das Staatsanleihen-Kaufprogramm der EZB aus dem Jahr 2012 an den EuGH. Der soll nun entscheiden, ob die Notenbank damit ihr Mandat überschritten hat.

Seit Monaten bringen sich die Parteien in Stellung, der Stapel aller eingereichten Schriftsätze ist an die zehn Zentimeter dick. Kein Wunder, denn es geht um weit mehr als die Frage, zu welchen Bedingungen die EZB spanische oder italienische Staatsanleihen kaufen darf. Das zeigt ein exklusiver Einblick in die Gerichtsakten. Es geht ein Stück weit um das Machtgefüge in Europa.



Foto: picture-alliance / dpa Wie eine Trutzburg dominiert er das Europaviertel in Luxemburg: der Europäische Gerichtshof (EuGH). Hier wird schon bald über die Rettungspolitik der EZB im Besonderen und die Macht der Währungshüter im Allgemeinen gesprochen

Da sind Euro-Länder, die ein für alle Mal dafür sorgen wollen, dass sich die deutschen Verfassungsrichter nicht länger in europäische Belange einmischen. Da sind EU-Institutionen, die eine beinahe grenzenlose Allmacht für die EZB fordern. Und zumindest einer der Kläger, die all das verhindern wollen, hat den Eindruck, dass man seine Argumente gar nicht mehr hören will.

Es dürfte eines der kniffligsten Verfahren in der Geschichte des Gerichtshofs sein. Das liegt nicht zuletzt am vertrackten Beschluss der Karlsruher Richter:

Zwar verwiesen sie die Frage, ob das sogenannte [OMT-Programm](#) gegen das EZB-Mandat verstößt, an den EuGH. Gleichzeitig machten sie jedoch deutlich, dass sie selbst die Maßnahme für einen Bruch der EU-Verträge und damit des Grundgesetzes halten – so sahen die Richter etwa einen Verstoß gegen das Verbot, Staaten mit der Notenpresse zu finanzieren. Und sie behielten sich vor, selbst entsprechend zu urteilen, wenn der EuGH das Programm unverändert durchwinken sollte.

## Italien und Spanien wollen deutsche Richter in Schranken weisen

Der Groll europäischer Politiker und Notenbanker ist dem Verfassungsgericht seither gewiss. Auf Zentralbankfluren ist schon mal von einer "puren Anmaßung" der Karlsruher Richter die Rede.

Und zumindest zwei der Euro-Staaten, die zu dem Verfahren Stellung genommen haben, halten es für geboten, die selbstbewussten deutschen Verfassungshüter endlich in ihre Schranken zu weisen. Ein solches nationales Verfahren widerspreche den EU-Verträgen, poltert die spanische Regierung in ihrem Schriftsatz, den die "Welt am Sonntag" einsehen konnte. Dies möge der EuGH dem Verfassungsgericht entsprechend bescheiden.



Foto: AP Die Richter des Bundesverfassungsgerichts halten die Maßnahme für einen Bruch der EU-Verträge und damit des Grundgesetzes

Auch Italiens Regierung argumentiert, dass ausschließlich der EuGH beurteilen dürfe, ob sich die übrigen EU-Organe an die Verträge halten. Am meisten aber empört die Italiener, dass sich Karlsruhe "das letzte Wort" in der Sache vorbehalten habe. "Der Gerichtshof kann aber nicht unter der Voraussetzung angerufen werden, dass seine Entscheidung für die Auslegung nicht endgültig und bindend ist", heißt es in der Stellungnahme aus Rom. Im Klartext: Das Verfassungsgericht hätte klarstellen müssen, dass es den Spruch aus Luxemburg auf alle Fälle akzeptiert.

Sollten sich die Europarichter auf diesen Pfad einlassen, wäre das Kriegsbeil ausgegraben zwischen den beiden mächtigsten Gerichtshöfen des Kontinents.

## Karlsruhe soll in Europa entmachtet werden

Es ginge um die faktische Entmachtung des Verfassungsgerichts in Europafragen. Und es hätte kaum kalkulierbare Folgen für die EZB-Politik. Denn wenn das Karlsruher Begehren schlicht als unzulässig abgewiesen und die Bedenken der Richter nicht beachtet würden, wäre das Verfassungsgericht herausgefordert, das OMT-Programm zum Verstoß gegen das Grundgesetz zu erklären.

Dann dürften Bundesregierung, Bundestag und Bundesbank an diesem Programm nicht mehr mitwirken – wobei auch Juraprofessoren nicht recht wissen, wie das in der Praxis aussehen soll. Viele Verfassungsrechtler erwarten daher, dass der EuGH diesen großen Knall vermeiden will.

Die Luxemburger Richter könnten es, so heißt es immer wieder, eher mit Diplomatie versuchen. Die Bedenken aus Karlsruhe aufgreifen, vielleicht kleine Einschränkungen für die Anleihenkäufe formulieren. So, wie es auch die Bundesregierung vorschlägt.

Nachdem sie das EZB-Programm in der Karlsruher Verhandlung noch mit Verve verteidigt hatte, vermeidet sie es in ihrer Stellungnahme für den EuGH, den kritischen Verfassungsrichtern in den Rücken zu fallen.

Die EZB müsse ihr OMT-Programm noch konkretisieren und dabei die "verfassungsmäßigen Strukturen der Mitgliedsstaaten" berücksichtigen, schwurbelt man in Berlin.

## Berlin steht isoliert da

Doch damit stehen die deutschen Vertreter allein da. Die übrigen Länder sowie die EU-Organe selbst drängen auf den umgekehrten Weg: Die EU-Verträge sind so zu interpretieren, dass die EZB Anleihen kaufen kann. Punkt.

Am vorsichtigsten argumentiert dabei noch die Notenbank selbst. Die EZB beruft sich auf ihren "weiten Beurteilungs- und Ermessensspielraum" in der Geldpolitik.

Auf satten 15 Seiten führt sie aus, warum die Situation im Sommer 2012 so außergewöhnlich gewesen sei. Und zwar nicht, weil gerade Italien und Spanien an den Finanzmärkten immer höhere Zinsen zahlen mussten und deshalb eine Pleite drohte. Sondern weil der "Transmissionsmechanismus" für die Geldpolitik gestört gewesen sei – die niedrigen Leitzinsen der Zentralbank kamen nicht mehr in den Krisenländern an.

Es ist das Universalargument der EZB, sie bemüht es über weite Strecken auf beinahe jeder Seite des Schriftsatzes.

## SENTIX EURO BREAK-UP-INDEX

Anteil, der befragten Investoren, die auf Jahressicht den Austritt eines Landes aus dem Euro erwarten

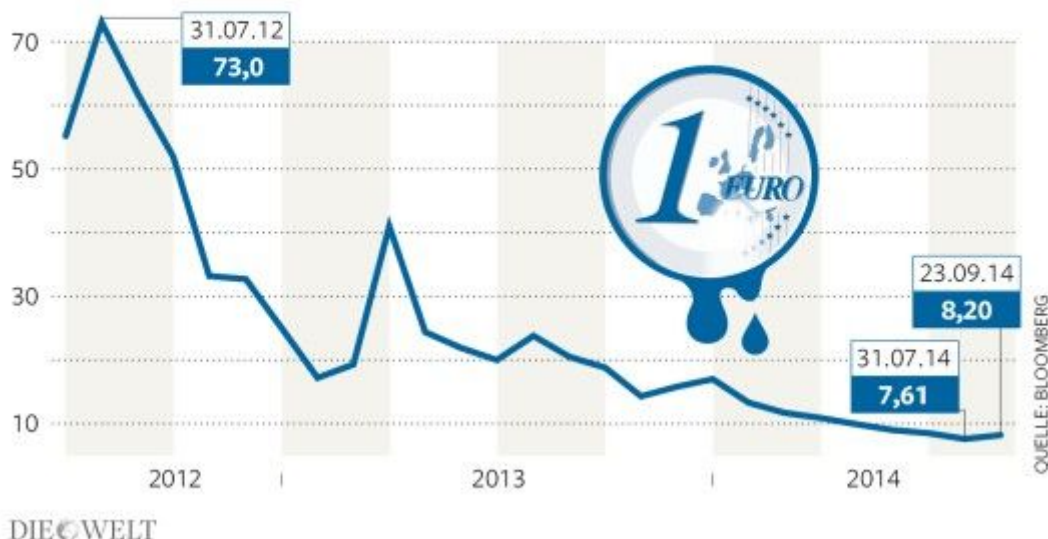


Foto: Infografik Die Welt Im Sommer 2012 gaben die Märkte kaum noch etwas auf den Euro. Erst EZB-Präsident Mario Draghi drehte die Stimmung mit seiner Ankündigung, alles zu tun, um den Euro zu retten und dafür im Zweifel auch Staatsanleihen zu kaufen

Ihr zweites Mantra: Die hohen Zinsen für Krisenländer-Anleihen im Jahr 2012 seien ungerechtfertigt gewesen, weil sie auf einer "unbegründeten" Angst vor einem Kollaps des Euro fußten. Durch diese Furcht drohte "das Auseinanderbrechen des Euro-Raums zu einer 'sich selbst erfüllenden Prophezeiung' zu werden", so die EZB-Stellungnahme. Wobei die Zentralbank nicht erklärt, wie eine Angst unbegründet sein konnte, wenn sie sich doch zu erfüllen drohte und nur durch ihre eigene Intervention gestoppt wurde.

## EZB und EU-Kommission verweisen auf Verträge

Es ist ein zentraler Punkt, an dem die EZB ebenso herumlaviert wie die EU-Kommission. Beide flüchten sich in formalistische Argumente: "Die Währungsunion mit dem Euro ist ein fundamentaler, irreversibler Besitzstand der Verträge, von dessen dauerhaftem Fortbestand alle Organe und Mitgliedstaaten in ihrem Handeln zwingend ausgehen müssen", schreibt die Kommission. "Daher handelt die EZB nur vertragskonform, wenn sie (...) Ängste hinsichtlich eines Auseinanderbrechens des Euro als unbegründet ansieht."

Man fühlt sich erinnert an [Christian Morgensterns "Palmström"](#) und die Weisheit, dass nicht sein kann, was nicht sein darf: Der Euro konnte also nicht zerbrechen, weil das in den Verträgen so steht. Dass viele Investoren offensichtlich nicht mehr auf diese Verträge vertrauten, blendet die Kommission aus. Was aber, wenn das Vertrauen in die Gemeinschaftswährung nur dadurch zurückkehrte, dass die EZB genau diese Verträge brach, wie die Kritiker meinen?

Die Kommission sieht dieses Problem nicht. Das OMT-Programm bedeute keine Staatsfinanzierung mit der Notenpresse, weil sich die Krisenländer ja nicht darauf verlassen könnten, dass die Zentralbank ihre Anleihen aufkauft und so für ausreichend Geld in der Staatskasse sorgt.

Dass das Bundesverfassungsgericht das Anleihenprogramm als "Hilfsmaßnahme für einzelne Mitgliedsstaaten" verstehe, kanzelt man in Brüssel brüsk als "methodischen Fehler" ab. Schließlich habe die EZB gesagt, dass es ihr nur um die Geldpolitik gehe, und dass muss man ihr dann nach Auffassung der Kommission offenbar einfach mal glauben: "Der Gerichtshof (sollte) der EZB weite Entscheidungsspielräume bei der Festlegung und Ausführung der Geldpolitik zubilligen und diese auch bei der Intensität der gerichtlichen Prüfung (...) beachten."

Auch der EuGH soll der EZB also nicht zu sehr in die Geldpolitik reinreden. Es ist ein bemerkenswerter Blankoscheck für die Zentralbank, den die Kommission da fordert.

## **EU-Parlament gesteht EZB uneingeschränkte Macht zu**

Noch weiter geht der juristische Dienst des [Europäischen Parlaments](#). Er definiert die Notenbank als Institution, die sich praktisch jeder Kontrolle entzieht: "Es ist mit der Unabhängigkeit der EZB (...) unvereinbar, wollte ein Unionsorgan oder eine mitgliedstaatliche Institution (...) der EZB Anweisungen erteilen."

Weder das Parlament noch der EuGH könnten demnach Grenzen setzen. Sie wäre nicht nur innerhalb ihres Mandats unabhängig – sondern würde auch selbst definieren, wo die Grenzen des Mandats liegen.

Kritiker der EZB-Politik macht diese Forderung nach einem Freibrief fassungslos. Die EZB erhielte damit eine Rolle, "wie sie nicht einmal der französische Staatspräsident hat und wie sie in der Geschichte nur für den souveränen Diktator der Römischen Republik vorgesehen war", sagt der Berliner Rechtsanwalt und Finanzprofessor Markus C. Kerber, der einen Teil der Verfassungskläger vertritt. Sollte das Gericht dieser Linie folgen, würde die EZB mit "vatikanischer Allmacht" ausgestattet.

So geht es in Luxemburg nicht nur um ein zwei Jahre altes Notenbankprogramm, das in der Praxis niemals zum Einsatz kam. Es geht auch um die Frage, wo künftig die Grenzen der Geldpolitik liegen – und ob es eine Institution in Europa gibt, die die Grenzen ihres Handels frei von jeder Kontrolle selbst definieren darf.

Der Ernstfall könnte schon bald eintreten. Heute werden Details zum [Plan der EZB erwartet, den Banken in großem Stil Kreditverbriefungen](#) (ABS-Papiere) und Pfandbriefe abzukaufen. Sie will damit die Kreditklemme in einem Teil der Währungsunion aufbrechen und die lahrende Konjunktur ankurbeln. Dass darunter offenbar auch Ramschpapiere aus Griechenland und Zypern sind, bringt Kritiker auf die Palme.

Parallel denkt man in der Notenbank über ein neues, größeres Staatsanleihen-Programm nach. Es soll diesmal nicht einzelnen Krisenländern zugute kommen, sondern zusätzliches Geld in die ganze Währungsunion fließen lassen. Kritiker wittern auch hier bereits einen Verstoß gegen das EZB-Mandat, neue Verfassungsklagen wären wahrscheinlich. Doch welchen Sinn hätten sie noch, wenn in Luxemburg eine gerichtliche Kontrolle für das Handeln der Zentralbank abgeschafft würde?

## **EZB-Kritiker sehen sich diskriminiert**

Die Kläger fürchten, dass die Sache hinter den Kulissen schon entschieden ist. Kerber sieht eine "Diskriminierung der deutschen Beschwerdeführer". Jede Partei darf beim EuGH höchstens 30 Seiten einreichen, EZB und Kommission schreiben doppelt so viel. Der Anwalt schickte eine Rüge ans Gericht, auf die man nicht reagierte.

Und dass jede der fünf Kläger-Parteien in der mündlichen Verhandlung zwölf Minuten sprechen darf, die EZB aber zwanzig, bestätigt Kerber in seinem Urteil: Das Verhalten des Gerichts widerspreche "den Minimalia eines fairen Verfahrens", heißt es in einem Schreiben nach Luxemburg.

Der EuGH äußerte sich dazu auf Anfrage nicht. Reinreden kann den "Erhabenen" ohnehin niemand. Was bei der Verhandlung genau herauskommt, gilt als kaum kalkulierbar. Fest steht nur: Im Moment sind die Notenbanker deutlich entspannter als die Notenbank-Kritiker.

107,8

## EU Prepares to Reject France's 2015 Budget, Setting Up Clash Over Deficit

### World News: EU To Reject France's Budget

[Gabriele Steinhauser](#), [Matthew Dalton](#), [Stephen Fidler](#)

By Gabriele Steinhauser, Matthew Dalton and Stephen Fidler

BRUSSELS -- The [European Union](#) is preparing to reject France's 2015 budget, according to European officials, setting up a clash that would be the biggest test yet of new powers for Brussels that were designed to prevent a repeat of the eurozone's sovereign-debt crisis.

French Finance Minister Michel Sapin said last month that his country would run a budget deficit of 4.3% of gross domestic product next year -- far from the 3% deficit it had previously pledged. Stripping out the effects of the weak economy, the government's planned cost cuts would amount to just 0.2% of GDP, falling short of cuts worth 0.8% that it had agreed upon with Brussels.

That could put France's budget in "serious noncompliance" with tightened EU deficit rules, likely leading the commission to send it back to Paris for revisions, European officials said. The French government has said it won't take any extra belt-tightening measures beyond what it proposed in the spring, indicating it is ready to risk a public clash with Brussels.

"People are ready to let the big boys in Brussels reject the budget," a European official said. The conflict with France could be joined by a fight with Italy, which has also said it would miss budget targets. An EU official called a decision about whether to confront Italy "borderline." The credibility of Brussels' new powers risks being undermined if big countries such as France and Italy are able to flout the new rules -- which give the [European Commission](#) the right to demand changes to proposed budgets before they are presented to national parliaments. It would signal that the requirements can only be imposed on the eurozone's smaller members, such as Greece and Portugal.

Some European officials have drawn parallels with the way France and Germany ignored deficit limits a decade ago without consequences, a step that they believe fatally weakened budget discipline in the bloc.

Paris and Rome argue that it makes no sense to cut budgets further in the face of their deteriorating economic outlooks. European policy makers are conscious that anti-EU sentiment in France is running high, and rejecting the budget could play into the hands of the far-right anti-EU National Front party.

French President [Francois Hollande](#)'s approval ratings are at a record low. Mr. Hollande is also under pressure from within his party. Some Socialist lawmakers said they would vote against the budget if he doesn't dial back on spending cuts.

The commission also plans to examine France's deficit for this year. The budget plans announced last week by the French government estimated that the 2014 structural deficit would fall by only 0.1% this year, compared with the EU target of a 0.8% cut.

France risks sanctions of as much as 0.2% of GDP. An official at the [French finance ministry](#) declined to comment but referred to the finance minister's remarks earlier Sunday. "We have entered a period that requires a change of the economic doctrine in Europe," Mr. Sapin told French radio station [Europe 1](#). "We aren't asking for any change to the rules. We wanted these rules, and they are treaties we signed. These rules must apply in the same way to everyone."



## Auch Deutschlands Partner sind schlecht gerüstet

Nicht nur die Bundeswehr leidet unter Ausrüstungsmängeln. Auch viele andere Armeen der Nato sind chronisch unterfinanziert. Ohne Amerika wäre das Militärbündnis zahnlos.

06.10.2014, von NIKOLAS BUSSE



© DPA  Fliegt doch: Ein Eurofighter in den Niederlanden

Für die Nato dürften die Ausrüstungsprobleme der Bundeswehr keine Überraschung gewesen sein. In der Allianz wird seit Jahren über Defizite im Rüstungswesen der einzelnen Verbündeten debattiert. Auf ihrem jüngsten Gipfeltreffen in Wales verpflichteten sich die 28 Mitglieder des Bündnisses ausdrücklich, „den Trend fallender Verteidigungsausgaben umzukehren“.



Autor: Nikolas Busse, Jahrgang 1969, stellvertretender verantwortlicher Redakteur für Außenpolitik. Folgen: [...](#)

Die wenigen Länder, die die Vorgaben der Nato schon erfüllen, versprochen, das auch in Zukunft zu tun; alle anderen unterschrieben, dass sie versuchen werden, ihre Ausgaben zu erhöhen. Innerhalb von zehn Jahren sollen die Defizite beseitigt sein, jedes Jahr soll eine Überprüfung stattfinden.

Die entscheidende Kennzahl, um die es in dieser Diskussion geht, ist der Anteil der Verteidigungsausgaben am Bruttoinlandsprodukt. Der soll für jedes Land bei mindestens zwei Prozent liegen, so ist es in der Allianz im Jahr 2006 vereinbart worden. [Nach den jüngsten Zahlen für 2013](#) erfüllen nur vier Verbündete diese Vorgabe: Die Vereinigten Staaten (4,4 Prozent), Großbritannien (2,4 Prozent), Griechenland (2,3 Prozent) und Estland (2,0 Prozent). Nur im Fall Amerikas und Britanniens steht dahinter wirkliche militärische Schlagkraft. Estland hat eine winzige Armee, die nicht einmal die eigene Landesverteidigung stemmen könnte; und in Griechenland wird viel Geld für die Streitkräfte ausgegeben, um Leute in Lohn und Brot zu halten.

### Deutschland unter dem Durchschnitt

Bezeichnend ist eine andere Zahl: Die europäischen Nato-Mitglieder gaben zuletzt im Durchschnitt 1,6 Prozent ihres Bruttoinlandsprodukts für die Verteidigung aus. Auch größere Länder wie Italien (1,2 Prozent), Spanien (0,9 Prozent), die Türkei (1,8 Prozent) oder Polen (1,8 Prozent) kommen nicht über das Zwei-Prozent-Ziel hinaus.

Selbst das einsatzfreudige Frankreich, das sich als Atommacht und Mitglied des UN-Sicherheitsrats viel auf seine Streitkräfte zugute hält, kommt nur noch auf 1,9 Prozent. Deutschland liegt bei 1,3 Prozent. Es ist schon zwanzig Jahre her, dass eine Bundesregierung zum letzten Mal diese Messlatte übertroffen hat: In den Jahren 1990 bis 1994 kam Deutschland im Schnitt auf 2,1 Prozent.

Auch das ist keine Ausnahme, sondern ein typisches Bild. Nach dem Kalten Krieg sank der Anteil der Verteidigungsausgaben in jedem europäischen Nato-Land; der Durchschnitt fiel von 2,5 Prozent (1990 bis 1994) auf 1,6 Prozent. Nur die Vereinigten Staaten hielten ihre Rüstungsausgaben in den vergangenen 25 Jahren auf dem gleichen

hohen Niveau, zwischenzeitlich gab es sogar Steigerungen auf 5,3 Prozent (2009 und 2010). Deshalb trägt Amerika heute sogar einen größeren Anteil an den gesamten Rüstungsausgaben des Bündnisses als zu Zeiten des Ost-West-Konfliktes.

### **Nato-Partner investieren weniger**

Gegen diese Zahlen lässt sich einwenden, dass sie wenig über die Einsatzfähigkeit oder Kampfkraft einer Armee aussagen. Die jahrelangen Operationen in Afghanistan haben auch Länder gemeistert, die weit unter der Zielvorgabe liegen; die Koppelung an die Wirtschaftskraft kann wiederum dazu führen, dass ein Land in einer schweren Rezession das Zwei-Prozent-Ziel plötzlich erfüllt, nur weil das Inlandsprodukt zurückgeht. Trotzdem hat sich in den vergangenen Jahren gezeigt, dass der Rückschnitt der Verteidigungsetats spürbare Folgen für die Einsatzbereitschaft vieler europäischer Nato-Staaten hatte.

In Spanien etwa, dessen öffentlicher Haushalt stark unter der Finanzkrise litt, wurden der einzige Flugzeugträger stillgelegt, der Luftwaffe die Flugstunden gekürzt, Material verkauft und Auslandsmissionen zurückgefahren. Selbst Großbritannien bestellte nur einen statt, wie ursprünglich geplant, zwei neue Flugzeugträger und verkleinerte das Heer auf seinen geringsten Umfang seit den Napoleonischen Kriegen zu Beginn des 18. Jahrhunderts. In den meisten europäischen Armeen wird das Personal abgebaut.

### **Ohne Amerika läuft nichts**

Der Libyen-Krieg lehrte die Nato, dass solche Sparprogramme im Einsatz ernste Folgen haben können. Die amerikanische Regierung wollte bei den Luftschlägen gegen das Gaddafi-Regime nicht die Führung übernehmen und die Operation den Europäern (und einigen arabischen Verbündeten) überlassen. Vordergründig gelang das auch. Die Amerikaner flogen nur ein Viertel der Einsätze über dem nordafrikanischen Land, an der Seeraumüberwachung war die Bündnisvormacht gar nicht beteiligt.

Recht schnell wurde jedoch bekannt, dass die beteiligten europäischen Luftstreitkräfte ohne amerikanische Hilfe nicht lange durchgehalten hätten. Es fehlte ihnen an Aufklärungsflugzeugen (bemannt wie unbemannt), an Möglichkeiten zur Luftbetankung sowie an moderner Präzisionsmunition. All das mussten die Amerikaner, die doch nur „aus dem Hintergrund führen“ wollten, den Alliierten zur Verfügung stellen.

Hier zeigte sich im Einsatz ein Grundproblem, das ebenfalls schon lange im Bündnis bekannt ist. Die Europäer geben für Waffen und Ausrüstung seit langem wesentlich weniger aus als die Amerikaner. Auch dafür gibt es eine interne Kennzahl: 20 Prozent ihrer jährlichen Verteidigungsausgaben sollen die Verbündeten für die Ausrüstung ausgeben, einschließlich Forschung und Entwicklung. Dieses Ziel erfüllen tatsächlich nur die großen Länder in der Allianz, nämlich die Vereinigten Staaten (24,7 Prozent), Frankreich (28,6 Prozent), Großbritannien (23,1 Prozent); außerdem noch die Türkei (20,5 Prozent).

### **Zu hohe Personalkosten – auch in Deutschland**

Viele andere Nato-Staaten liegen weit unter diesem Ziel. Die Spanne reicht von der Slowenien (1,5 Prozent) über Dänemark (9,9 Prozent) bis zu Norwegen (18,9 Prozent). Stattdessen geben diese Länder ihr Geld für den Unterhalt der Soldaten aus, wie etwa Italien, wo 76,9 Prozent der Verteidigungsausgaben auf die Personalkosten entfallen. In den Vereinigten Staaten liegt dieser Anteil bei 36,5 Prozent.

Auch Deutschland hat hier immer noch eine veraltete Kostenstruktur, die einer der Gründe dafür sein dürften, warum die Bundeswehr derzeit mit solchen Ausrüstungsmängeln zu kämpfen hat. Nur 16 Prozent des deutschen Wehretats werden für die Ausrüstung ausgegeben, dafür aber immer noch 49,6 Prozent für Personal. Der neue Nato-Generalsekretär Jens Stoltenberg hat zu seinem Amtsantritt gesagt, dass in vielen Nato-Staaten mehr Investitionen in die Streitkräfte nötig seien. Deshalb begrüße er die offene Debatte, die darüber unter anderem in Deutschland geführt werde.

# If Europe insists on sticking to rules, recovery will be a dream



By Wolfgang Münchau

A euro devaluation would have to be extreme to have a big impact on, say, Italian exporters

**A**t the annual meetings of the International Monetary Fund and the World Bank in October 2013, the [eurozone crisis](#) was officially declared over. A year on we know that this optimism proved illusory: we have entered year seven of a depression that refuses to end.

The timeline shows obvious parallels with the Great Depression in the US. It was declared over in 1936 when pre-crisis levels of economic activity were reached. Fiscal and monetary tightening led to a renewed recession in 1937 and 1938. In reality, these were not two consecutive recessions, just as there was no double-dip recession in the eurozone recently, or a trip-dip in the case of Italy. They were all long single depressions with interruptions. The eurozone depression started in 2008. What the world celebrated last year was the false dawn of one of these interruptions.

On many levels, our depression is worse than the one 80 years ago. It is not just a giant yo-yo. It leaves us permanently below the pre-crisis trajectory of economic output. Returning to that trajectory would require growth rates higher than those we enjoyed in the previous decade. The good news is that democracy is not in danger. Political stability, however, nurtures complacency. Without a clear policy response, the depression is in danger of turning into a secular stagnation – measured in generations, not years.

What ended the Great Depression was the fiscal expansion to finance preparations for World War II – hardly a model to follow. As a monetary union happy to live without a central budget or transfer mechanism, the eurozone has no fiscal capacity of its own. Germany has some, but does not want to use it; France and Italy have none, but do want to use it. The sum total of this absurdity is a number fairly close to zero, accompanied by lots of noise.

Any heavy lifting will have to come from monetary policy. This was also the message of the formidable Geneva report, compiled by a group of academics who see a real danger of a secular stagnation.

Their recommendation is further monetary expansion, including [quantitative easing](#), combined with a credible commitment to keep interest rates down for a very long time.

Monetary policy works through numerous channels. I do not believe the exchange rate is the most important one. A euro devaluation would have to be quite extreme to have a big impact on, say, Italian exporters. It is only the exports outside the eurozone that would benefit. Over the past three months, the euro's trade-weighted exchange rate fell by less than 4 per cent – and that shift already includes market expectations of future QE. Like the US, the eurozone is a large, relatively closed economy. The exchange rate is not completely irrelevant but not that important either.

The main route through which QE could work is the so-called portfolio balance channel: when the ECB buys five-year sovereign bonds, the sellers will try to replace those bonds with securities of similar characteristics – say five-year corporate debt. If that happens, the price of the bonds would rise, the interest rates on them would fall, and companies will find it easier to raise money. There is more the eurozone can do. How about a programme of investments or tax credits, funded by the ECB?

And while they are at it, they should also suspend the fiscal compact. There is no way that Italy or France will meet its stringent fiscal targets in the foreseeable future. Unfortunately, the discussion is going in the opposite direction. The big fear in Brussels is that the new European Commission may not be sufficiently strict in applying the deficit rules of the Maastricht treaty. It is depressing to see that the incoming commissioners offered no new ideas about how to make the euro sustainable during their confirmation hearings last week.

The best chance, as ever, could come through pressure from abroad. I would advise global finance officials about to descend on Washington to question the eurozone's strategy in some detail – if they can find one.

# Die Versorgung mit Bier ist eine echte Katastrophe

Frankreich ist ein genussorientiertes Land, doch beim Bier sieht es düster aus. Geschmack- und schaumlose Produkte beherrschen den Markt. Aber die Zahl germanophiler Untergrund-Etablissements wächst.

Von Sascha Lehnartz



Foto: Getty Images/PhotoAlto/Wer in Paris ein schmackhaftes Bier trinken will, muss sich einigermaßen auskennen, um zu wissen, wo er das bekommt

Der Satz "Lass uns doch mal ein Bier trinken gehen", wird in [Paris](#) schon deshalb selten artikuliert, weil es erheblicher Vorrecherche bedarf, um in der französischen Hauptstadt an ein schmackhaftes blondes Getränk zu gelangen. Das liegt vor allem daran, dass die Verteilung von Bier in Paris fest in der Hand quasimafiös operierender Getränkedistributoren liegt, welche die Wirte nötigen, vorzugsweise Fässer global operierender Braukartelle abzunehmen. Das führt dann dazu, dass man in einem ach so genussorientierten Land gezwungen wird, geschmack- und schaumlose Produkte wie Kronenbourg, Heineken, Grimbergen, Carlsberg, Hoegaarden, Stella oder Leffe in sich hineinzukippen. Irgendwann wacht man dann nachts verzweifelt auf, weil man eine Drei-Musketier-Wicküler-Pilsener-Fernsehreklame von 1978 nachträumt: "Männer wie wir – Wicküler Bier."

Die katastrophale Bierversorgung der letzten 850 Jahre hat in [Frankreich](#) sogar dazu geführt, dass sich der Irrglaube etablieren konnte, in belgischen Klöstern würde besseres Bier gebraut. Diese Annahme ist genauso falsch wie die modische Neigung zu "Mikro"-Brauereien, die dann auch nur irgendeinen Unfug mit Erdbeernote im Abgang zusammenkesseln, von dem man mindestens ebenso fürchterliche Kopfschmerzen bekommt wie von "1664".

## **Tannenzäpfle und Toast [Hawaii](#)**

Ausgerechnet beim Bier zeigt Frankreich bislang nur geringe Bereitschaft, sich vom "modèle allemand" inspirieren zu lassen. Äußerst selten stößt man in Paris auf ein Bistro mit verblässernder Warsteiner-Reklame über der Tür. Aus dem Hahn läuft das Pils dann meist trotzdem schon seit Jahren nicht mehr.

In dieser Notlage bleibt dem exilierten Biertrinker keine andere Wahl, als sich in germanophilen Untergrund-Etablissements zu trösten. Immerhin wächst deren Zahl in jüngerer Zeit stetig.

So gibt es etwa die obskure "Udo Bar" in der Rue Neuve Popincourt im 11. Arrondissement, ein Schuppen, der so aussieht, wie man sich eben in Paris eine Berliner Bar vorstellt, deren Besitzer zufällig Udo-Jürgens-Fan ist. Neben Currywurst gibt es hier immerhin Jever und Früh-Kölsch aus der Flasche.

Currywurst von passabler Konsistenz offeriert auch das "Café Titon" in der Rue Titon, ebenfalls im 11. Arrondissement, wo es neben Rothaus Tannenzäpfle aus der Flasche zudem regionale Bier-Raritäten wie Ulmer Maibock vom Fass gibt. Die Küche gibt sich germanisch ambitioniert: Neben Traminerhähnchen mit Pilzen oder Sauerkraut mit Fisch gibt es sogar Toast Hawaii!

## Neo-Pariser-Gemütlichkeit im "Le Kiez"

Der eindeutig sympathischste Vertreter des zart keimenden Trends zu Neo-Pariser-Gemütlichkeit hat erst vor wenigen Monaten in einer etwas abgelegenen Ecke des 18. Arrondissements eröffnet. In der Rue Vauvenargues, im Schatten von Montmartre, betreibt ein deutsch-französisches Gastronomen-Duo "Le Kiez", eine wirklich nette Kneipe, die sogar über einen handtuchbreiten, durchaus charmanten Hinterhof-Biergarten verfügt.

Der Wirt stammt aus [Hamburg](#), zapft aber Kölsch und Bitburger ebenso schwungvoll wie Paulaner. Astra gibt es aus der Flasche. Die Speisekarte bietet neben Klassikern wie Spätzle, Königsberger Kloppen oder Hühnerfrikassee auch Experimentalküche wie den Bayern-Burger mit Sauerkraut. Der Koch jedenfalls versteht sein Handwerk – er lernte im Hamburger Nobel-Restaurant "Le Canard".

Einen ersten großen Popularitätsschub erlebte "Le Kiez" während der Fußball-WM, als man sämtliche Spiele der deutschen Elf auf Großleinwand zeigte. Nach dem Viertelfinale sah man hier Franzosen, die ihren Kummer mit Früh-Kölsch linderten. Inzwischen zeigt "Le Kiez" am Wochenende Bundesliga und lockt mittags mit einem preiswerten "Tagesgericht". Aber man kann hier auch einfach ein bis vier Bier trinken gehen. Für Paris eine gute Nachricht.

# <http://www.spiegel.de/wirtschaft/staatsschulden-warum-der-fiskalpakt-nicht-funktioniert-a-995597.html>

107,14

## Staatsschulden: Streicht den Fiskalpakt

Eine Kolumne von Wolfgang Münchau

**Per Fiskalpakt wollte Deutschland die übrigen Euromitglieder zum Sparen zwingen. Das ist gründlich schiefgegangen, Frankreich und Italien ignorieren das Abkommen. Zu Recht.**

Erinnern Sie sich noch an den Fiskalpakt? Er war der politische Preis, den die Bundeskanzlerin im Jahre 2011 aushandelte, damit sich Deutschland guten Gewissens an den Schuldenschirmen beteiligen konnte. Der Deal war: Wir akzeptieren die Haftung. Ihr akzeptiert den Sparkurs.

Pustekuchen!

[Frankreich und Italien haben letzte Woche beschlossen, den Pakt zu ignorieren](#). Zu Recht. Der Fiskalpakt verlangt, dass Länder über einen Zeitraum von 20 Jahren ihre Schuldenstände auf unter 60 Prozent der jährlichen Wirtschaftsleistung drücken. Für Länder wie Italien hieße das, dass sie jetzt mitten in der Rezession ihren Haushalt drastisch zusammenstreichen müssten. Die Italiener haben diese Strategie schon vor ein paar Jahren ausprobiert, und zwar mit dem perversen Resultat, dass die Schuldenstände gestiegen sind.

Man nennt ein solches Phänomen auch Schuldendeflation. Wenn staatlich verordnete Einsparungen die Wirtschaftsleistung stärker zurückgehen lassen als die Schulden selbst, dann wachsen die Schuldenquoten - eine Konsequenz arithmetischer Logik.

Die Italiener haben jetzt völlig zu Recht beschlossen, dass sie diesen Schwachsinn beenden. Fiskalpakt hin oder her. Die Franzosen haben das auch beschlossen. [Portugal](#) und [Griechenland](#) sind eh schon jenseits von Gut und Böse. Selbst die Iren haben sich vom Fiskalpakt verabschiedet. Für Deutschland ist der Pakt wegen unserer eigenen, nationalen Schuldenbremse überflüssig.

Und so fragt sich, für wen der Fiskalpakt überhaupt noch relevant sein soll.

Der alte [Stabilitätspakt](#) aus den Neunzigerjahren gab uns zumindest ein paar Jahre lang die Illusion von Stabilität, bis er in einem gemeinsamen deutsch-französischem Gewaltakt gekippt wurde. Der Grund, warum solch interstaatliche Regelwerke nicht funktionieren, liegt in Prinzip haushaltspolitischer Souveränität, die das [Bundesverfassungsgericht](#) in jedem Euro-Urteil hochhält: Jeder EU-Mitgliedstaat ist für seine Einnahmen und Ausgaben selbst verantwortlich. Matteo Renzi und François Hollande haben beschlossen, dass sie dieses Prinzip auch für sich in Anspruch nehmen - so wie [Gerhard Schröder](#) und [Jacques Chirac](#) vor elf Jahren, als sie gemeinsam den Stabilitätspakt brachen.

Mit dem Fiskalpakt wollten wir ein Regelwerk, das Vertrauen schafft, indem es Konvergenz erzwingt. Jetzt wird das Regelwerk durch sein eigenes Instrument zerstört - eine zu aggressive Sparpolitik. Und das Vertrauen geht dabei vollständig verloren.

### Italien kann nicht gleichzeitig reformieren und sparen

Trotz der absehbaren Katastrophe wiederholen die Regierenden dieselben Fehler mit wachsender Begeisterung. Ich sprach vor zwei Jahren mit einem italienischen Beamten, der meinte, der Pakt sei für Italien durchaus realistisch. Mit einer Wachstumsrate von einem Prozent, einer [Inflation](#) von zwei Prozent und einem ausgeglichenen Haushalt würde Italien das Ziel mühelos erreichen. Das Problem aller solcher Kalkulationen sind immer die viel zu optimistischen Annahmen. [Die Inflation liegt bei null Prozent, das italienische Wachstum ist negativ](#), und auch die Politik hat sich geändert. Renzi kann nicht gleichzeitig reformieren und den Haushalt ausgleichen. Schröder konnte es vor elf Jahren auch nicht.

Es ist höchste Zeit, dass wir diesen Pakt ersatzlos abschaffen. Für die Nachhaltigkeit der Haushaltspolitik in einer Währungsunion gibt es keine Rezepte, keine Regelwerke. Solange Länder souverän sind, besitzt die Währungsunion keine Kontrolle über die Haushalte ihrer Mitgliedstaaten. Genau das ist doch der Grund, warum Leute wie ich immer von einer Fiskalunion und von **Eurobonds** reden. Wir wissen, dass es nur so geht oder gar nicht. Glauben Sie im Ernst, dass wir den Franzosen eine Strafe aufbrummen können, weil deren Defizit zu hoch ist? Und die Franzosen diese Strafe dann tatsächlich zahlen?

Genauso wenig wird man Deutschland dazu zwingen können, mehr Geld auszugeben, wie das jetzt viele fordern. Unser ausgeglichener Haushalt ist aus europäischer Perspektive genauso falsch wie das französische Defizit.

Aus dieser Situation gibt es nur zwei Auswege. Der erste und beste wäre eine Neuausrichtung der Währungsunion mit **geteilter Souveränität und gemeinsamer Haushaltspolitik**. Der zweite wäre **der Weg zurück zu nationalen Währungen oder zumindest zu einer kleineren, wirtschaftlich homogeneren Eurozone**. Auch wenn ich den zweiten Weg zurück für falsch halte, ist er immer noch konsequenter als die Heuchelei, die den jetzigen Fiskalregeln zugrunde liegt.

## À LA UNE

### Paris et Romes bientôt averties par Bruxelles ?



Depuis 2013, les Etats de l'UE doivent soumettre leurs budgets respectifs au contrôle de la Commission. (© picture-alliance/dpa)

Les médias ont rapporté lundi que les budgets français et italien pourraient être rejetés par la Commission européenne, car ne respectant pas le pacte budgétaire. De rigoureuses cures d'austérité ayant été administrées à d'autres pays, Bruxelles se doit d'être inflexible aujourd'hui face aux grands Etats, estiment les commentateurs. Ils rappellent à Paris et à Rome ce qu'impliquerait le non-respect de leurs engagements internationaux.

Neue Zürcher Zeitung - Suisse

#### L'UE ne doit pas laisser faire

Si elle veut rester crédible, la Commission européenne devra demander la révision des ébauches budgétaires italienne et française, réclame le quotidien libéral-conservateur Neue Zürcher Zeitung : "Même si les Etats de la zone euro ne croient pas tous en une croissance à crédit, il ne serait pas étonnant que ces attermoissements aboutissent à de mauvais compromis. Ce serait un coup fatal porté à la crédibilité d'un pacte de stabilité que l'on venait à peine de durcir. Si l'on compare les projets budgétaires de la France (et de l'Italie) avec les prescriptions européennes, on constate de tels écarts que Bruxelles est obligé de réclamer une révision. Et si cela reste sans effet, il faudra intervenir. Après les remèdes de cheval administrés à des pays en crise comme l'Irlande et le Portugal, ce serait une honte que de fermer aujourd'hui les yeux sur les activités des grands Etats. Les prochains mois constitueront ainsi une mise à l'épreuve, pour les nouvelles règles européennes, mais aussi pour la nouvelle Commission." (07.10.2014)

Le Figaro - France

#### Hollande seul responsable des dettes françaises

La politique économique du président François Hollande est la première responsable de la situation actuelle, écrit le quotidien conservateur Le Figaro, qui demande à ce que la France honore enfin ses obligations européennes : "Le problème de la posture française est qu'elle ne convainc personne. Et pour cause : même en tenant compte de l'environnement économique difficile, c'est-à-dire en ne la jugeant que sur son 'déficit structurel', la France reste largement hors des clous. On peut à bon droit s'exaspérer du ton de maître d'école des technocrates bruxellois et des éternelles remontrances d'Angela Merkel. Mais lorsque l'on a signé des traités, pris des engagements solennels et imposé à d'autres d'immenses sacrifices, on ne peut s'exonérer de ses propres responsabilités. C'est, hélas, exactement ce que fait François Hollande depuis maintenant deux ans et demi sur le front économique. Jamais, depuis qu'il a été élu, la France n'a tenu son rang en Europe, ni sa parole. Cette fois est probablement celle de trop." (07.10.2014)



## **L'Italie ne doit pas suivre l'exemple français**

L'Italie doit se garder de soutenir la France dans sa volonté de privilégier l'affrontement avec la Commission européenne, prévient le quotidien libéral-conservateur Corriere della Sera : "Peut-on espérer que les autres Etats et institutions de l'UE nous traiteront avec indulgence si nous nous rangeons du côté de la France ? Il ne faut pas se faire d'illusions. La réponse est non. Mais si notre budget public était rejeté, la tentation serait grande de défier ouvertement Bruxelles. De rejeter la discipline budgétaire, de suivre la France et de renoncer à maintenir consciencieusement la dette sous la barre des trois pour cent, en choisissant de franchir délibérément et allègrement cette limite. Cela pourrait être un moment de rupture pour la zone euro. Pour l'Italie, qui croule sous les dettes, cela amorcerait une phase douloureuse sur les marchés financiers." (07.10.2014)

107,18

## IEP d'Aix-en-Provence : voiles et déboires

Le Point - Publié le 08/10/2014 à 06:04

Que s'est-il exactement passé dans ce cours où un professeur a accusé une étudiante en tchador d'être "le cheval de Troie du salafisme" ? Témoignage.



Manifestation devant l'ambassade de France à Téhéran contre la loi de 2004 interdisant le port de signes religieux ostensibles à l'école. © Henghameh Fahimi / AFP

Par JEAN-PAUL BRIGHELLI

Une étudiante à l'IEP d'Aix, ancienne élève de la prépa SPE-IEP du lycée Thiers, qui prépare aux IEP les élèves méritants de Zepmarseillaises (c'est de la discrimination positive comme je l'entends : les élèves passent un vrai concours et ne doivent qu'à leur travail - et un peu au nôtre - leur intégration à Sciences Po), était présente dans l'amphi où Jean-Charles Jauffret, enseignant d'histoire et haute figure de l'institut, s'est insurgé soudain contre une étudiante qui depuis le début de l'année vient tout habillée de noir, des pieds à la tête. Émotion, des étudiants apostrophent l'enseignant, certains quittent l'amphi, le directeur se répand en excuses.

**LIRE aussi notre recension de l'affaire la semaine dernière.**

Comme il s'est dit toutes sortes de demi-vérités sur cette scène, autant livrer au lecteur un témoignage dont je garantis la source et l'exactitude - les commentaires appartiennent à la rédactrice. Je ne m'en permettrai aucun - les lecteurs les feront.

### "Laïcité !"

"Il est 9 h 55, mardi 30 septembre. Les étudiants rentrent lentement dans l'amphithéâtre Bruno-Étienne, au premier étage de l'Institut d'études politiques d'Aix en Provence. Ce matin, cours d'histoire. L'enseignant, Jean-Charles Jauffret, a le verbe haut, comme à son habitude. La leçon du jour porte sur les suites de 1789 - dans le cadre de notre programme, nous étudions l'histoire moderne de la France. Nous abordons aujourd'hui un sujet-clé, la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, placée en préambule à la Constitution. Le cours se déroule a priori normalement. Cependant, le professeur se met à buter sur certains mots, à en accentuer avec trop d'insistance, à en commenter d'autres de coups sur le bureau. "Laïcité !" clame-t-il, "Liberté de culte !" Son regard se fixe sur une jeune fille portant un tchador, assise dans les rangs du fond, à l'étage inférieur de l'amphithéâtre (une attitude systématique, comme si elle était toujours sur le qui-vive, prête à partir).

Au détour d'une phrase, il devient clair que Jauffret vise directement l'étudiante en question. Il tonne contre le "prosélytisme". Les étudiants sont interloqués, ils restent spectateurs, la jeune fille quitte l'amphithéâtre en sanglotant ostensiblement accompagnée de trois de ses camarades, vraisemblablement proches.

Tout cela a duré un peu moins d'une dizaine de minutes. Le professeur entame alors un discours en forme de justification face aux élèves. Il y parle des valeurs de la République et de laïcité. Certains élèves l'interpellent, il répond. Quelques élèves dénoncent son

mode opératoire et quittent l'amphithéâtre (certains par imitation, ils suivent simplement leurs amis, d'autres par conviction) déjà à moitié vide à l'origine : les stigmates des soirées aixoises et le caractère non obligatoire des cours ne font pas très bon ménage.

### "Cheval de Troie du salafisme"

Le professeur annonce alors qu'il a discuté en privé auparavant avec l'étudiante concernée : cette dernière est, il en est persuadé, victime de manipulation, et le grand mot est lâché, elle est un "cheval de Troie du salafisme". S'ensuivent quelques applaudissements à l'étage supérieur, dont on ne sait s'ils sont ironiques ou de réels signes de soutien à l'enseignant. Le prof ignore quelques interjections (notamment "intégriste de la laïcité") provenant du bas de l'amphithéâtre et continue son discours. Il est presque 10 h 30. L'incident aura duré moins d'une demi-heure. Le cours reprend son train et on repart sur les questions inhérentes à la Constitution des années révolutionnaire.

L'événement est l'apogée d'une demi-semaine de tensions à la suite de la plainte d'élèves auprès de l'administration concernant l'élève en question, une série de rumeurs impliquant de possibles sanctions ou un éventuel renvoi, ainsi qu'une réunion de professeurs sur le sujet. Dans les jours qui suivront les événements, les médias détourneront le sujet et transformeront quelques minutes de confrontation entre l'étudiante voilée et le professeur en une sorte d'exécution publique. Par la suite, le directeur de l'IEP tente de calmer le jeu en invitant sur place, dans ce même amphithéâtre, dès le lendemain, les caméras régionales de France 3. S'ensuivent les déclarations solennelles et le tri des étudiants opéré par la chaîne, qui n'a visiblement pas gardé d'autres témoins que musulmans.

### Recluses

Venons-en au fait. Une telle tenue dans un pareil lieu est inacceptable ; qu'elle soit légale ne la rend pas plus tolérable. On nous bassine avec la laïcité, mais il serait aimable d'ajouter qu'elle se définit comme "indépendante des conceptions religieuses ou partisans" ; que son respect conditionne le vivre-ensemble, celui-là même qui est ici mis en jeu. Il serait bon d'évoquer le droit des femmes, et le symbole d'asservissement véhiculé par un tchador (contrairement à la doxa commune, il n'y a pas UN mais DES voiles). Quitte à en parler, parlons alors de ces femmes musulmanes de par le monde recluses entre tchadors et burkas, et qui se battent parfois à mort pour en sortir ! Parlons du progrès du statut de la femme en France, ces dernières décennies, du droit de vote à l'avortement libre et gratuit, et de la manière dont ce statut d'égalité péniblement acquis est piétiné par de jeunes filles endoctrinées. Qu'on vienne m'expliquer de quel droit une minorité d'illuminé(e)s porte atteinte à la réputation de tout un groupe (les musulmans de France) tout en apportant de l'eau au moulin des extrémistes d'extrême droite. Chaque tchador qui passe, c'est cent voix de plus pour le FN. Chaque jour. À chaque heure.

Et ce n'est certainement pas le Coran qui apportera une réponse, il est muet sur le sujet, car tous ces appareils ne sont que pure invention (voir ce qu'en dit Tareq Oubrou, imam de la Grande Mosquée de Bordeaux, ou ce qu'en pense Abdennour Bidar dans une "Lettre ouverte au monde musulman" reprise dans *Marianne*), et osez dire que le port du tchador n'est pas folie et arriérisme, motivés par une soif malsaine de différenciation, alimentés par l'endoctrinement et le prosélytisme ! Continuons dans cette voie et demain les affaires se multiplieront, à Aix, à Paris, en France. Demain, au réveil, tout explosera et nous ne pourrons plus que pleurer sur les cendres (ou acclamer le Front national). Nous devons militer pour une application de la loi de 2004 aux établissements du supérieur. Pour que le supérieur soit le lieu de la transmission du savoir, pas de la démonstration de coutumes barbares."

# "Deutschland steht vor einer Staatskrise"

Der Ex-Chefvolkswirt der Europäischen Zentralbank, Jürgen Stark, stellt das neue Buch von Ökonom Hans-Werner Sinn vor. Der Termin gerät zu einer fulminanten Abrechnung mit der Euro-Rettungspolitik.

Von [Martin Greive](#)Redakteur Innenpolitik



Foto: picture alliance / dpaHans-Werner Sinn, Präsident des Ifo-Instituts, sieht die EZB auf dem falschen Weg

Jürgen Stark und Hans-Werner Sinn haben zum Anlass die passenden Räumlichkeiten gewählt. In der Leibniz-Gemeinschaft in Berlin-Mitte saß einst die Handelskammer der DDR, die sich zu Beginn des neuen Staates im Osten noch einen kleinen Teil Privatwirtschaft organisierte. Doch schnell musste die IHK einer planwirtschaftlichen Stelle Platz machen. Genau das ist laut Stark und Sinn auch in Europa passiert: Im Zuge der Euro-Rettung wurde die Privatwirtschaft durch die Planwirtschaft ersetzt – mit verheerenden Folgen für alle Bürger in Europa.

Stark, bis 2010 Chefvolkswirt der Europäischen Zentralbank (EZB), stellte am Mittwoch in ebenjener Leibniz-Gemeinschaft das neue Buch von [Top-Ökonom Hans-Werner Sinn](#), "Gefangen im Euro", vor. Stark und Sinn rechneten dabei fulminant mit der Rettungspolitik in Europa ab. Besonders EZB-Chef Mario Draghi bekam sein Fett weg.



Foto: dpaJürgen Stark, langjähriger Chefvolkswirt der EZB, verließ die Bank, weil er deren Kurs nicht mehr mittragen konnte

Stark lobte, das Buch von Sinn habe das Zeug zum "internationalen Bestseller". Bei der Analyse der [Euro-Krise](#) ist Stark mit Sinn ganz einer Meinung: Zunächst hätten Deutschland und Frankreich 2003 den Stabilitätspakt aufgeweicht. "Damit war Maastricht von Anfang an erschüttert", sagte Stark. "Und dann hat der erste Stresstest gleich zu einer Zerstörung wichtiger Pfeiler des Maastricht-Vertrags geführt."

## Umbau zur Schuldenunion

Denn in der Krise sei gegen mehrere Prinzipien verstoßen worden: gegen das Verbot, Staaten zu retten. Gegen das Verbot der monetären Staatsfinanzierung durch die Notenbank. Und gegen das Prinzip, dass Banken auch pleitegehen müssen. "Es

scheint fast, als hätten interessierte politische Kreise nur auf die erste Krise gewartet, um einen Totalumbau der Euro-Zone hin zu einer Schuldenunion vorzunehmen", sagt Stark mit Blick auf den Süden Europas. Die Euro-Zone müsse sich die Frage stellen, "wie man mit schwarzen Schafen umgeht, wenn die schwarzen Schafe in der Mehrheit sind".

Nun stecke der Kontinent im bekannten Schlamassel: Zombie-Banken sind fatalerweise noch am Leben. Die nötigen Reformen finden nicht statt, weil die Politik sich auf dem billigen Geld der Notenbank ausruhen kann. Schlüsselstaaten wie Frankreich und Italien seien "reformunwillig und reformunfähig", sagte Stark.

Europa habe deshalb seit Ausbruch der Finanzkrise 2008 bereits sechs Jahre verloren. "Das Gute daran ist: Wenn man in Europa von einer verlorenen Dekade spricht, haben wir schon 60 Prozent geschafft", sagt Stark zynisch. Dann verglich er das heutige Europa noch mit Lateinamerika in den 80er-Jahren.

Sinn stand seinem Laudator in nichts nach – und toppte Stark in Sachen düstere Prognosen noch. "Europa drohen zwei verlorene Jahrzehnte", sagte er. Denn schon vor Ausbruch der Krise 2008 habe der Euro die Zinsen im Süden Europas gedrückt – für Sinn der entscheidende Grund, warum der Süden heute so wenig wettbewerbsfähig ist. Deshalb sei auch die Zeit nach der Schaffung des Euros ein verlorenes Jahrzehnt.

## Hollande liebt nur Merkels Geld

Sinn ging noch weiter. "Der Euro als Friedensprojekt hat nicht funktioniert." Nie habe es so viel Streit gegeben wie heute. Der Top-Ökonom bezeichnete [die Gemeinschaftswährung als "integrationsfeindlich"](#). Dafür zog der Chef des Münchener Ifo-Instituts folgende Metapher heran: Man stelle sich vor, Bundeskanzlerin Angela Merkel (CDU) liebt Frankreichs Präsident François Hollande. Die beiden wollen heiraten. Hollande liebt aber in Wahrheit nur Merkels Geld.

Nun stehe Merkel vor der Frage, ob sie in einer Gütergemeinschaft ihr Geld schon vor der Heirat Hollande gebe. "Wenn das der Fall ist, findet die Heirat nicht mehr statt", sagte Sinn. Genauso werde es auch in Europa sein. Der Kontinent werde politisch nicht zusammenwachsen, wenn er vorher zu einer Schuldenunion umgebaut wird.



Foto: Infografik Die Welt Mario Draghi hat angekündigt, die Notenbank werde auch Kreditverbriefungen und Pfandbriefe aufkaufen. Diese könnten theoretisch ein Maximalvolumen von rund einer Billion Euro erreichen

Als einen zentral Verantwortlichen für die Malaise in Europa sehen die beiden die EZB, respektive ihren Präsidenten Draghi. "Herr Draghi setzt den Ton und regiert durch", sagte Stark. Draghi hatte 2012 angekündigt, "alles zu tun", um den Euro zu retten.

Stark, der 2010 aus Frust über den Kurs der Notenbank das Handtuch als EZB-Chefvolkswirt geworfen hatte, sieht vor allem die Gefahr, dass Draghi durch seine ständigen Ankündigungen von Wertpapieraufkäufen am Ende keine Wahl mehr bleibt, als Staatsanleihen aufzukaufen.

## EZB außer Kontrolle

Ob das einfach nur eine falsche oder aber eine bewusste Strategie Draghis ist, ließ Stark offen. "Die Aufkäufe von ABS-Papieren und Covered Bonds werden jedenfalls allein nicht reichen, um die Märkte zufriedenzustellen. Deshalb wird man am Ende beim Kauf von Staatsanleihen landen", sagte Stark. Diese Politik sei "kurzfristiger Aktionismus. Mittelfristige Orientierung spielt überhaupt keine Rolle mehr. Die Notenbank missbraucht ihre Unabhängigkeit und begibt sich dadurch selbst in Gefahr", sagte Stark.

Auch Sinn hält die Mittel der EZB "nicht für geeignet", Probleme wie eine angeblich drohende Deflation zu lösen, und forderte die Bundesregierung auf, gegen die Politik der Notenbank vorzugehen. Denn nachdem schon nach Gründung des Euro viel Kapital in unsinnigen Anlagen verloren worden sei, drohe nun wegen der Geldschwemme der EZB ["die nächste Kapitalvernichtung"](#), so Sinn. "Schon jetzt läuft Deutschland in 15 Jahren, wenn die Babyboomer in Rente gehen, auf eine Staatskrise zu. Wenn da noch die Rettungspolitik oben draufkommt, bei der die Risiken von Investoren auf die Bürger umgelenkt wurden, wird das Problem noch größer", so Sinn.

## Schuldenschnitt und Schluss mit den "goldenen Kreditkarten"

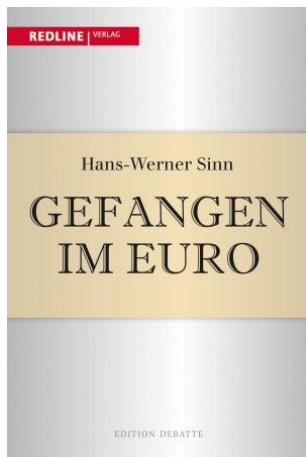


Foto: Redling Verlag Hans-Werner Sinns neues Buch, "Gefangen im Euro", lässt wenig Optimismus für die Zukunft der Währungsunion aufkommen

Der Ökonom präsentierte drei Vorschläge aus seinem Buch, wie Europa aus der Krise kommen könnte: Erstens müsse eine große Schuldenkonferenz einberufen werden, auf der Schuldenschnitte für die hoch verschuldeten Euro-Staaten beschlossen werden müssten. Zweitens müsse das "System der goldenen Kreditkarte" für nationale Notenbanken beendet werden. Damit meint Sinn das komplizierte Problem der sogenannten "Target-Salden", über die sich nationale Notenbanken nach Sinns Meinung selber Geld drucken können.

Drittens müsse die Euro-Zone zu einem "atmenden Währungsraum" werden, in dem der Euro die dominierende Währung ist, aber auch andere Währungen möglich seien und sich Krisenländer mit einer eigenen Währung an den Euro koppeln können. Außerdem plädiert Sinn dafür, aus Europa eine Konföderation nach dem Vorbild der Schweiz zu machen. Sinn erwartet allerdings nicht, dass diese Reformen kommen werden. "Ich erwarte eine Fortsetzung der Kapitalvernichtung mit langjährigem Siechtum."

Stark versuchte am Ende noch, wenigstens etwas Optimismus zu verbreiten. Irland immerhin habe doch die Kurve bekommen. Das zeige, dass sich ein Land aus der Krise herausarbeiten könnte. Deshalb hätte er an Sinns Stelle auch einen anderen Buchtitel als "Gefangen im Euro" gewählt. Sinn hielt dem allerdings entgegen: Irland habe es aber auch leichter gehabt als andere Krisen-Staaten.

107,23

10 octobre 2014

## **Dans 10 ans, la France sera la puissance dominante de l'Europe, prédit le « Telegraph »**

En vingt paragraphes et deux graphiques, c'est un procès sans appel fait à l'économie allemande et aux choix politiques qui la déterminent. Invoquant trois spécialistes, dont l'un est lui-même allemand, le *Telegraph* assène un nouveau coup dur à destination d'outre-Rhin, alors que [l'état économique de l'Allemagne vient d'être épinglé par quatre instituts de conjoncture](#).

*« La France peut passer pour l'homme malade de l'Europe, mais les malheurs de l'Allemagne sont plus profonds, enracinés dans le dogme mercantile, la glorification de l'épargne pour son propre compte et la psychologie corrosive du vieillissement »*, dénonce le site anglais, dont l'article a été repéré par [Courrier international](#).

Pour attaquer l'Allemagne, quoi de mieux que de s'appuyer sur le directeur de l'Institut allemand pour la recherche économique. Marcel Fratzscher vient de publier un livre intitulé *Die Deutschland-Illusion*. *« Ce livre est un pamphlet contre le fétichisme fiscal du ministre des finances Wolfgang Schäuble, maintenant inscrit dans la Constitution à travers une loi d'équilibre budgétaire à laquelle il est quasi impossible de déroger. Il exprime la déception d'un pays "se reposant sur ses lauriers", prisonnier de la "fausse idée partagée" que l'économie se gère comme le budget d'une famille, et rassuré à tort par la flatterie mal placée des pays voisins qui regardent rarement sous le capot du moteur allemand »*, fait valoir le *Telegraph*.

Après avoir mentionné quelques mauvais chiffres, le site anglais poursuit : *« Depuis des décennies, les erreurs en matière de politique publique se succèdent. Les impôts et les structures sociales ont provoqué la chute du taux de fécondité. Le manque d'investissement a aggravé cet état de fait. D'ici cinq ans, tout le monde aura réalisé que l'Allemagne se trouve dans une situation grave et un budget équilibré ne constituera pas une défense suffisante. »* Et de conclure : *« D'ici dix ans, la France sera la puissance dominante en Europe. »* De quoi achever d'entamer le moral des Allemands...

>> Lire aussi l'analyse : [Le ralentissement allemand renforce les inquiétudes sur la zone euro](#)

Le Point - Publié le 11/10/2014 à 12:02 - Modifié le 11/10/2014 à 12:16

## C'est la prédiction du "Daily Telegraph", qui fustige la situation économique de l'Allemagne. "L'homme malade de l'Europe" n'est pas celui qu'on croit...



François Hollande et Angela Merkel, le 5 septembre 2014. © MATT DUNHAM / AP / SIPA

Haut les coeurs ! D'après *The Daily Telegraph*, le prétendu déclin français (ou "suicide", pour reprendre une expression chère à Éric Zemmour) ne sera bientôt qu'un vieux souvenir, rapporte le blog duMonde "Big Brother". Dans dix ans, prédit le quotidien britannique, l'homme malade de l'Europe ne sera pas celui qu'on croit : la France aura dépassé l'Allemagne.

Graphiques et experts à l'appui, le site du journal attaque en effet durement les choix économiques allemands : "La France peut passer pour l'homme malade de l'Europe, mais les malheurs de l'Allemagne sont plus profonds, enracinés dans le dogme mercantile, la glorification de l'épargne pour son propre compte et la psychologie corrosive du vieillissement."

Un pronostic qui appuie là où ça fait mal, alors que quatre instituts de conjoncture viennent de fortement réviser à la baisse, ce jeudi, leurs prévisions de croissance pour l'économie outre-Rhin. D'autant que, note le journal britannique, ces inquiétudes sont exprimées avant tout par des spécialistes allemands, au premier rang desquels le directeur de l'Institut allemand pour la recherche économique.

### Un pays "se reposant sur ses lauriers"

Dans son dernier livre, *Die Deutschland-Illusion*, Marcel Fratzscher livre "un pamphlet contre le fétichisme fiscal du ministre des Finances Wolfgang Schäuble, maintenant inscrit dans la Constitution à travers une loi d'équilibre budgétaire à laquelle il est quasi impossible de déroger", écrit *The Daily Telegraph*.

"Il exprime la déception d'un pays *se reposant sur ses lauriers*, prisonnier de la *fausse idée partagée* que l'économie se gère comme le budget d'une famille, et rassuré à tort par la flatterie mal placée des pays voisins qui regardent rarement sous le capot du moteur allemand", ajoute le quotidien.

"L'Allemagne se proclame modèle du monde, mais l'orgueil précède la chute", note pour sa part Olaf Gersemann, le chef du service économique du groupe de médias *Welt* dans son dernier ouvrage, *La bulle Allemagne*. Selon lui, le second "miracle économique" que connaît l'Allemagne depuis 2005 lui est "monté à la tête". Le pays a pris un ensemble de circonstances exceptionnelles pour une ascendance permanente, alors que ces dernières vont "bientôt disparaître", voire s'inverser.

### "Chant du cygne"

Nous assistons au "chant du cygne d'une grande nation économique", prévient-il. Voilà de quoi redorer le blason français, qui ressort rarement grandi des comparaisons avec son voisin.

"Depuis des décennies, les erreurs en matière de politique publique se succèdent. Les impôts et les structures sociales ont engendré la chute du taux de fécondité du pays. Le manque d'investissement a aggravé cet état de fait. D'ici cinq ans, il est évident que l'Allemagne se trouvera dans une situation grave et qu'un budget équilibré ne sera pas suffisant pour se défendre. D'ici dix ans, la France sera la puissance dominante en Europe", conclut *The Daily Telegraph*.



107,25

## German model is ruinous for Germany, and deadly for Europe

France may look like the sick man of Europe, but Germany's woes run deeper, rooted in mercantilist dogma



Image 1 of 3 The German economy has already stalled Photo: AFP



By [Ambrose Evans-Pritchard](#) 9:58PM BST 08 Oct 2014 [1282 Comments](#)

The Kaiser Wilhelm Canal in Kiel is crumbling. Last year, the authorities had to close the 60-mile shortcut from the Baltic to the North Sea for two weeks, something that had never happened through two world wars. The locks had failed.

Large ships were forced to go around the Skagerrak, imposing emergency surcharges. The canal was shut again last month because sluice gates were not working, damaged by the constant thrust of propeller blades. It has been a running saga of problems, the result of slashing investment to the bone, and cutting maintenance funds in 2012 from €60m (£47m) a year to €11m.

This is an odd way to treat the busiest waterway in the world, letting through 35,000 ships a year, so vital to the Port of Hamburg. It is odder still given that the German state can borrow funds for five years at an interest rate of 0.15pc. Yet such is the economic policy of Germany, worshipping the false god of fiscal balance.

The Bundestag is waking up to the economic folly of this. It has approved €260m of funding to refurbish the canal over the next five years. Yet experts say it needs €1bn, one of countless projects crying out for money across the derelict infrastructure of a nation that has forgotten how to invest, sleepwalking into decline.

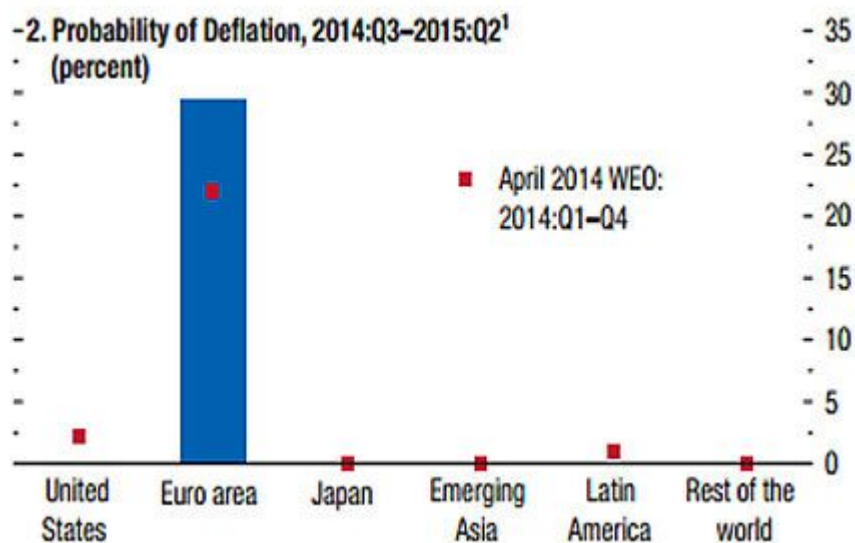
France may look like the sick of man of Europe, but Germany's woes run deeper, rooted in mercantilist dogma, the glorification of saving for its own sake, and the corrosive psychology of ageing.

"Germany considers itself the model for the world, but pride comes before the fall," says Olaf Gersemann, Die Welt's economics chief, in a new book, *The Germany Bubble: the Last Hurrah of a Great Economic Nation*.

Mr Gersemann says the Second Wirtschaftswunder – or economic miracle – from 2005 onwards has "gone to Germany's head". The country has mistaken a confluence of exceptional events for permanent ascendancy. It cannot continue to live off exports of capital goods to China and the BRICS as they hit the buffers, or by stealing a march on southern Europe through wage compression, a zero-sum game.

Marcel Fratzscher, head of the German Institute for Economic Research (DIW), makes a parallel critique (more Keynesian in flavour) in his new book, *Die Deutschland Illusion*, no translation needed. It is a broadside against the fiscal fetishism of finance minister Wolfgang Schäuble, now written into the constitution as a balanced budget law from 2016 onwards, making it almost impossible to override. It is the self-deception of a country "resting on its laurels", prisoner of the "household fallacy" that economies are like family budgets, and falsely reassured by the misplaced flattery of foreigners who rarely look under the bonnet at the German engine below.

The International Monetary Fund gently prodded Berlin this week to pull its weight in a world economy gasping for demand, if only for its own good. “Germany could afford to finance much-needed public investment in infrastructure, without violating fiscal rules,” it said. For good measure, the fund said there is a 40pc chance of a triple-dip recession in the eurozone over coming months and a 30pc chance of deflation.



The German economy has already stalled. Output contracted in the second quarter. Factory orders fell 5.7pc in August. Germany’s “Five Wise Men” council of economic experts will slash the country’s growth forecast to 1.2pc next year in a report on Friday. Prof Fratzscher accuses Germany’s elites of losing the plot in every important respect. Investment has fallen from 23pc to 17pc of GDP since the early 1990s. Net public investment has been negative for 12 years.

Growth has averaged 1.1pc since the beginning of the decade, placing Germany 13th out of 18 in the eurozone (or 156th out of 166 countries worldwide over the past 20 years). This chronic weakness been masked by slightly better growth since the Lehman crisis, and by the creditor-debtor dynamics of the EMU debt crisis. German looks healthy only because half of Europe looks deathly.

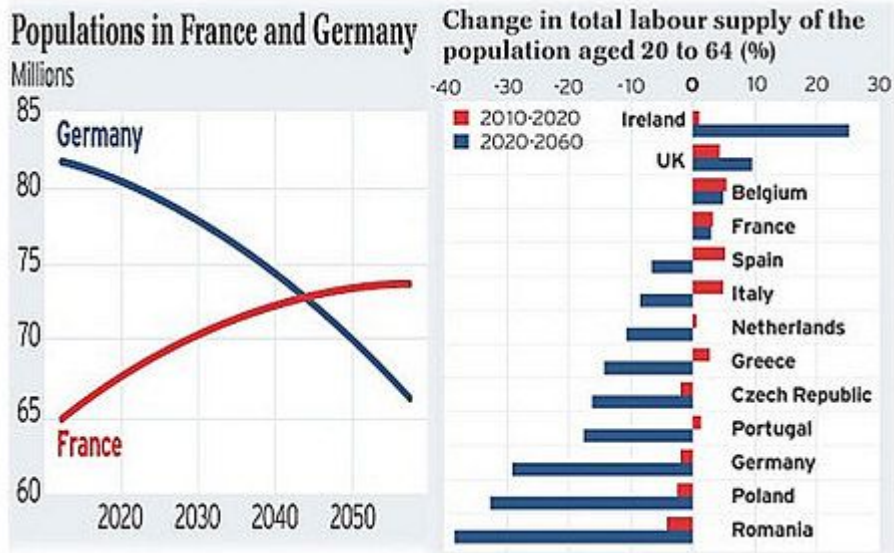
The Hartz IV reforms – so widely praised as the foundation of German competitiveness, and now being foisted on southern Europe – did not raise productivity, the proper measure of labour reform. Data from the OECD show that German productivity growth slumped to 0.3pc a year in the period from 2007 to 2012, compared with 0.5pc in Denmark, 0.7pc in Austria, 0.9pc in Japan, 1.3pc in Australia, 1.5pc in the US and 3.2pc in Korea. Britain has been negative, of course, but that is no benchmark.

Prof Fratzscher says the chief effect was to let companies compress wages through labour arbitrage. Real pay has fallen back to the levels of the late 1990s. The legacy of Hartz IV is a lumpen-proletariat of 7.4m people on “mini-jobs”, part-time work that is tax-free up to €450. This flatters the jobless rate, but Germany has become a split society, more unequal than at any time in its modern history. A fifth of German children are raised in poverty.

Philippe Legrain, a former top economist at the European Commission, says Germany’s “beggar-thy-neighbour economic model” works by suppressing wages to subsidise exports, to the benefit of corporate elites. This is “dysfunctional”, and the more that EU officials try to extend the model across the eurozone, the more dangerous it becomes.

Capital flows within EMU have been a form of vendor financing for buyers of German exports, but it should be obvious that such a structure must reach breaking point – for Germany as well as EMU – if France and Italy buckle to demands and follow Greece, Spain, Portugal and Ireland into wage deflation. Europe is already sliding slowly into a contractionary vortex, replicating the errors of the Gold Standard in the 1930s. Doubling down would be calamitous.

Germany must move with great care. As Mr Gersemann argues in his book, it is enjoying the last days of a particularly powerful demographic dividend, soon to reverse with a vengeance. The European Commission’s Ageing Report (2012) said Germany’s workforce will shrink by 200,000 a year this decade. The old age dependency ratio will jump from 31pc in 2010, to 36pc in 2020, 41pc in 2025, 48pc in 2030 and 57pc in 2045, tantamount to national suicide.



This is a grave failure of public policy over decades. Tax policies and social structures have encouraged the collapse of the fertility rate. Lack of investment has compounded the error. Within five years it will surely become obvious to everybody that Germany is in deep trouble, and a balanced budget will not prove any defence. Within 10 years, France will be the dominant power of continental Europe.

# <http://www.economist.com/news/europe/21623734-frances-fiscal-laxity-losing-it-friends-brussels-and-elsewhere-bulldozing>

107,28

Charlemagne

Bulldozing on

France's fiscal laxity is losing it friends in Brussels and elsewhere

Oct 11th 2014 | From the print edition



THE nights are drawing in and there is a sharper bite to the wind, yet it is a time of renewal in Brussels. New leaders are taking office, brimming with fresh ideas and hoping to sweep away stale old debates.

With one exception. In what feels like the latest instalment of a sagging film franchise, a row is looming over France's budget. Under euro-zone rules, France is meant to reduce its budget deficit below 3% of GDP by next year, a deadline that has already been extended twice. But last month it announced that it would do no such thing. The deficit, said Michel Sapin, the finance minister, would rise to 4.4% this year and fall below 3% only by 2017. Italy, under the leadership of Matteo Renzi, also questions the rules.

This presents a nasty test for the European Commission, which oversees the budgets of euro members. It does not relish the prospect of a bust-up with the second- and third-largest countries in the euro zone. But after several painful years in which leaders carefully crafted binding rules to keep the wayward in line, it cannot afford to bend at the first sign of trouble. Indeed, a failure to enforce the rules could be challenged in court. To add to the fun, a new commission is due to start on November 1st, and the man partly charged with ensuring that governments keep to the rules is Pierre Moscovici, Mr Sapin's predecessor. Viewed with intense suspicion by German austerians, he will have every reason to be tough on his mother country.

France's economy is stagnant, and Italy's is in recession. Manuel Valls, the French prime minister, has already announced spending cuts of €50 billion (\$63 billion) over three years. He wants more flexibility so as to loosen labour laws and pursue reforms. Slashing more spending when demand is weak, he argues, is madness. France has repeatedly been given greater latitude over the pace of deficit-cutting, but Mr Valls would like to be given even more.

Its economic woes may explain France's latest intransigence over the deficit. But the French have repeatedly wasted time and are now fast running out of friends. One senior commission official sighs that there is always an excuse not to reform: if there is no growth, you can't do it; if there is growth, there's no reason to. Germany is especially frustrated by France's call for a two- rather than one-year extension. But other countries are outraged, too: those that have endured the pain of reforming while budget-cutting, by choice (the Balts), or because of rules in their bail-out programmes (Greece, Ireland, Portugal).

These countries have become increasingly vocal in meetings of euro-zone finance ministers and elsewhere. They fear a rerun of 2003, when a Franco-German alliance ignored the deficit rules and escaped censure, over the objections of both the commission and smaller countries. Little has changed, they say, except that Italy, another big country, has taken the place of Germany. Alexander Stubb, Finland's prime minister, argues that the euro's later troubles began with that rule breach in 2003. Mr Valls's insistence that France's fiscal decisions are a matter for it alone is especially grating. Many of

his critics back the monetary activism of the European Central Bank and few are fiscal sadists. But, says one diplomat, it's hard to see a big country assigned times tables when the smalls must tackle advanced calculus.

Mr Valls's best hope lies in convincing his fellow leaders that France is ready to go beyond paying lip-service to reform. Belatedly, his government has embraced a series of pro-business policies. At home Mr Valls has tackled critics in his own party; abroad he has taken his argument to, among others, Berlin and London. His ardour is genuine, and sceptics have been won round. But, seen from Brussels, the fiscal effort is still disappointing. Mr Valls's claim that the French are victims of external forces cuts little ice. The structural deficit (stripping out the effects of the business cycle) was supposed to be trimmed by 0.8% this year; under Mr Sapin's plans it will fall by a paltry 0.1%.

A row seems unavoidable. The French must formally submit their budget by October 15th. The commission is likely to find France in breach of its commitments and ask for revisions. If it is not satisfied, it can ask the European Council (ie, heads of government) to impose a fine of as much as 0.2% of GDP. But it is hard to envisage such a punitive measure against France. Bureaucrats are already thinking about possible compromises. Amid jaded sighs, a political deal will probably be done in the end.

### **Can we talk about something else?**

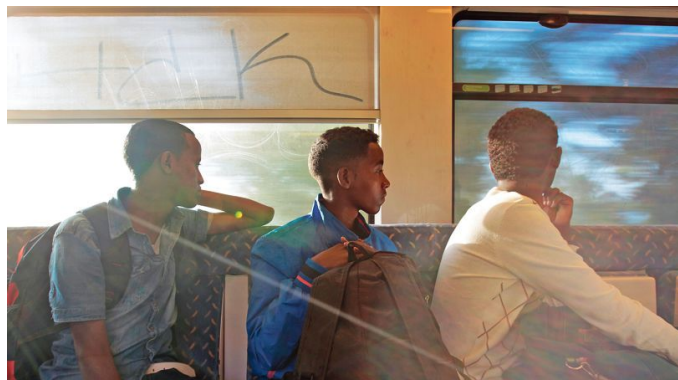
The irony is that this argument looms when the EU wants to change the subject. Rather than squabbling over budget deficits, Eurocrats want to discuss ways to kickstart Europe's ailing economy (the IMF has just issued a grim forecast for next year). Jean-Claude Juncker, the incoming commission president, is talking of €300 billion of fresh investment across the EU, even if nobody knows where to find the money. The ECB, the IMF and others urge countries with fiscal space to do their bit to prime the pump; it is hard to find anyone other than Germans who does not want Germany to spend more on bridges. This week Valdis Dombrovskis, a Latvian charged by Mr Juncker with overseeing the rules, spoke of being "by and large done with fiscal consolidation".

All this is music to French ears. But the melodious talk cannot conceal a dissonance at the heart of the euro zone. For Germany and its allies, fiscal prudence remains a precondition for sustained economic growth. For Mr Valls and Mr Renzi, it stands in recovery's way. Nobody really wants this fight. If a combination of reforms in France and Italy and well-targeted investment across the EU can at last get the economy moving, it will be easier to disguise the divisions. But for now the stage seems set for the latest round in a wearily familiar fight.

107,30

## Immigration : la France passoire

Publié le 12/10/2014 à 18:03



La frontière de Menton craque sous l'afflux des clandestins. Plus de 100.000 seront passés par là cette année. La plupart tentent de rejoindre l'Allemagne ou la Suède.

C'est sans doute le dossier le plus sensible du ministère de l'Intérieur: l'explosion des flux migratoires à la frontière sud-est, entre Menton et Vintimille. Une arrivée massive de personnes déplacées des pays en guerre (Syrie, Libye), mais aussi d'Érythrée et de bien d'autres territoires d'Afrique subsaharienne. Pas moins de 100.000 étrangers en situation irrégulière seront ainsi passés en France, à la fin du mois, via la frontière italienne.

Il n'y a pas que Lampedusa, cette île qui sert de zone tampon aux arrivants de Méditerranée. Les îles grecques du Dodécanèse connaissent également une situation critique: + 223 % d'arrivants au début de l'année 2014, révèle le Haut commissariat des réfugiés (HCR) de Grèce.

In fine, la police voit passer 10.000 migrants par mois. Elle en appréhende environ la moitié, à raison de 4.000 en moyenne. Et elle n'en peut déjà plus. [Au point de l'écriture, dans un rapport édifiant que \*Le Figaro\* a choisi de publier.](#)

### **L'Organisation internationale pour les migrations (OIM) déplore plus de 3.000 noyés depuis le début de l'année dans les naufrages des boat people en Méditerranée**

Où vont ces clandestins qui ont tout perdu? «La plupart tente de rejoindre l'Allemagne, où ils seront 200.000 à demander l'asile cette année, quand ce chiffre ne dépassait pas 50.000 en 2011», assure le président de l'Association française des juges de l'asile, Joseph Krulic. Autre destination sous pression: la Suède, avec bientôt 80.000 demandeurs du statut de réfugié en un an, pour un pays de 9 millions d'habitants.

On pourrait croire que la France n'est qu'un point de passage et qu'elle n'est pas durablement concernée par cet afflux exceptionnel de migrants qui rêvent d'une vie meilleure dans les pays du nord de l'Europe. Mais voilà: le président Krulic le confie au *Figaro*: «De 67.000 demandeurs d'asile en France l'an dernier, ce chiffre pourrait bien avoisiner cette année les 80.000». Or l'asile est déjà au bord de l'implosion.

Le ministre de l'Intérieur, Bernard Cazeneuve, n'ignore pas les difficultés. Il vient d'effectuer une tournée des capitales européennes, de Rome à Londres, en passant par Barcelone, Berlin et Bruxelles, pour tenter de convaincre ses homologues que seule une action commune permettra de sortir de cette crise migratoire majeure, qui surpasse même en intensité la vague du Printemps arabe de 2011.

«On peut brandir les grands principes, mais la France ne peut accueillir tout le monde», déclarait en septembre l'hôte de Beauvau. De son côté, l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) déplore plus de 3.000

noyés depuis le début de l'année dans les naufrages des boat people en Méditerranée. Deux fois plus qu'en 2011.

**Le ministre de l'Intérieur Bernard Cazeneuve entend également faire voter en France, outre son projet de loi sur l'asile, un texte réformant le «droit des étrangers».**

[L'opération «Mare Nostrum» encadrée par l'Union européenne s'est muée en escadres de sauveteurs en mer, avec près de 70.000 personnes secourues depuis janvier.](#) Elle cédera le pas en novembre à l'opération «Triton». «Mare Nostrum» était devenu, selon le ministre de l'Intérieur italien, «un pont vers l'Europe». Mais changer le nom d'une opération n'empêchera pas l'obligation de sauvetage des familles en péril.

Et c'est à Calais notamment que l'on retrouvera une large part des migrants tentés par la Grande-Bretagne. Une ville réservoir, [dont le maire UMP, Natacha Bouchart, lance, semaine après semaine, des S.O.S au gouvernement](#), proposant même de «remettre les frontières et douanes britanniques sur leur territoire et non plus dans sa ville, comme c'est le cas aujourd'hui».

Au niveau européen, [l'Agence Frontex](#), ersatz de police aux frontières communautaires, est censée agir aux frontières extérieures de l'Union, pour endiguer le flux en amont. Bernard Cazeneuve milite pour que ses moyens soient renforcés, dans le cadre d'un «Frontex +». Il entend également faire voter en France, outre [son projet de loi sur l'asile](#), un texte réformant le «droit des étrangers en France». Objectif: rationaliser l'octroi des titres de séjour, en leur accordant une validité plus longue, «pluriannuelle», jusqu'à quatre ans, ou en développant l'immigration choisie... si chère à Nicolas Sarkozy.

La méthode Valls sera jugée à l'aune de ce dossier brûlant de l'immigration, où l'écart entre le discours et la réalité se mesure souvent sur le terrain. Et fait souvent le lit des extrêmes...

## **Condamner le terrorisme islamiste n'est pas suffisant**

Par Abdellah Taïa

Je me souviendrai toute ma vie de ma première réaction quand j'ai appris la nouvelle des attentats du 11-Septembre. De la joie. Malgré moi, durant quelques brèves secondes, de la joie. Une explosion de joie. Les musulmans depuis trop longtemps dans la chute, la déchéance, étaient enfin vengés. L'Occident surpuissant allait enfin goûter à la même amertume, la même peur, la même terreur que nous, que moi.

Je me suis très vite rendu compte de mon erreur. Terrible et terrifiante erreur. Les terroristes islamistes qui avaient commis ces attentats spectaculaires et presque irréels n'avaient pas seulement pour ennemis les Américains et les Européens mais également des millions de simples musulmans comme moi, culturellement attachés à l'islam et ne se reconnaissant, ni dans les paroles de ceux qui le représentent officiellement, ni dans les gestes barbares de ceux, des ignorants, qui ne cessent d'appeler au djihad.

D'où me venaient alors cette joie et cette méprise ? Les musulmans ont besoin, aujourd'hui plus que jamais, d'être courageux et d'arrêter de toujours blâmer les autres pour les malheurs qui s'abattent sur leur tête. Il est temps de se lancer dans une véritable autocritique : sortir de ce tunnel étroit et tellement dangereux où tout est systématiquement vu et jugé à partir d'une vision figée de la religion et de l'Histoire, où tout est nié au service du collectif, le groupe, Dieu.

Il faudra être honnête et reconnaître ceci : plus que le terrorisme islamiste, c'est malheureusement le matraquage de discours religieux vides de sens, imposés à tous par ceux qui sont au pouvoir, qui conduit aux extrémismes. Empêcher la raison de s'installer pour de vrai dans la vie quotidienne des musulmans, voilà la vraie catastrophe.

### **UN VRAI CRIME**

Les maintenir dans l'ignorance des transgressions et de l'esprit critique libre qui ont été possibles jadis dans cette partie du monde est un vrai crime. Continuer à se servir de la religion pour accentuer l'asservissement des peuples, les écarter du centre, leur répéter qu'ils ne sont rien par rapport au ciel, rien par rapport à celui qui gouverne et possède pour lui seul les richesses, tout cela est plus que grave. Tout cela dure depuis des siècles. Et nous amène à la situation actuelle où, dans les coeurs, tout est confusion, tout est reporté pour je ne sais quel hypothétique lendemain (le Paradis ?). Les désirs d'aller se faire exploser ailleurs pour défendre sa foi musulmane viennent de là. Y compris en moi.

D'où cette joie extrêmement triste et totalement inacceptable que j'ai d'abord ressentie en moi lors du 11-Septembre. Quelque chose dans mon corps et mon esprit était encore sensible aux discours, officiels et affligeants, qui tournent ostensiblement le dos à la pensée libre, inspirante, inventée il y a quelques siècles par des grands savants arabes comme Ibn Khaldoun et Averroès. « *Moi aussi, je dois défendre l'islam, faire le djihad ! Ma religion a besoin de moi. Il faut se sacrifier pour elle, pour sa gloire... Les Impérialistes doivent payer...* » Je suis sûr de ne pas être le seul musulman à avoir trouvé dans sa tête ces phrases toutes prêtes à ce moment-là.

Loin de moi, ici, toute idée d'innocenter l'Occident. Bien au contraire. Nous savons tous sa responsabilité dans les tragédies que nous connaissons dans ce monde postcolonial. Nous savons tout aussi bien que l'islamophobie est bien réelle. Mais cette lucidité ne m'aveugle pas pour autant. J'ai l'intime conviction que les musulmans ne peuvent plus reculer. Ils n'ont plus le choix.

### **DIALOGUE SURREALISTE**



Condamner, encore et encore, les actes des terroristes islamistes (en Irak aujourd'hui, en Afghanistan hier) n'est tout simplement plus suffisant. D'une part, parce que, à chaque fois, les mêmes mots reviennent en boucle et finissent par ne plus rien signifier. D'autre part, cela nous entraîne malheureusement dans un dialogue surréaliste, un show hypermédiatisé, avec les islamistes qui toujours en sortent vainqueurs. Et, enfin, ces condamnations nécessaires servent aussi ceux qui détiennent le pouvoir dans le monde musulman et leur permettent de justifier (voire de légitimer) de nouveau leur oppression, leurs discours religieux aliénants qui arrêtent la marche vers une libération, au lieu de l'encourager.

« Not in my name », oui. « Pas en mon nom », oui et oui. Mais il faut plus. Il faut aux musulmans désormais exiger plus, d'eux-mêmes et de ceux qui les emprisonnent. Voilà où on en est aujourd'hui. Et c'est dans ce contexte que le « printemps arabe » est apparu il y a quatre ans. Des jeunes audacieux, des héros pour moi, ont osé sortir dans les rues, crier fort, faire tomber le mur de la peur, virer certains dictateurs et, sans jamais se référer aux islamistes, tenter de redéfinir les identités arabes et musulmanes.

Malgré tout ce qui s'est passé depuis de décevant et de tragique, l'esprit révolutionnaire de ce mouvement historique est quelque part encore vivant dans le monde arabe. J'y crois vraiment, sincèrement. Des « faucons », des milliardaires et des dirigeants arabes se sont ligués contre ces jeunes, contre cette émancipation. Ils ont financé (et continuent de le faire) les terroristes. Créer plus de confusion dans les esprits arabes les arrange : il en va de leur survie. Depuis quelques mois, on parle d'« automne arabe ». Ce cynisme, ce désespoir et ce fatalisme me choquent et me révoltent. Profondément.

Comme tous les autres sur la planète Terre, les Arabes et les musulmans vivent au XXI<sup>e</sup> siècle et non pas au Moyen Age. On ne peut plus laisser de nouveau aux terroristes islamistes tout l'espace libre où ils veulent nous enterrer tous vivants. Il faut résister à ce coma et à cette mort vers lesquels on nous entraîne.

Abdellah Taïa

Ecrivain et réalisateur marocain. Il est lauréat du prix de Flore 2010 pour « Le Jour du roi » (Seuil)

© 2014 *Le Monde.fr*. Tous droits réservés.

## Le coran ne prône pas la haine

Les musulmans de France ont montré une mobilisation spontanée et unanime face à l'« Etat islamique » (EI), après l'assassinat de notre compatriote Hervé Gourdel. Cette mobilisation a été perturbée par des sommations réclamant aux musulmans de hausser davantage la voix et de se démarquer « *plus clairement* » du terrorisme qui se réclame de l'islam afin de « *dissiper toute ambiguïté* » !

Cela s'apparente à un procès d'intention et à un doute quant à l'adhésion des musulmans de France aux principes républicains. Les musulmans n'ont pas à céder aux pressions, personne ne demande aux citoyens d'autres traditions de réagir lorsque des crimes sont commis par des individus ou des organisations se réclamant de ces mêmes traditions.

Par ailleurs, si les opposants considèrent la mobilisation des musulmans comme une forme de culpabilisation collective, c'est que cette réaction leur semble destinée à rassurer leurs concitoyens et à leur faire part de leur loyauté envers la République.

Les partisans de la mobilisation refusent cette idée. Les principaux opposants de l'EI sont d'abord les musulmans, et ils en sont les premières victimes.

Les musulmans doivent dénoncer les amalgames douteux, les arguments des adeptes de la prétendue « guerre des civilisations » tout en restant confiants dans le sens des responsabilités qui anime la majorité de nos concitoyens. L'appel des institutions religieuses et civiles de notre pays à la vigilance face à tout amalgame qui transformerait la lutte contre le terrorisme en une stigmatisation de l'islam et des musulmans, est un gage de responsabilité.

Trois principaux messages doivent être rappelés. Le premier message est un témoignage de solidarité pour la famille d'Hervé Gourdel. Le lien de fraternité républicaine qui nous unit, nous invite à cette solidarité et en fait une exigence morale et un devoir citoyen.

Le second message s'adresse aux terroristes et à leurs soutiens. Le départ de centaines de jeunes de différents pays, notamment de France, pour renforcer leurs rangs, encourage ce projet mortifère. Une faible condamnation peut être interprétée comme un consentement. Il faut donc rester mobilisés pour dissuader les candidats au prétendu djihad de l'EI.

### ETEINDRE LA GUERRE

La multiplication des appels et des manifestations à travers le monde entier pour dénoncer les terroristes participe à leur isolement. Une action coordonnée de la communauté internationale pour les priver de leurs moyens économiques et militaires entamerait leur détermination.

Le troisième message est à destination de ceux qui s'interrogent sur le lien qui existerait entre l'islam et l'idéologie meurtrière des terroristes. Pour ceux-là, il est utile de rappeler que 95 % des victimes du terrorisme sont de confession musulmane et que, **selon le coran, la vie humaine est une et indivisible** : « *Quiconque tue un être humain... tue l'humanité tout entière. Quiconque sauve un être humain sauve la vie de l'humanité tout entière !* »

Le coran dit également, en s'adressant au prophète Mahomet et à travers lui à tous les musulmans : « *Et Nous ne t'avons envoyé qu'en miséricorde pour l'univers.* »

Que dire alors des textes coraniques qui font référence à la guerre et à la lutte armée ? Avant tout, il faut souligner que la guerre est considérée par le coran comme un incendie qu'il faut éteindre par tous les moyens :

*« Toutes les fois qu'ils allument un feu pour la guerre, Allah l'éteint. Ils s'efforcent de semer le désordre sur la terre. Allah n'aime pas les semeurs de désordre. »*

Nous, Musulmans de France, devons rester fidèles à nos convictions, fidèles dans notre témoignage, droits dans nos engagements contre le terrorisme. Nous ne pourrions rester silencieux face aux souffrances infligées et aux atrocités commises au nom de l'islam, ni rester silencieux face aux menaces proférées contre notre pays par des terroristes qui prennent en otage notre religion. Que ceux qui enjoignent aux musulmans « d'en faire plus » prennent la mesure de leurs responsabilités. Par cette attitude non républicaine, ils participent à la division des citoyens français.

Mohammed Moussaoui, président de l'Union des mosquées de France, président d'honneur du Conseil français du culte musulman (CFCM)

## Draghi The Dictator: "Working With The Germans Is Impossible"

Submitted by [Tyler Durden](#) on 10/12/2014 12:44 -0400

The war of words between Europe's unelected monetary-policy dictator Mario Draghi and Germany's "but it's us that pays for all this" Bundesbank has been gaining momentum since [Jens Weidmann penned his Op-Ed slamming Draghi's OMT 'whatever it takes' as "too close to state financing" in 2012](#). A week ago, Weidmann stepped up the rhetoric by claiming ECB policy is "hostage to politics" and has lost its independence - warning **Draghi's dictatorial policies were leading Europe down a "dangerous path."** But now, as pressure grows from the Spanish (record unemployment, record bad debt, record low yields), Italian (record unemployment, record debt-to-GDP, record low yields) and [French \(record unemployment, treaty-busting-deficits, record low yields\)](#) for Draghi to monetize more assets, he has struck back in Focus magazine, **blasting Weidmann is "impossible" to work with because the Germans "say no to everything."** Dis-union...

Weidmann (2012): *"When the central banks of the euro zone purchase the sovereign bonds of individual countries, these bonds end up on the Eurosystem's balance sheet. **Ultimately the taxpayers of all other countries have to take responsibility for this. In democracies, it's the parliaments that should decide on such a far-reaching collectivization of risks, and not the central banks.** Europe is proud of its democratic principles; they characterize European identity. That's something else that we should bear in mind."*

Weidmann (2012): *"The **central bank is responsible for monetary stability, while national and European politicians decide on the composition of the monetary union.** It wasn't the central banks that decided which countries are allowed to join the monetary union, but rather the governments."*

Weidmann (2012): *"I don't **take my cue from the German government's position.** That's part of being independent."*

Weidmann (2012): *"I want to work to **make sure the euro stays as strong as the deutsche mark was.**"*

Weidmann (2014): *"There is a **risk of monetary policy, especially in the euro area, being held hostage by politics,**"*

Weidmann (2014): *"**These concerns are particularly acute whenever the central bank buys specifically the most risky sovereign bonds... with government and corporate borrowing costs already super low, such a policy would have limited effect. Tying fiscal policies together through ECB bond purchases is a dangerous path.**"*

And now Draghi responds... ([via Focus Magazine](#))

*The conflict between ECB President Mario Draghi and Bundesbank President Jens Weidmann over the course of the European Central Bank is more severe than expected, and has **become "almost impossible,"***

***The Italian ECB chief characterizes the Bundesbank president** after statements from witnesses internally on a regular basis with the **three German words "No to all".***

*According to insiders, therefore **Draghi is no longer even trying to win the Germans for its programs.***

***Since July there was a direct contact between the two presidents** of the ECB and the Bundesbank outside of the two Council meetings in early September and early October.*

\* \*

In other words, the Germans won;t let me do what I want - so I'm going to ignore them... this leaves the Germans with few options - none of them 'good' for a European Union.

## Showdown in Luxemburg?

Der Europäische Gerichtshof verhandelt heute über die von Karlsruhe gerügte Politik der EZB - und damit erstmals über einen vom Bundesverfassungsgericht vorgelegten Fall. Wer hat jetzt das letzte Wort?

13.10.2014, von REINHARD MÜLLER



© DPA  Die beiden Türme des Europäischen Gerichtshofs in Luxemburg

Was war da los? Hat das Bundesverfassungsgericht seine Kompetenzen überschritten, als es dem Europäischen Gerichtshof einen Fall zur Entscheidung vorgelegt hat - nämlich die Frage, ob die Europäische Zentralbank noch im Rahmen ihres Mandats handelte, als sie ankündigte, notfalls unbegrenzt Staatsanleihen aufzukaufen, um den Euro zu retten („OMT-Beschluss“). Noch nie zuvor hatten die als eher europakritisch wahrgenommenen Karlsruher Richter ihre Luxemburger Kollegen eingeschaltet und waren gerade dafür schon oft gescholten worden - und nun das. Zwei Kollegen des Zweiten Senats gaben Sondervoten ab, das von Gertrude Lübbecke-Wolff hat es in sich. Sein Anfang lautet: „In dem Bemühen, die Herrschaft des Rechts zu sichern, kann ein Gericht die Grenzen richterlicher Kompetenz überschreiten. Das ist meiner Meinung nach hier geschehen.“ Sie meint, es gebe vielfältige Möglichkeiten gegen eine falsche, gar rechtswidrige Politik der EZB vorzugehen. Jedenfalls sei es nicht Sache des Bundesverfassungsgerichts, auf eine Verfassungsbeschwerde von Bürgern hin (hier unter anderen des CSU-Politikers Peter Gauweiler) im Sinne einer Art präventiver Aufsicht über europäische Organe zu urteilen.

Darüber kann man streiten. Es war aber gerade die Wortwahl der damals am Ende ihrer Amtszeit stehenden Frau Lübbecke-Wolff, die ihre Karlsruher Kollegen gegen sie aufbrachte. Das war eine Steilvorlage für all jene, nicht zuletzt in der Bundesregierung, denen es schon lange ein Dorn im Auge ist, dass das Bundesverfassungsgericht ein europapolitischer Spieler ist, dessen Einfluss weit über Deutschland hinausreicht.

Andererseits erfreut es nicht wenige in Berlin, dass bei jeder heiklen Entscheidung alle nach Karlsruhe blicken. Das ist den Verfassungsrichtern durchaus nicht nur angenehm. Aber sie müssen sich äußern, wenn sie angerufen werden. Und tatsächlich kann jeder Bürger - das ist mittlerweile gefestigte Rechtsprechung - unter Berufung auf sein Wahlrecht in Karlsruhe überprüfen lassen, ob dieses Recht im Zuge der fortschreitenden europäischen Integration ausgehöhlt zu werden droht. Dabei hat das Bundesverfassungsgericht die europäischen Leitentscheidungen stets mitgetragen, aber auch immer wieder deutlich hervorgehoben, dass der Bundestag stets das entscheidende Wort sprechen muss.

So auch im Fall der Europäischen Zentralbank: Verstieße der sogenannte OMT-Beschluss gegen das währungspolitische Mandat der Europäischen Zentralbank oder gegen das Verbot monetärer Haushaltsfinanzierung, so die Karlsruher Richter, dann läge darin ein „Ultra-vires-Akt“, also ein offensichtlich kompetenzwidriges Handeln der Unionsgewalt, das zu einer strukturell bedeutsamen Verschiebung zu Lasten der Mitgliedstaaten führt. Die EZB sei nach ihrem Mandat nicht zu einer eigenständigen Wirtschaftspolitik ermächtigt, sondern darauf beschränkt, die Wirtschaftspolitik in der Union zu unterstützen. Der Beschluss „dürfte nicht vom Mandat der Europäischen Zentralbank gedeckt sein“, meint das Verfassungsgericht. Denn die Währungspolitik sei nach Wortlaut, Systematik und Zielsetzung der Verträge insbesondere von der zuerst den Mitgliedstaaten zustehenden Wirtschaftspolitik abzugrenzen. Doch wäre der Beschluss aus Karlsruher Sicht möglicherweise dann nicht zu beanstanden, wenn er so ausgelegt würde, „dass er die Konditionalität der Hilfsprogramme von EFSF und ESM nicht unterläuft und tatsächlich einen die Wirtschaftspolitik in der Union nur unterstützenden Charakter behält“. Aus der mündlichen Verhandlung hat der Zweite Senat den Schluss gezogen, dass eine europarechtskonforme Auslegung des OMT-Beschlusses möglich sei. Dafür ist freilich der Europäische Gerichtshof zuständig.

Karlsruhe hat also vorgelegt, es macht Ernst mit dem selbsterklärten „Kooperationsverhältnis“, gibt dem Europäischen Gerichtshof, wie hinter vorgehaltener Hand bemerkt wird, Gelegenheit zur Profilierung. Zugleich aber verzichtet das Bundesverfassungsgericht in einem geschickten wie riskanten Schachzug nicht auf das letzte Wort. Nur unter bestimmten Bedingungen, so die Botschaft, ist der Ankauf von Staatsanleihen zulässig: Der Rettungsschirm ESM wird nicht unterlaufen, ein Schuldenschnitt wird ausgeschlossen, Staatsanleihen

werden gerade nicht in unbegrenzter Höhe aufgekauft. Nur dann steht das Handeln der EZB aus Karlsruher Sicht im Einklang mit Europarecht und ist auch für Deutschland unbedenklich.

Wie kommt das bei den selbstbewussten Luxemburger Richtern an, zu denen man durchaus gute Kontakte pflegt, die aber ihren Karlsruher Kollegen keinesfalls eine Sonderrolle zugestehen wollen? Aus dem Luxemburger Gericht hört man schon feinsinnig, das sei die beste Vorlage aller Zeiten. Aber für die Auslegung europäischen Rechts ist nun einmal der Europäische Gerichtshof zuständig, das dürfte auch die Botschaft an diesem Dienstag sein, wenn in Luxemburg mündlich verhandelt wird. Zu viel sollte man von der Anhörung aber nicht erwarten; das Prozedere ist eher statisch.

Interessant ist freilich, dass die Bundesregierung eher einem weiten Spielraum der Europäischen Zentralbank das Wort redet und dabei offenbar nicht besonders auf die Bundesbank hört.

Was für eine Entscheidung wird Anfang des kommenden Jahres gefällt? Es wäre eine Überraschung, sollte der Gerichtshof das Verhalten der EZB für europarechtswidrig erklären. Bezweifeln darf man aber, dass sich die Luxemburger Richter die Karlsruher Maßstäbe voll und ganz zu eigen machen. Spannend wird es, falls sie dabei Karlsruher Mindeststandards unterschreiten sollten. Das Verfassungsgericht ist dann ohnehin wieder am Zug - es wird sicherstellen, dass es das letzte Wort behält. Es hat sich freilich auch dabei stets kompromissbereit gezeigt. Denn weder Luxemburg noch Karlsruhe sind dazu da, die europäische Sinnkrise zu lösen.

Das Verfassungsgericht hat erstmals einen Fall vorgelegt. Wer hat denn jetzt das letzte Wort?

Quelle: F.A.Z.

107,39

## Wie mächtig darf die Europäische Zentralbank sein?

Die Euro-Rettungspolitik der EZB wird vor dem höchsten Gericht der EU verhandelt. Die Kläger machen schwere Vorwürfe. Die Regierungen stehen geschlossen hinter der Notenbank.

14.10.2014, von PHILIP PLICKERT, LUXEMBURG

Es steht viel auf dem Spiel – vielleicht sogar die Zukunft der Eurozone, so sagen manche. Erstmals sind die zahlreichen Klagen gegen das OMT-Programm der Europäischen Zentralbank (EZB) vor dem Europäischen Gerichtshof verhandelt worden. OMT bedeutet „Outright Monetary Transactions“. Dahinter verbirgt sich die Ankündigung der EZB vom Sommer 2012 eines notfalls unbegrenzten Ankaufs von Euroländer-Staatsanleihen. Für die Europa-Richter in den tizianroten Roben um Präsident Vassilos Skouris, einen Griechen, ist es ein besonders kniffliger Fall. [Das liegt auch an der Konstellation mit dem Bundesverfassungsgericht.](#) Die Befürworter des OMT sagen, EZB-Chef Mario Draghi habe damit auf dem Höhepunkt der Krise die Eurozone gerettet. Und es sei geldpolitisch geboten, weil der normale Kanal der Geldpolitik trotz immer stärker gesenkter Leitzinsen damals nicht mehr funktioniert habe. Die Kritiker und Kläger sagen, die EZB habe ihre Kompetenzen überschritten. Sie ruiniere letztlich die Grundlagen der Währungsunion, weil sie eine Staatsfinanzierung durch die Notenpresse betreibe. Das Bundesverfassungsgericht, das große Zweifel an der Rechtmäßigkeit des OMT festgestellt hat, überwies die Klagen – dies ist eine Premiere – zur europarechtlichen Prüfung dem EuGH.

In Luxemburg sind nun abermals die Streitparteien aufeinander geprallt. Juraprofessor Dietrich Murswiek, der [die Klage des CSU-Politikers Peter Gauweiler](#) vertritt, versucht die Behauptung der EZB, sie verfolge ein geldpolitisches Ziel, lächerlich zu machen. „Jemand raubt eine Bank aus und behauptet, das sei kein Bankraub, sondern eine Wohltätigkeitsveranstaltung, er wolle das Geld ja einem Waisenhaus spenden“, sagt Murswiek: „Bankraub bleibt aber Bankraub.“ So bleibe es auch dabei, dass die EZB mit ihrem Programm in Wirklichkeit Wirtschafts- und Fiskalpolitik betreibe. „Die EZB verlagert Solvenzrisiken in immenser Milliardenhöhe von den Gläubigern auf die Steuerzahler“, kritisiert er, dafür sei sie nicht ermächtigt, dafür besitze sie keine demokratische Legitimation.

### **Regierungen stehen hinter der Notenbank**

Noch viel schärfer tritt der Rechtsprofessor Karl Albrecht Schachtschneider auf: „Die Währungsunion war zum Scheitern verurteilt und ist gescheitert.“ Er würde den Euro am liebsten wieder rückabwickeln. Der Völkerrechtler Bernhard Kempen hingegen, der eine Klage des Vereins „Mehr Demokratie“ mit 37.000 Unterstützern vertritt, betont: „Wir sind nicht grundsätzlich gegen den Euro.“ Nur habe er die Sorge, dass sich die EZB ermächtige, in die Wirtschaftspolitik einzugreifen und zu einer nicht demokratisch legitimierten wirtschaftlichen „Neben-Regierung“ werde. Sie überschreite ihre Kompetenzen und betreibe eine missbräuchliche Umgehung des Verbots der monetären Staatsfinanzierung nach Artikel 123 des EU-Vertrages.

Dagegen sieht Gregor Gysi, Vertreter der Organklage der Linkspartei, durch die EZB-Reformauflagen den Sozialstaat und damit die Grundrechte verletzt. In Griechenland steigen Kindersterblichkeit und Selbstmordrate. Die EZB diktiere Kürzungen von Löhnen und Leistungen und greife damit in die Wirtschafts- und Sozialpolitik ein.

Nach einer Stunde geballter Kritik schlägt das Pendel um. Nun marschieren die Verteidiger der Zentralbankpolitik auf. Ihr Rechtsvertreter Hans-Georg Kamann betont, in was für einer „besonderen Krisensituation“ die EZB das OMT verkündet habe. Der geldpolitische Transmissionsriemen sei völlig gestört gewesen: Mehrfache Leitzinssenkungen hätten auf Zinssätze in Krisenländern kaum Wirkung gehabt, wegen der Angst vor einem Auseinanderbrechen des Euro. Da habe die EZB einschreiten müssen. Entscheidend sei, dass sie ein geldpolitisches Ziel verfolgt habe. Dazu dürfe sie auch selektiv eingreifen. Kamann sagt dazu: „Die Feuerwehr löscht ein brennendes Haus und setzt nicht gleich das ganze Viertel unter Wasser.“

Auffällig ist die Rückendeckung, welche die EZB von den EU-Regierungen erhält. Verwaltungsrechtler Ulrich Häde, der für die Bundesregierung spricht, betont die Unabhängigkeit der Zentralbank und ihren „weiten Ermessensspielraum“. Und er bringt ein Argument, das man im Laufe der Verhandlung immer wieder hören wird: „Solange das OMT noch nicht umgesetzt ist, kann die EZB ihr Mandat nicht überschritten haben.“ Auch die portugiesische Regierung macht geltend, dass die OMT-Ankündigung in einer Pressemitteilung gar keinen Rechtsakt gewesen sei, gegen den man klagen könne. Ähnlich sieht es der Vertreter Spaniens. Die EZB habe ja noch gar nicht gekauft, sondern nur eine Absichtserklärung gegeben. „Die Wirkung der Ankündigung war gut“, sagt er.

Die Phalanx der EZB-Verteidigung durch die Regierungen ist geschlossen, nur die Tonlage variiert. Der Vertreter Italiens sagt ganz offen: „Die Preise von Staatsanleihen zu stabilisieren ist Teil der Geldpolitik“. Irland fordert, der EZB dürften keine Grenzen gesetzt werden, wenn sie den Euro verteidige. Es gebe keine „hermetisch abgeschlossenen Grenzen zwischen Geld- und Wirtschaftspolitik“.

Auch eine Juristin des EU-Parlaments sowie ein Vertreter der EU-Kommission springen der EZB bei: Die EZB habe mehrere Sicherungen installiert, sagt der Kommissionsjurist, dass ihre Anleihekäufe innerhalb des Mandats blieben, etwa dass sie die Anleihen erst nach einer Frist und nicht automatisch kaufe. Der EZB-Vertreter nimmt das dankbar auf. Dadurch blieben die Anreize der Staaten zu Reformen erhalten.

Richter Lars Bay Larsen, Berichterstatter für den Fall, stellt Fragen zu den direkten und indirekten Effekten der Zentralbankpolitik. Generalanwalt Pedro Cruz Villalón fragt schließlich Murswiek, ob schon die Ankündigung des OMT eine Kompetenzüberschreitung darstelle – Murswiek sieht das so. Wie Cruz Villalón denkt, lässt er sich nicht anmerken. Sein Plädoyer wird für die Entscheidung des Gerichtshofs großes Gewicht haben.

Schwierig ist die Situation dadurch, dass die Karlsruher Verfassungsrechtler schon erklärt haben, dass nach ihrer Auffassung das OMT in seiner bisherigen Form rechtswidrig ist. Und sie haben – sehr zum Ärger der Südländer, wie sie während der Verhandlung zeigen – ein eigenes letztes Wort vorbehalten. Es könnte also ein harter Konflikt zwischen Luxemburg und Karlsruhe drohen.



## **Hugues Fourage, porte-parole du groupe PS à l'Assemblée, a averti que la France n'accepterait aucune "tutelle" de la part de l'Europe sur son budget.**

### **SOURCE AFP**

La France n'acceptera aucune "tutelle" ou "diktat" de la part de l'Europe sur son budget, a affirmé mardi Hugues Fourage, l'un des porte-parole du groupe PS à l'Assemblée nationale, à l'approche du verdict de la Commission européenne. "Personne ne mettra la France sous tutelle (...) C'est le Parlement qui décide du budget. Ce n'est pas la Commission et ce n'est pas non plus le gouvernement allemand (...) Il n'y aura pas de tutelle sur cette question", a déclaré Hugues Fourage lors d'une conférence de presse.

**"La France est un pilier de l'Europe et n'acceptera jamais d'être sous cette forme de diktat"**, a insisté ce porte-parole, reprenant la ligne affichée par le gouvernement, Manuel Valls en tête. Le gouvernement transmettra mercredi son projet de budget à la Commission, qui s'exprimera ensuite dans les prochaines semaines. Bruxelles "nous donne des leçons", s'est agacé le porte-parole des députés socialistes, déclarant notamment que "les fonds européens n'étaient pas utilisés parce qu'il y avait une telle bureaucratie et qu'il était extrêmement compliqué (de les) mettre en oeuvre".

"Balayer devant la porte de la bureaucratie bruxelloise" (Hugues Fourage)

"J'aurais tendance à dire : commençons à balayer devant la porte (...) de la bureaucratie bruxelloise. Et là, on pourra regarder les choses d'une autre manière", a poursuivi cet élu de Vendée. Hugues Fourage a aussi mis en avant plusieurs facteurs dont, selon lui, devrait davantage tenir en compte la Commission européenne en examinant le projet de budget français. "Face à la crise de ces dernières années, nous avons rempli notre part de contrat. Et à ce titre, nous avons été le deuxième contributeur au sauvetage de nos partenaires les plus en difficulté", a-t-il plaidé.

"Nous sommes les seuls (...) en matière d'engagement militaire face au terrorisme. La France assume seule ses dépenses. Il serait temps que l'Europe reconnaisse les efforts que la France fait à cet égard", a encore lancé ce membre de la commission des Lois. Surtout, a insisté ce porte-parole dans le sillage d'autres responsables de la majorité, il est primordial de réduire les déficits en Europe "sans entrer dans une logique de déflation et de récession", car "regardez combien de temps le Japon a mis à s'en relever".

"Vous voyez le ralentissement en Allemagne. Il ne faut pas se tromper une deuxième fois de remède que l'on pourrait apporter à la politique européenne. Si on veut continuer et aller dans la déflation et la récession, eh bien, continuons dans cette phase-là", a ajouté Hugues Fourage.

107,42

## « La Commission européenne doit être ferme avec la France »

LE MONDE | 14.10.2014 à 16h54 • Mis à jour le 14.10.2014 à 17h19 | Propos recueillis par [Cécile Ducourtieux](#) (Bruxelles, bureau européen)

Abonnez-vous

à partir de 1 € Réagir Classer

Partager facebook twitter google + linkedin pinterest

La France devrait remettre, mercredi 15 octobre, à la Commission européenne un projet de budget pour 2015 très loin d'être conforme à ses engagements en termes de réduction des déficits publics. Une attitude qui crispe ses partenaires européens, qui reprochent à la France de n'avoir pas mis en chantier suffisamment de réformes structurelles. Dans ce contexte, Paris et Berlin ont confirmé, lundi 13 octobre, que leurs ministres respectifs de l'économie, Emmanuel Macron et Sigmar Gabriel, réfléchissaient à des propositions communes en matière d'investissement et de réformes. Un début d'accord permettant d'envisager une sortie par le haut du bras de fer entre Paris et Bruxelles ? *Le Monde* a demandé son avis à Guntram Wolff, directeur du think tank bruxellois Bruegel.



**Les annonces franco-allemandes permettent-elles de penser qu'un accord entre Paris et Berlin est en passe d'être trouvé ? Paris fait des réformes à condition que Berlin enclenche un grand programme d'investissement public ?**

Non, je pense qu'on est encore en plein milieu du débat concernant le couple franco-allemand. Certes, il y a des contacts constants entre les ministres Michel Sapin et Wolfgang Schäuble, et entre Emmanuel Macron et Sigmar Gabriel [*ils doivent tous se voir à nouveau à Berlin le 20 octobre*]. Mais, pour les Allemands, la France n'a pas présenté assez de réformes structurelles, et il faut qu'elle règle ce problème-là en priorité. Après seulement, on pourra parler de l'extension de la durée octroyée à la France pour réduire son déficit public [*et tendre vers l'objectif du pacte de stabilité qui est de 3 % du produit intérieur brut*]. Mais en France, le sentiment est que même si on bougeait en annonçant des réformes, l'Allemagne resterait focalisée sur son « **schwartz null** » [*son objectif d'un budget à l'équilibre en 2015*].

**Quelle attitude doit adopter la Commission européenne dans ce contexte de blocage ?**

Son rôle devrait être d'être ferme avec Paris, sur la question des réformes structurelles. Il en va de la crédibilité du Pacte de stabilité et de croissance [*qui a été renforcé durant la crise pour éviter un nouveau risque d'éclatement et pour redonner de la confiance aux marchés financiers*]. Mais elle doit

aussi être plus ferme avec Berlin, pointer son excédent commercial, demander plus d'investissements publics à Berlin.

**Les réflexions avancent sur le grand plan d'investissement de 300 milliards d'euros proposé par le président désigné de la nouvelle Commission, Jean-Claude Juncker, pour relancer la croissance européenne. Le président de l'Eurogroupe, Jeroen Dijsselbloem, propose désormais un « New Deal » : cet argent serait versé aux pays qui font effectivement des réformes.**

C'est une bonne idée. Même si sa mise en œuvre peut s'avérer compliquée. Concernant les 300 milliards d'euros, et la question de savoir comment trouver l'argent, l'idée qui a un moment circulé, d'utiliser les ressources du Mécanisme européen de stabilité (le MES), ne me paraît pas bonne. C'est un instrument très important pour préserver la stabilité de la zone euro. Ce mécanisme a été mis en place pour venir en aide aux pays membres en difficulté. Pas pour faire de l'investissement. Après, pour utiliser ses ressources [*un capital de 80 milliards d'euros, une capacité de crédit de 450 milliards*], il faudrait changer les traités européens, ce qui n'est pas réaliste à l'heure actuelle. Il est plus logique, pour le plan « Juncker », d'utiliser la Banque européenne d'investissement. Il faut qu'elle se mette à investir dans des projets plus risqués que ceux qu'elle finance actuellement. L'argument qu'elle oppose – conserver sa note AAA auprès des agences de notation –, n'est pas le bon. Il y a plein de moyens pour qu'elle se lance dans des projets plus risqués sans perdre cette note. Comme par exemple que la Banque centrale européenne rachète ses obligations sur le marché secondaire de la dette.

■ [Cécile Ducourtieux](#) (Bruxelles, bureau européen)  
Journaliste au Monde

## France and the Deficit Scolds

15 octobre 2014

President Francois Hollande and Prime Minister Manuel Valls have offered a modest package of tax and spending cuts that they hope will revive France's stagnant economy. Now the cause of supply-side reform in France faces new opposition from the austerity scolds in Brussels.

At the International Monetary Fund's annual meeting in Washington over the weekend, Paris was read the riot act for a budget plan that overshoots the euro zone's deficit target of 3% of GDP by 1.4 percentage points. Speaking at the Atlantic Council on Friday, Jeroen Dijsselbloem, chairman of the euro-zone Finance Ministers, said France shouldn't be granted extra time to reduce its deficit to the target level. This followed days of speculation that the European Commission could reject France's latest budget on the same ground when it comes up for Commission approval on Oct. 29.

This is unfair to the French. After two years in office that saw unemployment peak above 10% and growth come to a halt, Mr. Hollande seems to have seen the error of his tax-and-spend ways. Two cabinet reshuffles later, Messrs. Hollande and Valls now have a narrow window of political opportunity to implement the core of their reform plan, which involves cutting 40 billion euros (\$51 billion) in taxes and reducing government spending by 50 billion euros over the next three years.

France's draft 2015 budget trims social-welfare spending by 9.6 billion euros, central-government spending by 7.7 billion euros and subsidies to local authorities by 3.7 billion euros for a total of 21 billion euros in cuts. The budget also eliminates the lowest personal-income tax bracket, meaning people earning under 10,000 euros a year won't have to pay taxes. If there's a fiscal crime here, it's that the headline corporate-tax rate stays 12 points above the European Union average at 33%.

Fiscal hawks are right to worry about sending the wrong message to profligate governments if Paris gets a pass. But critics are missing an opportunity to argue that pro-growth policies matter more than an arbitrary fiscal target.

The euro zone's few bright spots are places where leaders have adopted the supply-side model preferred by Mr. Valls, a combination of spending and tax cuts. In Spain, Prime Minister Mariano Rajoy has cut public spending and corporate and personal tax rates and simplified the personal-income tax system. His agenda is explicitly premised on the notion that faster growth driven by the private economy is the real answer to budget deficits. And behold, Spain is projected to grow by 1.2% in 2014 while the deficit has dropped to 4.5% of GDP, from a financial-crisis peak of 11.1%.

The euro's credibility is on the line if European leaders can't put their countries on the track of economic growth and fiscal responsibility. Which is why they shouldn't be so quick to dismiss serious reform in the name of enforcing short-term deficit rules.

107,45

## EUROPE

# *Bloc in Europe Starts to Balk Over Austerity*

By **JIM YARDLEY** and **JACK EWING** OCT. 16, 2014



François Hollande of France and Angela Merkel of Germany on Thursday at a meeting of European and Asian heads of state. CreditOlivier Morin/Agence France-Presse — Getty Images

MILAN — With Europe once again rattling global markets, many of the largest European countries are now rebelling against the German gospel of belt-tightening and demanding more radical steps to reverse their slumping fortunes.

One after another, European leaders arrived in Milan on Thursday for a summit meeting with their Asian counterparts, smiling for photographs despite gloomy financial news this week of stock markets tumbling and borrowing costs shooting up, especially in Greece, evoking memories of the euro crisis two years ago.

In past years, however, the eurozone nations buckled under to German demands to slash budget deficits and roll back public services, and then watched in dismay as unemployment rates shot into the double digits and growth collapsed. Now, France, Italy and the [European Central Bank](#) have coalesced into a bloc against Chancellor [Angela Merkel](#) of [Germany](#), and they are insisting that Berlin change course.

“We need to show that Europe is capable of investing in growth, and not only in rigor and austerity,” said the Italian prime minister, Matteo Renzi, speaking to reporters outside the conference center after presiding over the opening of the meeting. He described the international financial situation as “very delicate” and said Europe had still not earned the confidence of international markets.

“As the I.M.F. has said, we need to focus on growth,” he said, referring to the International Monetary Fund.

The divisions between Europe’s leaders, at a moment when unity would seem critical, is one reason the markets are rattled — as well as the fact that policy makers still have not found a tool to revive growth in the face of staggering public debt.

The prospect of another [European financial crisis](#) can only bring an unwanted sense of discomfort for Washington and the rest of the world, given that China’s economy is slowing, the American recovery remains fragile and the Ukrainian crisis remains unresolved. Financial investors who had seemingly forgotten about the European crises in 2008 and 2010 now again seem worried about the Continent’s persistent lack of growth and the prospect of falling into a deflationary trap.

“It is the third phase of the crisis,” said François Godement, an analyst at the European Council on Foreign Relations, a research organization.

Politically and economically, Europe’s central country remains Germany and its central figure remains Ms. Merkel, backed by Jens Weidmann, the head of the German central bank and long an advocate of monetary and fiscal discipline. Germany is the eurozone’s biggest economic force, but it is now stumbling — even as its role as enforcer of austerity has made it a focus of fear, loathing and blame from some other European powers.

France, which has in modern times been Germany's indispensable partner in European crisis management, is now in near revolt, and President [Francois Hollande](#) has joined forces with Mr. Renzi, who has presented an expansionary 2015 budget that will cut taxes despite pressure from Brussels to meet deficit targets.

Mario Draghi, the president of the European Central Bank, has pressed Germany to temper its insistence on budgetary discipline and to spend more on public works to stimulate the eurozone economy. The French have cheered him on. German leaders have resisted, while making clear their opposition to the more powerful stimulus measures that analysts expect the European Central Bank to deploy soon.

Mr. Weidmann has become increasingly alienated from other members of the European Central Bank's governing council in his refusal to countenance large-scale purchases of government bonds, the kind of stimulus that the Federal Reserve used to help revive the United States economy. Mr. Weidmann speaks for a large swath of the German public and was once a close adviser to Ms. Merkel.

The political standoff has rattled international investors, who fear that European leaders are further apart than ever on how to pull the region's economy out of its long slump — and that the European Central Bank will not have the freedom to take the extraordinary measures needed to stave off another crisis.

“German resistance against the E.C.B. pursuing more aggressive policy is one of the things spooking markets,” said Holger Schmieding, chief economist in London at Berenberg, a German bank.

Ms. Merkel, for the moment, is showing the same inflexibility with her European partners as she has in earlier confrontations over eurozone policies.

Before arriving in Milan, Ms. Merkel rejected any moves to loosen fiscal policy, including French requests for more flexibility on meeting deficit-reduction targets. Yet even in Germany, corporate leaders are growing frustrated that policy makers do not have answers amid persistent fears of deflation and concerns that the global economy is deteriorating.

“The private sector in Germany has the feeling the government is not doing the right things,” said Nicola Leibinger-Kammüller, chief executive of Trumpf, a German maker of machinery that uses lasers to cut metal.

The stock market rout that began Wednesday reflected a culmination of factors, including growing pessimism about Japanese and Chinese growth, the [Ebola](#) epidemic and conflict in the Middle East and Ukraine. But even after European and United States stock markets calmed on Thursday, investors registered their fear of a renewed crisis in the eurozone.

Greece's long-term borrowing costs rose to nearly 9 percent, from 7 percent on Wednesday, to reach the highest level since January. In a pattern that raised uncomfortable memories of the dark days of 2010, the bond sell-off in Greece quickly spread to other nations with debt and growth problems, including Portugal, Spain, Italy and even Ireland.

Europe has already endured years of stagnation, high unemployment and a mounting public disillusionment that has fueled a political backlash, with right-wing, Euro-skeptic parties steadily gathering strength. In France, Mr. Hollande is suffering from rock-bottom poll numbers, while the right-wing National Front has gained ground. In Italy, Mr. Renzi remains popular, but anti-austerity sentiment is strong, especially resentment over budget cuts and a lack of growth.

One of the reasons Mr. Renzi stepped out of the meeting to speak on Thursday afternoon was to address complaints from regional governments in Italy that have seen their budgets cut. “If Italy wants to restart, and we will restart it, we need to reduce the waste,” he said. “Italian families have already done it. It's now the turn of regional council members and representatives.”

Ms. Merkel faces opposite pressures in Germany, as the more the European Central Bank does to head off deflation and to stimulate the economy, the greater risk of a backlash among fiscal conservatives in Germany.

While Germans who want to scrap the euro currency union remain a minority, their numbers appear to be growing. [Support for Alternative for Deutschland](#), an anti-euro party founded in Germany less than two years ago, rose sharply in recent state elections and represents 8 percent of the electorate nationwide, according to recent polls.

The party has drained votes from the Christian Democratic Union party of Ms. Merkel, a development that has probably encouraged her to take a hard line toward France after the French government said it would breach eurozone limits on national spending in an effort to stimulate the French economy.

Yet there are small signs that a European reconciliation could be possible. The finance ministers of France and Germany will meet in Berlin on Monday to try to reassure citizens that they can continue to work together. And even as Ms. Merkel said on Thursday that there could be no exceptions to European Union rules on national deficit targets, according to Reuters, she had previously hinted at some wiggle room.


During a recent speech to Parliament, she did not rule out measures to increase growth that would not conflict with her aim of achieving a balanced budget.

## Schande

Union und SPD wollen die AfD nach rechts bugsieren – und vernichten. Alle sollen mitmachen. Gewöhnlich klappt das, denn rechts von der Union ist die Todeszone der deutschen Politik. Klappt es nicht, wird alles anders.

19.10.2014, von VOLKER ZASTROW



© DPA  Eine Stimmkarte der AfD bei ihrem Landesparteitag in Baden Württemberg

Schäuble hat die AfD in „Schande für Deutschland“ umbenannt. SPD-Generalsekretärin Fahimi folgt und fordert praktisch alle Verbände und Institutionen der Republik, von den Kirchen bis zu den Gewerkschaften, dazu auf, mit ihrer Macht der AfD entgegenzutreten. Die derzeit ohnehin übermächtigen Koalitionsparteien verlangen die Ächtung eines kleinen Konkurrenten mit einer Entschiedenheit, wie man sie sich im Kampf gegen die Ebola-Seuche wünschen würde. Die AfD-Politiker [in Fahimis Text](#) sprechen nicht einmal, sie „faseln“, „schwafeln“ oder „schwadronieren“. AfD-Sprecher Konrad Adam hat zwei Tage später in der F.A.Z. erwidert, Fahimi reagiere mit ihrer Attacke nicht auf die Ziele, Wünsche und Argumente der AfD, sondern nur auf deren Existenz. So betreibe sie letztlich sein Geschäft. Eine kühne Hoffnung. Wahrscheinlicher ist, dass die AfD vernichtet wird.



Autor: Volker Zastrow, Jahrgang 1958, verantwortlicher Redakteur für Politik der Frankfurter Allgemeinen Sonntagszeitung. Folgen:

Sie hat schon bei der Bundestagswahl, erst recht dann bei der Europawahl und drei Landtagswahlen große Erfolge erzielt, aber mit extrem dünner Personal- und Kandidatendecke. Nun wird sie vom eigenen Erfolg überrollt. Viel deutet darauf hin, dass sie von innerem Streit, Skandalchen und Affären zerrieben wird, dass die Querulanten, die sie anzieht, destruktive innere Mehrheiten schaffen, dass Rechthaber und Narzissten die Diskussionskultur zermörsern. Das ist bereits im Gange, aufmerksam und mit zunehmend triumphierendem Unterton begleitet von den Medien, die es zunächst durchweg so schlecht mit der AfD gar nicht meinten. Die hat ja ursprünglich auch nur ausgesprochen, was viele Menschen umtrieb, und sie hatte sich zunächst nach dem eigentlich längst untergegangenen Muster der Honoratiorenpartei geformt: eher aus Biedermännern als aus Brandstiftern, aus Konservativen und Liberalen, die sich von der Politik der schwarz-gelben Koalition nicht mehr substantiell vertreten fühlten. So ging es los, dann kam, im Zeichen der Schweizer Volksabstimmung, der Zulauf von Einwanderungsgegnern, und bei den Landtagswahlen zuletzt noch das Thema innere Sicherheit, das die anderen Parteien nur mit Kochhandschuhen berühren. Schon vor den Landtagswahlen, die der AfD auch den Zulauf vieler Wähler aus dem linken Spektrum einbrachte, wurde sie in den Medien durchweg „rechtspopulistisch“ genannt.

### Als bekennender Konservativer kann man nur verlieren

Wer also jetzt noch in der AfD mitmacht, riskiert den bürgerlichen Ehrverlust. Es ist leicht, das abzutun, solange man selbst nicht davon betroffen ist. Sonst kann sich darüber nur erhaben fühlen, wer sowieso nichts zu verlieren hat. Aus Sicht der Union hingegen ist es fast unwiderstehlich, wenn rechts von ihr das Festland der Verfassung endet. Denn dann kann sie den weiten politischen Raum von dort bis zur Mitte besetzen. Die Idee stammt von Franz Josef Strauß: rechts von „uns“, der CSU, dürfe es „keine demokratisch

legitimierten Parteien“ geben. Allerdings plante Strauß dann selbst die Gründung einer (damals noch) bundesweit „vierten“ Partei. Das ging gründlich schief, und seither sind alle derartigen Versuche gescheitert. Rechts von der Union endet in Deutschland die Demokratie – und Strauß selbst, obwohl er 1980 sogar Kanzlerkandidat der Union war, hatte schließlich alle Hände voll zu tun, nicht selbst über den Rand geschoben zu werden. Außerhalb Bayerns setzte sich ein Zerrbild von ihm durch, und je weiter man sich im politischen Spektrum nach links bewegte, desto mehr sahen in ihm sogar einen heimlichen Nazi. Grotesk. Aber ungeheuer wirksam.

Heute liegt die Union als letzte Volkspartei auf dem Festland des demokratischen Konsenses wie ein gewaltiger Gletscher. An seinem rechten Rand ragt er ins Eismeer der Irrelevanz. Dort stürzt er seinen Bruch hinab, manchmal mit kräftigem Getöse. In jener Gegend lebt es sich gefährlich. Deshalb findet man schon lange keinen Politiker mehr in der Union, der sich zu rechten Standpunkten bekennt – so erst konnte „rechts“ zum Schmähwort werden, denn dort beginnt die demokratische Todeszone. So geht es aber weiter: Mittlerweile findet man kaum noch Politiker, die sich konservativ nennen würden. Das erfordert Mut, sogar sinnlosen Mut, denn mit derartigen Bekenntnissen kann man nur verlieren.

So bröckelt der Unionsgletscher rechts ab und wandert gleichzeitig nach links. Sozialdemokratisierung nennen das manche; doch die malade SPD ist dabei sicher nicht die Ursache. Im Gegenteil: ihr Problem ist ja gerade, dass links von ihr nicht Eismeer, sondern ausgedehntes Festland liegt mit Wäldern, Wiesen, Wild und Früchten. Und Grünen und Linkspartei. Diese drei Parteien bekennen sich stolz und freimütig dazu, links zu sein, es schadet niemandem – obwohl sie alle mit ihrem linken Rand ebenfalls bis an Grenzen des demokratischen Spektrums reichen. Mal mehr, mal weniger. Aber dort sieht es ganz anders aus als an der rechten Bruchkante. Das linke Ufer gleicht einer amphibischen Region, Mangrovenwäldern etwa oder dem Wattenmeer mit seinen Inseln und Halligen. Noch Land, schon Meer? Es steht nicht fest und ändert sich immer wieder. Niemanden stört das. Und wenn man nicht mutwillig ganz weit herausschwimmt, ist es auch nicht gefährlich in diesen Feuchtgebieten. Für die SPD freilich ist das schlecht: Seit die Grünen im Bundestag sind, hat sie ihre linke Bruchkante nämlich eingebüßt. Deshalb ist sie keine Volkspartei mehr. Allerdings sind jetzt viel mehr Standpunkte im Bundestag vertreten. Und die SPD kann sich nicht mehr in Sachzwanggrau kleiden wie früher Helmut Schmidt. Das trägt heute Angela Merkel, auch wenn die Jäckchen bunt sind.

### **Die Demokratie sollte Parteien rechts von der Union aushalten können**

Gut für die Union. Gut für unser Land? Sind wir ein Parteienstaat? Hier geht es um die Meinungsfreiheit. Aus dem demokratischen Spektrum dürfen nur die Standpunkte und Forderungen ausgegrenzt werden, die auf Abschaffung der Demokratie und der Menschenrechte zielen, zum Beispiel der Meinungsfreiheit selbst. So viel Ausgrenzung muss sein, aber mehr auch nicht. Denn Ausgrenzung betrifft nicht die Richtigkeit, sondern die Zulässigkeit von Argumenten. Genau genommen entscheidet sie nicht einmal darüber, *was* man sagen darf, sondern *wer* was sagen darf. Sie dient nicht der fairen Auseinandersetzung, sondern setzt ihr ein Ende. Ausgrenzung ist ein Werkzeug der Macht.

---

Mehr zum Thema

- [Gastbeitrag: Die SPD betreibt unser Geschäft](#)
- [SPD-Gastbeitrag zur AfD: Gemeinsam gegen die Demagogen im Schlafrock](#)

Das gilt besonders in der Union selbst. Weil deren Bruchkante ins Eismeer ragt, wirkt die Waffe der Ausgrenzung in der Union geradezu mörderisch, und selbstverständlich wird diese Waffe im Kampf um Einfluss und Posten eingesetzt. Zugleich ist es einfach, die Union von außen damit unter Druck zu setzen. Dann grenzt sie aus, um selbst nicht ausgegrenzt zu werden. Das schadet zumindest inhaltlich auch ihr selbst, aber allemal dem Land. Weil sich das Eismeer ausdehnt. Weil dann immer mehr Standpunkte, die viele Leute teilen, immer mehr Ansichten, die viele als ganz normal empfinden, weil Kritik, die ausgesprochen, angehört und beachtet werden muss, Sorgen, die empfunden werden und allein dadurch schon begründet sind – weil all das ausgegrenzt, weil alldem mit der Ignoranz der Macht begegnet wird. Die Parlamente sollen das Volk repräsentieren, also das demokratische Spektrum ausfüllen, nicht einschränken. Nach links haben sie es seit Ende der siebziger Jahre auch erweitert. Nach rechts haben sie es verengt. Das heißt: Rechts von der Union ist Platz für demokratische Parteien. Dort wollte die AfD nicht hin. Jetzt ist sie dort. Es geht um mehr als Überleben.



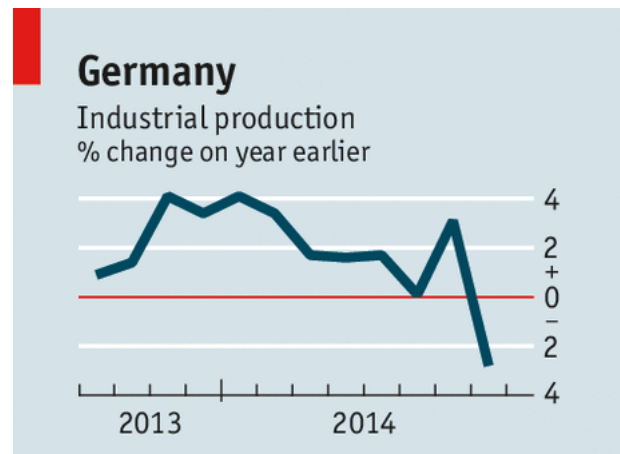
107,49

## Germany's flagging economy

### Build some bridges and roads, Mrs Merkel

The German government should invest money in infrastructure, not worry about balancing its budget

Oct 18th 2014 | From the print edition



FOR the past few years Germany has been a shining exception to Europe's economic weakness. But suddenly the Teflon Teuton is in trouble. Germany's GDP fell in the second quarter and more recent news has been grimmer still. Industrial output and exports plunged in August. The ZEW index, a measure of investor confidence, has tumbled to its lowest level in almost two years. The economy may well be in recession

This weakness has many outside Germany deeply worried. But inside the country the reaction is one of stoic nonchalance. Even as the government this week slashed its official growth forecasts from 1.8% to 1.2% for 2014, and from 2% to 1.3% for 2015, it argued against any shift from the long-standing goal of balancing the budget next year. "A dip in growth is not a cataclysm," says Sigmar Gabriel, the economy minister; there are "no economic-policy grounds" for changing course.

#### Good politics, lousy economics

Politically, this position has a certain logic (see article). The promise of no government borrowing in 2015 was at the heart of Angela Merkel's election campaign. Sticking with it is popular with German voters, who see deficits as dangerous, ineffective and probably immoral.

Economically, the logic is feeble. Obsessing about a balanced budget in the teeth of recession is risky. Fiscal stimulus, focused on infrastructure investment, would leave the country safer in the short term and able to grow faster in the long term. And it would not break the country's fiscal rules.

German politicians are convinced that their slowdown will be modest and temporary. But look around the world economy, and you see lots of danger signals flashing. Share prices, inflation rates and bond yields are all falling (see Buttonwood); the oil price is slumping; China is battling a debt problem (see article). These could easily be harbingers of a nasty and prolonged dip. Faced with that possibility, a prudent government should prepare some counter-cyclical defences.

One tool is looser monetary policy. The Germans should be supporting the European Central Bank's big bond-buying scheme, not leading the opposition to it. But the main national tool at Mrs Merkel's disposal is fiscal policy. By increasing spending next year, Germany's government could cushion its economy from weakness elsewhere.

Focusing that spending on infrastructure would also boost Germany's long-term growth prospects. A decade of belt-tightening has starved the country of much-needed investment. Since 2003 public investment has not kept pace with depreciation. Not surprisingly, bridges are creaking and kindergartens overflowing. This scrimping hurts Germany's productivity. It is a false economy, especially when money is so cheap. Bond yields are at a record low of 0.72%, and long-term interest rates are negative in real terms.

On a conservative estimate, the Merkel government could increase infrastructure spending by some 0.7% of GDP in 2015 and 0.5% in 2016 without breaking the debt-brake rules. That money should be used to accelerate "shovel-ready" federal projects, of which there are many, from repairing bridges to completing roads; and to help the cash-strapped states and municipalities that account for two-thirds of government infrastructure spending. This newspaper (which thinks the rules of the debt-brake are excessively rigid) would prefer a bigger plan. But this would be a start. Germany should do it now.

<http://blogs.faz.net/fazit/2014/06/24/german-locomotive-moving-fast-enough-4185/>

107,50

## The German Locomotive Is Moving Fast Enough

24.06.2014, 10:29 Uhr · A popular theme with the world commentariat is that Germany needs to become a stronger locomotive for European and world growth. These complaints are way overgrown. By Kenneth Rogoff  
Von [FAZITBLOG](#)



© RAINER WOHLFAHRT/Kenneth Rogoff

A popular theme with the world commentariat is that Germany needs to become a stronger locomotive for European and world growth. With a current account surplus over 7% of GDP, it is exporting too much and saving too little, all to the detriment of its neighbors, or so the story goes. Its workers are too competitive and its government too frugal. There is, of course, a grain of truth in these complaints, but they are still way overblown.

German frugality has been a subject of contention in global macro-debates for much of the past six decades. During the Bretton Woods era of fixed exchange rates, when many countries such as the United Kingdom were forced to periodically devalue their exchange rates against the dollar, Germany occasionally had to revalue its exchange rate upwards. In the late 1970s, US authorities put heavy pressure on Germany and Japan to become locomotives of world demand by engaging in massive fiscal stimulus. During the 1992 European Monetary System crisis, when the first attempt to achieve a single currency collapsed, some commentators seemed to be blaming German stability for the instability of other currencies. And during this past year, the US Treasury once again criticized Germany for being unwilling to help Europe and the world with a larger fiscal stimulus.

To its credit, the IMF staff did produce studies indicating that a big German fiscal stimulus would not really be all that much of a help for the countries on the periphery of Europe. The external effects of a German stimulus would mainly affect the US, Asia, and central Europe (where the German supply chain is centered). The periphery just doesn't export enough to Germany to make a decisive difference.

The IMF staff's sound logic did not stop ultra-Keynesians from insisting that a forceful German expenditure hike would work miracles for the periphery economies, while costing Germany almost nothing. The Germans, they said, were foolish to worry about public debt, unfunded pension liabilities, and the hidden future costs likely to be incurred by bailing out banks and periphery governments. Thin on logic, the ultra-Keynesians resorted to unscrupulous smear tactics against anyone who dared suggest that governments should seek a long-term strategy to extricate themselves from soaring debts in the aftermath of the financial crisis. Debt hardly matters, they insisted.

The fact that the ultra-Keynesians have hugely overstated their case (consider their unqualified predictions of doom for the now booming UK) **doesn't mean German policy has always been right. Germany might certainly do well to engage in structural reforms to make its economy stronger and more competitive.** In a country with a strong employment market, the case for increased infrastructure investment is not quite as compelling as in the United States. **Still, with the German government able to borrow at extraordinarily low interest rates, the cost-benefit return on infrastructure investment is persuasive, especially in the face of the deficiencies identified by the European Commission in areas like power generation and broadband.**

Germany could also do more to strengthen its education system, for example by enhancing competition within the German university system and increasing investment in education at all levels. Private investment could also be encouraged by greater deregulation in the service and retail sectors.

**Ironically, these positive developments would do nothing to silence complaints about German thrift, since in the long run they would only make Germany even more competitive.** Together, however, they might help reduce Germany's current account surplus.

**Unfortunately, even a sharp rise in German investment would do little to help the periphery countries, which are still mired in debt.** Dozens of studies show that the problem of private, public, and external debt overhang still hampers growth out there on the margins and – from a broader perspective – interferes with investment in the Eurozone. True, governments have benefited enormously from a sharp fall in interest rates courtesy of the forceful actions undertaken by European Central Bank head Mario Draghi. But small and medium-size businesses still have a hard time persuading banks to lend them money.

I have long argued that even if northern European arm-twisting might conceivably get periphery countries to pay back their debts by imposing severe austerity programs, this would be a mistake. By far the better approach would be a sharp debt-level writedown, perhaps by forcing private creditors to extend maturities as a condition for official financial aid. Whatever the northern countries lost in repayments, they would get back in the long term from a healthier, more productive Eurozone.

Surely a debt writedown for the periphery countries would be a far more helpful approach than a giant spendthrift German stimulus program. Those who see stimulus as the panacea for all woes need to take a closer look at France, a country with many remarkable strengths that are offset by a grotesquely bloated government sector. If France were to undertake structural reforms like those instituted by Germany a decade ago or Sweden two decades ago, the Eurozone would benefit enormously. Aside from the direct spillover effects, Germany would be more confident about having a genuine partner able to pull its weight in the leadership of the Eurozone.

Yes, Germany should have been quicker to assume a truly generous attitude to the periphery countries, finding creative ways to bring down debt burdens and helping to foster structural reforms. **But the idea that Germany can save the day by transforming itself into a giant spending locomotive is sadly mistaken.**

*Kenneth Rogoff is a Professor of Economics at Harvard University. This op-ed is based on a lecture which Prof. Rogoff will be holding in Berlin at the XI. Ludwig-Erhard-Lecture of the Initiative Neue Soziale Marktwirtschaft (INSM) on the 25th of June.*

---

## Paris verlangt von Berlin höhere Staatsausgaben

Die französische Regierung warnt vor einer „übertriebenen Sparpolitik“ in Europa. Der deutsche Staat solle 50 Milliarden Euro zusätzlich für Investitionen ausgeben, schlagen Finanzminister Sapin und Wirtschaftsminister Macron im Gespräch mit der F.A.Z. vor.  
19.10.2014



© AFP  Die französischen Minister Michel Sapin (l) und Emmanuel Macron kommen am Montag nach Deutschland

Die französischen Minister für Finanzen und Wirtschaft, Michel Sapin und Emmanuel Macron, haben in einem Gespräch mit der „Frankfurter Allgemeinen Zeitung“ (Montagsausgabe) gefordert, dass Deutschland in den kommenden drei Jahren seine Investitionen in gleichem Maße erhöht wie Frankreich Einsparungen vornimmt. „50 Milliarden Euro Einsparungen bei uns, und 50 Milliarden zusätzliche Investitionen bei Ihnen – das wäre ein gutes Gleichgewicht“, sagte Wirtschaftsminister Macron im Pariser Finanzministerium.

„Europa ist mit einem Nachfrageproblem konfrontiert“, erklärte Macron und warnte vor einer „übertriebenen Sparpolitik“. „Es ist unser kollektives Interesse, dass Deutschland investiert“.



Mehr dazu in der F.A.Z. vom 20.10.2014. Am Vorabend schon in der [F.A.Z.-App](#) und als [E-Paper](#).

Die beiden Minister treffen an diesem Montag ihre deutschen Amtskollegen Wolfgang Schäuble (CDU) und Sigmar Gabriel (SPD). Die Franzosen glauben, dass Deutschland genügend Spielraum für zusätzliche Investitionsausgaben habe. Die genannte Erhöhung um 50 Milliarden Euro „wäre ohne Probleme mit einer seriösen Haushaltspolitik zu vereinbaren“, meinte Macron. Frankreich dagegen fehlten die Mittel für mehr Ausgaben. „In den Ländern, die ihre Haushalte konsolidieren müssen, geht es darum, die staatlichen Investitionen zu erhalten. Das tun wir“, sagte Sapin.

In der Bundesregierung wurden diese Forderungen der französischen Gesprächspartner skeptisch kommentiert. „Die schwarze Null steht“, hieß es im Bundesfinanzministerium.

107,53

## Port du voile : ce que dit la loi

Publié le 20/10/2014 à 09:18



Votée en 2010, la loi interdit de revêtir en public une tenue dissimulant le visage. Le port du voile en tant que signe religieux n'est interdit qu'au sein de l'école.

Début octobre, l'[Opéra de Paris a demandé à une spectatrice](#) qui arborait un voile clair sur la bouche et le nez de quitter les lieux en pleine représentation. Cette première a poussé le ministère de la Culture à préparer une note rappelant les dispositions prévues par la loi de 2010 interdisant le voile intégral dans les lieux publics.

• Il est interdit de «dissimuler son visage» dans l'espace public.

[La loi du 11 octobre 2010](#), parfois appelée loi sur la burqa, interdit de «dissimuler son visage» dans l'espace public, notamment à l'aide d'un masque, d'une cagoule ou d'un voile islamiste intégral. Sont concernés la [burqa](#) - qui cache entièrement le corps, y compris les yeux derrière un tissu à mailles - et le [niqab](#) - qui couvre le visage pour n'en montrer que les yeux. Ici, ce n'est pas le signe religieux qui est mis en cause par le législateur, mais bien la dissimulation du visage qui en découle. Le «hijab» (qui masque la chevelure mais laisse le visage dégagé) ne rentre donc pas dans le champ d'application de cette mesure.

Cette loi a été validée en juin dernier par la Cour européenne des droits de l'homme qui a estimé dans un arrêt que «la préservation des conditions du “vivre ensemble” était un objectif légitime» des autorités françaises, qui disposent à cet égard d'une «ample marge d'appréciation».

• Où s'applique la loi?

[L'espace public tel que défini par la loi](#) comprend les voies publiques, les transports en commun, les commerces, les musées, les cinémas, les théâtres, les bibliothèques, les écoles, postes, hôpitaux, tribunaux et administration...

• Le cas particulier de l'école, seul endroit où est prohibé le port des signes religieux

La loi de mars 2004 [sur les signes religieux dans les écoles](#) stipule que «le port de signes ou tenues par lesquels les élèves manifestent ostensiblement une appartenance religieuse tels que le voile islamique, quel que soit le nom qu'on lui donne, la kippa ou une croix de dimension manifestement excessive est interdit». Cette interdiction s'applique également au personnel de ces établissements. En revanche «la loi ne remet pas en cause le droit des élèves de porter des signes religieux discrets».

La loi de 2004 ne s'applique qu'à l'école, au collège et aux lycées mais [pas à l'université](#) et dans d'autres [établissements d'études supérieures](#).

Il n'y a aucune loi qui interdit le port de signes religieux dans un espace public autre que les établissements scolaires. Comme en témoignent [deux polémiques récentes](#).

Après avoir été saisi par le Collectif contre l'islamophobie en France (CCIF), le tribunal administratif de Versailles a suspendu le 12 juillet dernier un règlement de la mairie interdisant le port de signes religieux pendant [l'opération estivale «Wissons Plage»](#).

En octobre, un professeur de l'Institut d'études politiques d'Aix-en-Provence a désapprouvé, durant un cours, une étudiante de première année portant une longue tenue noire la cachant intégralement à l'exception du visage. Le conseil académique de l'IEP réfléchit à créer un comité d'experts pour «insérer dans son règlement les dispositions adéquates qui seront soumises ensuite à l'appréciation du juge».

• Que faire en cas d'infraction à la loi d'octobre 2010?

«Dans le cas où la personne dont le visage est dissimulé serait déjà entrée dans les locaux, il est recommandé aux agents du service public de l'inviter au respect de la loi, en se découvrant ou en quittant les lieux», explique le texte. Cependant, un agent ne peut «en aucun cas» contraindre le une personne à se découvrir ou à sortir, sous peine de «poursuite pénales». «En face d'un refus d'obtempérer, l'agent ou son chef de service doit faire appel aux forces de la police ou de la gendarmerie nationales, qui peuvent seules constater l'infraction»

Les contrevenants à la loi risquent au maximum 150 euros d'amende, assortie le cas échéant d'un stage de citoyenneté.

107,55

## Le « 20 heures », une passion française

LE MONDE | 17.10.2014 à 16h10 • Mis à jour le 20.10.2014 à 12h35 | Par [Alain Constant](#)

Abonnez-vous

à partir de 1 € Réagir Classer

Partager facebook twitter google + linkedin pinterest

Chaque soir, ils sont dix, onze, douze millions, parfois plus, rassemblés devant TF1 ou France 2, à cet instant même : 20 heures. Les habitudes télévisuelles évoluent, les sources d'informations se multiplient, d'autres JT plus courts sont proposés en début de soirée (de France 3 à M6 en passant par Arte et Canal+), mais la fameuse grand-messe, que beaucoup d'observateurs jugent pourtant dépassée, perdure. Ce long rendez-vous de début de soirée serait-il donc une passion française ?



Une étude publiée par le site d'information toutelatélé.com sur les audiences des grands JT du soir en Europe et aux Etats-Unis, entre février et avril 2014, confirme cette tendance : avec 6,5 millions de fidèles en moyenne, le « 20 heures » de TF1, premier JT d'Europe, occupe la quatrième place de ce classement, derrière les éditions de 18 h 30 des chaînes américaines NBC (9,16 millions), ABC (8,13) et CBS (7,05). Avec 4,28 millions de moyenne, le « 20 heures » de France 2 occupe une honorable treizième place, devant des JT réputés comme celui de la ZDF ou de la RAI 1.

Plus longs que leurs concurrents étrangers (celui de TF1 oscille entre 33 et 34 minutes, celui de France 2 entre 40 et 43 minutes), les JT de 20 heures ont certes perdu beaucoup de fidèles depuis un quart de siècle. Pourtant, les audiences restent élevées : « Certains s'étonnent, même en interne à France Télévisions, d'un tel succès. On me dit : la grand-messe, c'est terminé ! Moi, j'ai toujours pensé qu'il s'agit d'un moment important. C'est le seul programme quotidien, proposé sept jours sur sept à heure fixe, qui fédère autant de monde. Aucun directeur de TF1 ou de France Télé

n'osera toucher à un tel rendez-vous ! », estime Thierry Thuillier, directeur des programmes de France Télévisions.

## « UNE ÉLÉMENT STRUCTURANT »

Un constat partagé par Catherine Nayl, directrice de l'information à TF1 : « Il y a deux ans et demi, nous avons réfléchi à un nouveau JT. Afin de comprendre l'évolution des habitudes, j'ai demandé une étude poussée. Ses résultats ont prouvé que le « 20 heures » reste un élément fondamental et structurant. Le générique du début marque symboliquement la fin des obligations. Autre résultat de l'enquête : la plupart du temps, notre JT est regardé en famille et... à table ! L'avenir du «20 heures» ? Les audiences baisseront sans doute encore un peu. Mais la force du rendez-vous va perdurer, son rôle de lien social ne disparaîtra pas. »

À l'heure de l'instantanéité et de la multiplication des sources d'information, la fin du long JT de 20 heures est régulièrement annoncée. « On se trompe, il n'est pas fini ! », assure François Jost, universitaire et spécialiste des médias. « Il joue toujours un rôle fédérateur et reste un moment de réunion familiale. Contrairement à ce que l'on croit, les jeunes ne désertent pas la télé le soir. D'ailleurs, les chaînes multiplient les séries familiales avant le «20 heures» dans l'espoir d'entraîner une partie de ces jeunes vers les infos. » Un pari compliqué si l'on en juge par l'âge moyen des fidèles à ce rendez-vous : 52,2 ans sur TF1, 60 ans pour France 2. « Comme les quotidiens de la presse écrite qui ont multiplié les cahiers thématiques, les JT ont su évoluer et proposer une deuxième partie clairement identifiée magazine », souligne Philippe Bailly, président de NPA Conseil.

## UNE LONGUE LISTE DE DÉFAUTS

La fin de la grand-messe n'est pas a priori pour demain. Reste à savoir si le rendez-vous de « 20 heures » informe correctement ses adeptes. En tout cas, ses détracteurs, eux, dressent une longue liste de défauts, dont celui de la durée. « Notre JT n'est pas trop long ! On ne fait pas du remplissage et même nos sujets magazines restent au cœur de l'info. Le «20 heures» d'aujourd'hui explique encore Thierry Thuillier n'a évidemment plus rien voir avec celui que nous faisons il y a vingt ans. À l'époque, mes chefs me disaient : pas de sujets de plus d'une minute trente ! Aujourd'hui, on en traite moins mais on les développe plus. On s'autorise des durées différentes, on utilise beaucoup l'infographie », assure Thierry Thuillier.

Moins long que celui de la chaîne publique, le « 20 heures » de TF1 s'est lui aussi modernisé : « On a longtemps considéré qu'il fallait tout traiter. Même si c'est parfois douloureux pour la rédaction, on doit faire des impasses, afin de mieux traiter les sujets sélectionnés. Concernant la durée du JT, 34 minutes me paraissent assez pour un jour sans actualité exceptionnelle. En dépassant 40 minutes, celui de France 2 prend le risque d'être de plus en plus magazine », estime Catherine Nayl.





Que retient-on des informations délivrées à la grand-messe ? Vaste question à laquelle Gilles Bouleau, présentateur du « 20 heures » de TF1 depuis juin 2012, répond à sa façon : « *Plus le train de l'info accélère, plus les canaux d'infos se multiplient, et plus le besoin d'un arrêt en gare se fera sentir ! Le "20 heures" prend le temps d'expliquer. C'est aussi l'un des derniers grands rendez-vous en direct. Lorsqu'un invité est sur le plateau, le public sent qu'il peut se passer quelque chose. »*

## UNE PERSONNALISATION NÉCESSAIRE

Parmi les autres critiques formulées, l'hyper-personnalisation du JT par son présentateur ou sa présentatrice est en bonne place. « *Le "20 heures" ne peut être désincarné. Le présentateur fait office de passeur, de médiateur, de raconteur d'histoires* », estime Gilles Bouleau. Constat partagé par Thierry Thuillier : « *Cette personnalisation est nécessaire : le "20 heures", ce n'est pas une succession de sujets, c'est une histoire, et il faut quelqu'un de confiance pour la raconter*. » Ce besoin de confiance explique sans doute la longévité de celles et ceux chargés de représenter ce rendez-vous si particulier. Claire Chazal (vingt-trois ans de présentation), David Pujadas (treize ans), Laurent Delahousse (sept ans et demi) pour ne citer que ceux toujours en activité, qui marchent sur les traces de la plupart de leurs prédécesseurs.

Mais ce phénomène n'est pas franco-français, même si Patrick Poivre d'Arvor (présentateur du JT d'Antenne 2 entre 1975 et 1983, puis de celui de TF1 entre 1987 et 2008) peut se targuer d'avoir battu le record du mythique de Walter Cronkite, qui présenta aux Etats-Unis le JT de CBS News entre 1962 et 1981.

10/20/2014 12:10 PM

## 'Poets and Alchemists'

# Berlin and Paris Undermine Euro Stability

By SPIEGEL Staff

**Market uncertainty over the future of the euro has returned, but that hasn't stopped France from flouting European Union deficit rules. Berlin is already busy hashing out a dubious compromise.**

Following three hours of questioning at European Parliament, a visibly exhausted Pierre Moscovici switched to German in a final effort to assuage skepticism from certain members of European Parliament. "As commissioner, I will fully respect the pact," he said.

Moscovici was French finance minister from 2012 until this April and will become European commissioner for economic and financial affairs when the new Commission takes office next month. But can he be taken at his word? There is room for doubt.

In response to the unprecedented euro-zone debt crisis, the European Union agreed to strengthen its Stability and Growth Pact in recent years. Member states gave the European Commission in Brussels greater leeway to monitor national budgets and also bestowed it with rights to levy stiffer fines for countries that violate those rules. Smaller member states have already been forced to comply. Still, as German Chancellor Angela Merkel herself has told confidants, the real test will come when a major member state is forced to submit to the EU corset.

That time is now. And the big EU member state in question is France. The development is creating a dilemma for Merkel.

### Market Jitters

The issue is far greater than a few tenths of a percentage point in the French budget deficit. At stake are France's national pride and sovereignty -- and the question as to whether the lessons of the crisis can actually be applied in practice. Also at stake is the euro-zone's trustworthiness, and whether member states will once again fritter away global faith in the common currency by not abiding by their own internal rules. "The markets are watching us," says one member of the German government -- and he doesn't sound particularly confident that the world will be impressed.

The markets are indeed jittery. The German economy is growing more sluggishly than expected and is no longer strong enough to buoy the rest of the euro zone. Interest rates for Greek government bonds have suddenly surged, likely because of domestic political instability, rising close to the levels that threatened to push the country into bankruptcy in early 2010. Meanwhile, the European Central Bank has already used up a good deal of the instruments it might have used to combat a new crisis.

Euro fears are returning, certainly not a good time to sow additional seeds of doubt. But if experts in Brussels are right, France is doing exactly that with its 2015 draft budget, submitted last week. It suggests that the French government is on the verge of delivering even less than the already low expectations of the European Commission. One high-ranking EU diplomat scoffed at the 60-page draft budget, saying it gave the impression that it had been written mostly by "poets and alchemists." The document itself speaks of "substantial efforts since 2012" and "unprecedented fiscal consolidation measures."

## Paris Wants to Increase Debt

The tone doesn't become more subdued until near the end. Instead of reducing borrowing in 2015 to the 3 percent of gross domestic product (GDP) permitted under the pact, Paris is now planning deficit spending of 4.3 percent. The country doesn't plan to bring itself back in line with Stability Pact rules until 2017. In addition, the sovereign debt ratio is to rise from 92.2 percent of GDP in 2013 to 97.2 percent next year. The numbers look markedly better in many other euro-zone countries, with deficits largely under control. That includes the majority of the crisis countries, which have subjected themselves to tight austerity and reform programs since 2010 in exchange for bailout loans.

Against that background, the draft budget from Paris struck many officials at the Brussels headquarters of the Commission's Directorate General for Economic and Financial Affairs (ECFIN) as being particularly brazen. But what can they do? And how can they command respect?

Under the provisions of the tightened rules, the European Commission has until Oct. 29 to either approve or reject the budget. Outgoing European Commissioner for Economic and Monetary Affairs Jyrki Katainen, a Finnish hardliner on budget policy, appears determined to enforce the Stability Pact rules. Although he is moving to a new post, he will still have similar responsibilities when he takes his position as vice president of the incoming European Commission.

Some smaller euro-zone countries have already felt the brunt of the new pressure coming from Brussels, including Belgium. In December 2011, the European Commission threatened to levy fines against the country if it didn't present a 2012 budget conforming to the Growth and Stability Pact's rules. "They would have had to pay an €800 to €900 million fine," Olli Rehn, the currency commissioner at the time, told EU auditors last week. To avoid the penalty, the Belgian government made cuts to unemployment benefits and raised the age for early retirement.

## Are All EU Member States Equal?

But does the euro stability pact truly apply equally to all member states, or are there countries that are more equal than others? That's the "€100,000 question," one German EU diplomat says. Smaller euro-zone nations indicated at the most recent meeting of EU finance ministers that they are unwilling to accept unequal treatment. "In Luxembourg, the principle of adhering to the applicable rules applies to both large and smaller countries. Rules create the stability and security that we need," says Luxembourg Prime Minister Xavier Bettel. However, he adds, the provisions of the stability pact also allow for some flexibility.

During his visit to Berlin at the end of September, however, French Prime Minister Manuel Valls took the preventative measure of forbidding any comparisons with smaller countries. "I will not permit people to discuss France in this context," he said tersely during a reception at the French Embassy. "France is a big country." Regardless whether the EU Commission demands more reforms and tougher savings, he said, "We won't do it." Michel Sapin, his current finance minister, upped the ante last week, saying, "we won't cut more anywhere and we also won't raise taxes." He added that the €21 billion in austerity measures already undertaken by France through the end of 2015 were sufficient.

Still, even this pledge is on shaky ground. Observers at the High Council for Public Finances, a French public finance watchdog founded in 2012, are critical, arguing that some assumptions in the budget either haven't been proven or are "very unlikely." For example, in the midst of a crisis, there is nothing showing that consumption in private households will increase by 0.7 percent as the budget suggests. In addition, the High Council notes, some of the revenues calculated as part of the draft budget are likely to disappear -- such as the €0.5 billion that will go missing as a result of the French government's mid-October decision to drop plans for a levy on heavy trucks.

The European Commission, which has given no indication yet that it has been intimidated by the harsh statements coming from French officials, is likely to have similar reservations. In the coming days, the Commission is expected to call on France to make improvements to the budget. Sources in Brussels say that if Paris doesn't comply, the Commission will reject the French budget on Oct. 29, one of the last days of its current term. "Europe is at a crossroads," says Manfred Weber, the chairman of the conservative European People's Party group in European Parliament, which represents Christian Democrats from across the Continent. "The European Commission's credibility is at stake with its review of the French and also the Italian budgets. France's budget has to be rejected. President Hollande needs to make improvements."

### Merkel Likely To Avoid Showdown

Still, it's a showdown that Berlin would like to avoid, and Chancellor Angela Merkel is hoping for the support of incoming EU Commission President Jean-Claude Juncker. He will likely to want to sidestep a spat with France at the beginning of his five-year term. The conservative French daily *Le Figaro* recently wrote that an outright rejection of the budget would have the impact of an "atomic bomb". The signals coming out so far suggest there will ultimately be a compromise, and likely a dubious one at that.

Speaking in German parliament on Thursday, Merkel played the part of the disciplinarian. "All, and at this point I will reiterate this again, all member states must fully respect the strengthened rules of the Stability and Growth Pact," she said. The chancellor's words reflected the sentiment of the members of parliament responsible for fiscal and EU policy.

"If we make an exception for Paris here, then we are calling into question the entire stability pact," said Gunther Krichbaum, a member of Merkel's conservative Christian Democrats and head of the European Affairs Committee in the Bundestag. "France and Germany have done this before," he said, referring to past violations in 2003 and 2004. "We should not allow it to happen again."

Back then, Chancellor Gerhard Schröder and French President Jacques Chirac [unceremoniously moved to soften](#) the Stability Pact's criteria because they either could not or would not adhere to its rules. Even today, the move is considered to have been a serious blunder -- one that is often used against Merkel when she calls on other countries to strictly adhere to the rules.

### Firm Words, But Little Action

German Finance Minister Wolfgang Schäuble has also had firm words for his French colleagues. "The request for an extension can't seriously mean that nothing gets done," he recently told French Finance Minister Sapin during a meeting.

But behind the scenes in Berlin, a much softer tone can be heard. "You just can't do that with France, not with France," one German EU diplomat close to the foreign minister and chancellor said weeks ago. One high-ranking member of Merkel's government says that a formal rejection of France's budget would "massively burden German-French ties." He added: "It would be presented as if we were somehow responsible because of our obsession with austerity."

In closed-door talks, Merkel's European policy advisor, Nikolaus Meyer-Landrut, has reportedly assured the French that Germany will oppose any efforts to impose a fine against France if the Commission decides to initiate debt proceedings against Paris. In return for its loyalty, Berlin wants Paris to stick to a detailed timetable for implementing reforms.

Some officials in Brussels and Berlin are also pushing to unshelve one of Merkel's pet ideas, so-called "contractual agreements" -- written agreements between the European Commission and a euro-zone country that commit that member state to undertake specific savings measures or clearly delineated structural reforms. Under the original plan, the country could then obtain financial aid from a special fund in return. For France,

the reward would be a further suspension of the deficit rules. "We need a calculable and perhaps even an actionable agreement between Brussels and Paris," German government sources say.

### Little Progress in Paris

Sending any outward sign of trust to a country that has already been facing proceedings since 2009 for an "excessive deficit" is problematic. The European Commission has already given France two reprieves for getting its public finances in order, but Paris has shown little progress. Neither conservative French President Nicolas Sarkozy nor his Socialist successor François Hollande has managed to get the budget under control. Meanwhile, Prime Minister Valls is facing an open rebellion within the left wing of his party and has only a thin majority in parliament. Nor is it certain that French leaders would accept pressure from the German government to enter into a contract with bureaucrats in Brussels they often view disparagingly.

Early this week, French and German economics and finance ministers plan to meet in Berlin. The end of the week will see an EU summit in Brussels.

The talks are continuing, but deadline pressures and worries are growing. The issue, says European People's Party parliamentary group head Weber, is not about who is right. "The financial markets have already fired a warning shot at the euro-zone states. A high level of credibility with debt rules is the prerequisite for preventing a new financial crisis."

Rehn also has no illusions. "Let me be clear: Reforms in France were not enough to justify the extension," the politician, who is now a member of the European Parliament, said last week. He argues that the reverse should be true. "First, reforms need to be delivered. Then we can talk about an extension." He went on to say that he wishes France's Pierre Moscovici "better success than I had" as an EU commissioner.

**By Nikolaus Blome, Julia Amalia Heyer, Ralf Neukirch, Christoph Pauly, Gregor Peter Schmitz and Christoph Schult**

107,62

## Europäische Wirtschaftspolitik: Warum die Franzosen recht haben

Eine Kolumne von Wolfgang Münchau

**Der neueste Vorschlag der Pariser Regierung verdeutlicht Europas Kernproblem: Eine wirtschaftspolitische Zusammenarbeit ist derzeit unmöglich. Die Folgen sind verheerend.**



REUTERS

Französische Top-Politiker Sapin (links), Macron: Politischer Albtraum

Vielleicht kennen Sie noch den alten Witz aus vergangenen Jahrzehnten über den perfekten europäischen Albtraum: Ein Europa, in dem die Schweizer die Liebhaber sind, die Franzosen die Ingenieure, die Deutschen die Polizisten und die Italiener die Verantwortlichen für die Pünktlichkeit von Zügen. Diese Stereotypen sind heute längst überkommen. Die moderne Fassung ist ein Europa, in dem die Kreditnationen sparen und die Schuldnerländer sich weiter verschulden. Dies ist unser Europa von heute. Deutschland hat haushaltspolitische Kapazität und nutzt sie nicht. [Frankreich](#) und [Italien](#) haben sie nicht und nutzen sie.

An diesem Montag besuchen der französische Finanzminister Michel Sapin und Wirtschaftsminister Emmanuel Macron Berlin und kommen mit einem eigentlich vernünftigen Vorschlag. Da Frankreich konsolidieren muss, wäre es nicht besser, wenn Deutschland expandiert? Dann wäre der gesamtwirtschaftliche Effekt für den [Euroraum](#) neutralisiert. Gleichzeitig könnte Deutschland längst überfällige Investitionen durchführen.

Was die beiden da im Interview mit der "Frankfurter Allgemeinen Zeitung" [vorgeschlagen haben](#), ist im Grunde ein Textbuch-Beispiel für die wirtschaftspolitische Koordination in einer Währungsunion. Alle Teilnehmer stimmen ihre Wirtschaftspolitik so ab, dass sie für den Euroraum insgesamt optimal ist.

Da Deutschland aber das einzige große Land mit haushaltspolitischem Spielraum ist, läuft ohne die Bundesregierung überhaupt nichts. Und die wird sich bestenfalls um ein paar Dezimalpunkte bewegen. Offiziell strebt sie noch die schwarze Null für das nächste Jahr an - einen ausgeglichenen Haushalt mit Tendenz zum Überschuss. Ein schuldenfinanziertes Investitionsprogramm lässt sich mit Finanzminister [Wolfgang Schäuble](#) nicht machen.

Doch wie immer in Europa wird es auch bei diesem Streit zu einem Kompromiss kommen. Und dieser Kompromiss dürfte ungefähr so aussehen wie das eingangs beschriebene Albtraumszenario für Europa: Die Deutschen bleiben bei ihrer schwarzen Null und drücken im Gegenzug ein Auge bei den französischen und italienischen Defiziten zu. [François Hollande](#) und [Matteo Renzi](#) dürfen sich weiter verschulden, während sich Deutschland entschuldet. Politisch ist das ein Kompromiss. Aus ökonomischer Sicht ist es die schlimmste aller denkbaren Lösungen. Es wird auf Euroebene insgesamt nicht genug investiert. Und das Geld, das fließt, wird an falscher Stelle ausgegeben.

### Warum die Koordination nicht funktioniert

Auch während der [Eurokrise](#) erlebten wir immer wieder, dass politische Kompromisse ökonomisch nicht tragfähig waren. Knapp zwei Jahre hielt die Ruhe an den Finanzmärkten. Letzte Woche kehrte zwar nicht die Krise zurück, aber die Nervosität und Unsicherheit sind wieder da.

Warum funktioniert die wirtschaftspolitische Koordination so schlecht? Dafür gibt es eine Reihe von Gründen.

Zunächst ist die **Währungsunion** nicht so angelegt. In den Verträgen steht nur wenig über wirtschaftspolitische Koordination, aber viel von haushaltspolitischen Regeln. Das Dogma hinter diesen Regeln besteht in der Annahme, dass die Haushaltspolitik optimal koordiniert ist, wenn nur alle die Regeln befolgen. Die europäischen Verträge haben dieses Dogma fest im Vertragsrecht verankert. Wie uns das Bundesverfassungsgericht in jedem Euro-Urteil bekräftigt, ist die Haushaltspolitik eine hoheitlich staatliche Aufgabe.

Der zweite Grund liegt in der **Realpolitik**. [Angela Merkel](#) wird nicht vom italienischen Wahlvolk gewählt. Sie unterstützt die derzeitige Haushaltspolitik nicht so sehr aus Überzeugung, sondern aus pragmatischem Kalkül. Ohne eine demokratisch legitimierte europäische Wirtschaftsregierung ist eine Haushaltskoordination unmöglich.

Der dritte Grund ist gegenseitiges **Misstrauen**. In Europa haben zu viele Staaten ihre Versprechen gebrochen. Erinnern Sie sich noch an Theo Weigels falsches Versprechen, dass die Drei-Komma-Null-Regel bei der Neuverschuldung strikt eingehalten würde? Deutschland und Frankreich haben gleich zu Anfang die Haushaltsregeln gebrochen, und nichts ist passiert. Griechenland tat dasselbe, nur noch dreister - und wird keinen Cent Strafe dafür zahlen. Seit Jahren geloben auch die französischen Regierungen Besserung - und schieben den ausgeglichenen Haushalt auf den Nimmerleinstag hinaus. Gegenseitiges Vertrauen ist so kaum möglich.

### **Eine Währungsunion braucht Zentralisierung**

Und so sind wir in der Situation, in der Deutschland spart und Frankreich nicht. Frankreich will, dass Deutschland 50 Milliarden Euro investiert, wenn Frankreich 50 Milliarden Euro spart. Aber wie kann Deutschland sich davon überzeugen, dass Frankreich wirklich in dieser Größenordnung spart? Was passiert, wenn [Marine Le Pen](#) in den Elysée-Palast einzieht? Gilt der Deal dann immer noch? Was, wenn die französische Regierung die Sparmaßnahmen nochmals hinauschiebt, um eine solche politische Katastrophe zu vermeiden?

Die Koordination ist ein Spiel mit ungleichen Karten. Ein Sparprogramm kann schnell gekippt werden. Aber ein angekündigtes Investitionsprogramm wäre nicht so einfach rückgängig zu machen. Ich selbst gehörte zu denen, die am Anfang der Währungsunion noch dachten, die Koordinierung könnte funktionieren. Ich weiß jetzt, dass das nicht geht.

Eine Währungsunion braucht nicht die Koordination, sondern die Zentralisierung. Dafür gibt es trotz Eurokrisen auf absehbare Zeit keine politischen Mehrheiten. Bis dahin leben wir in dem Europa, in dem alle das Falsche machen.

107,64

# THE WALL STREET JOURNAL.

EUROPE EDITION

## Behind Europe's War on Low Taxes

By Declan Ganley

928 mots

17 octobre 2014

[The Wall Street Journal Europe](#)

WSJE

13

Anglais

(Copyright (c) 2014, Dow Jones & Company, Inc.)

Dublin this week caved to years of pressure from Brussels and Washington, announcing a tax-code reform that will raise taxes on many of the multinationals that do business in Ireland. Thus the country once again finds itself playing the patsy to great powers, but it should expect little thanks in return for a move that can only hurt the Irish economy.

The government's tax hike comes five years after the Irish people finally ratified the European Union's Treaty of Lisbon. Ireland had initially rejected the treaty in a democratic vote, but after European leaders grandly unveiled a set of "guarantees" on issues as diverse as neutrality, taxation and abortion, Irish voters felt reassured that, in these areas at least, their independence would be guaranteed. On Oct. 2, 2009, the Irish electorate took Brussels at its word, with the promise that the EU would, in turn, swiftly ratify the guarantees.

Those guarantees remain unratified. It constitutes a breach of faith between the citizenry and those who govern them that calls into question the sincerity of European leaders in their dealings with the 500 million citizens they rule over, and from whom they have so diligently and completely isolated themselves over the past several decades.

The issue of the unratified and conveniently forgotten guarantees matters even more in light of the renewed focus in Brussels on Ireland's tax arrangements. Last month, the commission announced an investigation into allegations that Apple and possibly others received favorable tax treatment that amounts to "state aid" under European law.

Setting aside the merits of this case for a moment, note that the EU has in the past six years poured hundreds of billions of euros into a bailout of the European banking system. For Brussels, then, talking about state aid is rank hypocrisy. There are a great many European financial institutions that would no longer exist today were it not for state aid worth many times what Ireland allegedly offered to Apple. Indeed, this case is not even about Ireland's current tax laws but about historic arrangements dating back to 1991. Ireland's current tax laws aren't the subject of this investigation -- but they are indisputably the target. And with this week's tax-reform announcement by Finance Minister Michael Noonan, the investigation is already having an effect.

The European Commission has desired the harmonization of corporate taxation across the European member states for many years. But this desire has only ever taken the form of outrage about countries on the periphery of the EU that dare use tax rates to attract inward investment. Across the EU, and indeed in Washington, political criticism of low corporate-taxation rates has rarely taken the form of coherent objection on economic principles.



Mostly, it has been from politicians seeking to blame foreigners for capital flight from their own countries. It is raw envy, exploited for political opportunity, converted to pseudo-economic doctrine.

It is also dreadful policy. The harmonization of European economic policy, and fiscal policies in particular, places a monopoly <sup>on</sup> perceived wisdom in the hands of a small elite. It presupposes that the center has learned all there is to know about economic strategy and must now impose its wisdom <sup>on</sup> the periphery. It takes (in Europe) 28 laboratories of democracy and economic choice and converts them into a single monolith. In the eurozone, we have already seen that policy choices are made with the needs of large central economies in mind. It takes little imagination to suppose that the same outcome would be in effect were the dream of tax harmonization ever brought to fruition.

The reality of being a small country <sup>on</sup> the edge of Europe, with no land bridge to the Continent, is that without tax competition Ireland is not an attractive place to locate a European headquarters. It seems to have occurred to nobody in power in a major European economy that instead of effectively banning the Irish policy, it would be simpler to simply replicate it. After all, if Ireland can do it, so, surely, can the Germans. With added efficiency.

It is an unusual and troubling development that the response to the most spectacularly successful corporate-tax regime in Europe has been to seek its demise. Indeed, what Europe needs more than anything is increased competition and economic vibrancy. The high-tax model that has dominated European political and economic thought since World <sup>war</sup> II is sailing into choppy waters. With a pensions crisis looming, an economy that gastropods would call sluggish and few, if any, obvious solutions, the answer is not to harmonize further. It is to encourage innovation.

The EU may have a case about Apple and Ireland as it relates to transparency, and certainly, any special deals and state aid in that case should be as widely reviled and denounced as any of the bank bailouts of recent years. To pretend, however, that this investigation is about a single case is as naive as to believe that the EU ever intended to ratify its guarantees to Ireland in 2009. The probe into Dublin's deal with Apple is about the desire of European politicians to break faith with competition in the name of envy and greed. Ireland's capitulation to that pressure this week is one more milestone <sup>on</sup> the road to permanent European stagnation.

## Gespaltenes Europa

Ein listiger französischer Vorschlag soll für Unterstützung durch Berlin sorgen, damit Paris einmal mehr die Maastrichter Schuldengrenze reißen kann. Die Harmonie in Berlin störte das nicht.

20.10.2014, von **HOLGER STELTZNER**

Im eigenen Land gilt der Prophet bekanntlich wenig. Das erlebt in Frankreich gerade der diesjährige Wirtschaftsnobelpreisträger Jean Tirole. Er lobte vor kurzem die Hartz-Reformen in Deutschland und beklagte, dass sein Land echte Strukturreformen scheut. Dabei könne man das französische Modell erhalten, doch der Staat müsse schlanker werden. Es herrsche großer Nachholbedarf bei der Haushaltssanierung und der Liberalisierung von Dienstleistungsberufen, des Arbeitsmarktes oder der Rentenversicherung.



Autor: Holger Steltzner, Jahrgang 1962, Herausgeber. Folgen: \_

Tirole kritisierte besonders die katastrophale Lage am gespaltenen französischen Arbeitsmarkt. Dort sperrt sich eine Gruppe mit völlig unflexiblen Arbeitsverträgen gegen jede Veränderung, weil sie unkündbar ist. Unterdessen handeln sich die Jungen – wenn sie Glück haben – von einem Zeitvertrag zum nächsten ohne Aussicht auf mehr als den Mindestlohn und ohne Hoffnung auf eine gute Ausbildung, weil sie ja bald wieder weg sein werden.


Hier müsste man ansetzen, um das Übel der Jugendarbeitslosigkeit an der Wurzel zu packen. Weil aber die sozialistische Regierung die Auseinandersetzung mit dem linken Flügel der eigenen Partei und der Straße scheut, soll nun ein listiger französischer Vorschlag für Unterstützung durch Berlin sorgen, damit Paris einmal mehr die Maastrichter Schuldengrenzen reißen kann, ohne Auflagen der EU-Kommission befürchten zu müssen.

Wenn Deutschland 50 Milliarden Euro investiere, könne Frankreich denselben Betrag „sparen“. Nun plant Paris mit solchen „Einsparungen“ schon länger, die bei Licht betrachtet eher eine Dämpfung des Ausgabenanstiegs darstellen. Hingegen will der deutsche Finanzminister erstmals seit Jahrzehnten einen Haushalt ohne Neuverschuldung vorlegen. Doch die kleine Differenz störte die Harmonie in Berlin nicht. Beide Länder wollen gemeinsam die Investitionen verstärken, verabredeten die Minister. Man darf gespannt sein, wie etwa die Sanierung von deutschen Autobahnbrücken die Konjunktur in Frankreich ankurbeln wird. Derweil hofft man in Brüssel, dass sich ein Streit über das überhöhte französische Staatsdefizit durch einen deutsch-französischen Kompromiss verhindern lässt. Und wenn zuhause in Portugal jemand den scheidenden EU-Kommissionspräsidenten fragt, warum sein kleines Heimatland so hart sparen müssen, kann Barroso einfach die Wahrheit sagen und an 2005 erinnern, als die großen Länder Deutschland und Frankreich schon einmal einen Sargnagel in den früheren Stabilitätspakt schlugen.

## Nicht nur die Stimmung ist schlecht

Die französische Regierung ist so geschwächt, dass ihr kaum noch jemand ihre Versprechungen abnimmt. Und ob Präsident Hollande der Mann ist, der das Ruder herumreißt, ist fraglich. Doch solange Frankreich krank ist, wird Europa nicht gesunden. Ein Kommentar. 21.10.2014, von GÜNTHER NONNENMACHER



© AP  Von allen Seiten bedrängt: Frankreichs Präsident Hollande (M.) mit Regierungschef Valls (l.) und Wirtschaftsminister Macron

In den deutsch-französischen Beziehungen geht es in letzter Zeit fast nur noch um Wirtschaft und Geld. Französische Minister regen an, dass Deutschland, da Paris in den kommenden Jahren 50 Milliarden Euro einsparen will, doch bitteschön 50 Milliarden für Investitionen ausgeben solle, um die Wachstumsschwäche in Europa zu überwinden. In Berlin wird hinter vorgehaltener Hand darüber geklagt, dass den Regierenden in Paris der Mut zu Reformen fehlt. In Frankreich schimpfen die Parteien, von links bis ganz rechts, über ein deutsches Spardiktat: Das den Sozialisten nahestehende Wochenmagazin „Le Nouvel Observateur“ bildete auf seiner Titelseite kürzlich eine miesepetrig dreinschauende Kanzlerin Merkel zusammen mit dem deutschen Wort „Achtung!“ ab – eine Anspielung auf das militärische Kommando, an das sich ältere Franzosen noch erinnern.



Autor: Günther Nonnenmacher, Jahrgang 1948, Herausgeber.

In Frankreich kursiert die Mär, dass die vergleichsweise robuste Wirtschaftslage und die geringe Arbeitslosigkeit jenseits des Rheins auf Kosten der Arbeitnehmer erkaufte sei: halb Deutschland ein Volk von Hartzern und Minijobbern. Bei uns herrscht der Eindruck vor, die Franzosen seien grundsätzlich reformunwillig. Das stimmt, wie Umfragen zeigen, durchaus nicht. Aber es ist wie überall: Die Reformbereitschaft variiert entsprechend dem Sankt-Floriansprinzip: Wen es treffen soll, der schreit laut und geht auf die Straße, und da haben die Franzosen eine lange, mit Deutschland verglichen militantere Tradition. Das liegt auch daran, dass ihnen niemand ehrlich sagt, dass in einer veränderten Welt in Frankreich nicht alles beim Alten bleiben kann.

### Die Stimmung ist so schlecht wie lange nicht mehr

Die Stimmung zwischen Berlin und Paris ist jedenfalls, trotz offizieller Freundlichkeiten, so schlecht wie schon lange nicht mehr. Wahr ist: Die Regierung von Präsident Hollande hat, trotz aller Beteuerungen, mit dem Sparen noch gar nicht angefangen; das Wachstum der Staatsaufgaben ist bestenfalls gebremst. Wahr ist auch: die regierenden Sozialisten haben bislang nur „reformettes“ (Reförmchen) auf den Weg gebracht, und schon darüber sind sie heillos zerstritten. Die Lage hat sich noch zugespitzt, seit die ehemalige Parteivorsitzende Martine Aubry, die Hollande in der internen Stichwahl zur Präsidentschaftskandidatur unterlegen war, an die Spitze einer Gruppe von Linksozialisten gesetzt hat, die Hollande und seinem Regierungschef Manuel Valls das Regieren sauer machen.

Kraft- und mutlos schleppt sich die französische Politik dahin, weil auch die einst größte bürgerliche Oppositionspartei UMP mit ihren internen Querelen – der abgewählte Nicolas Sarkozy will wieder Parteivorsitzender werden, das Rennen um die nächste Präsidentschaftskandidatur ist voll entbrannt – so beschäftigt ist, dass sie gar keine Zeit hat, die Regierung vor sich her zu treiben. Triumphierend kann Marine Le Pen beobachten, wie sich die „Altparteien“ zerlegen, die sich ihrer Meinung nach ohnehin kaum unterscheiden (sie zieht ihre Abkürzungen gerne zu dem Akronym UMPS zusammen).

### **Ein Zug ohne Dampf**

Die Bundesregierung weist ihre französischen Partner zu Recht daraufhin, dass es in EU-Staaten, die sich einer ganz anderen Roskur als Frankreich unterziehen mussten, langsam wieder aufwärts geht. Und nicht zu Unrecht behauptet sie, dass mit einem staatlichen Investitionsprogramm die Konjunktur in Europa nicht automatisch – und schon gar nicht schnell – beflügelt würde. Andererseits wird die niedrige Investitionsquote in Deutschland nicht nur von Ausländern beklagt; seit der Rat der Sachverständigen am Dogma der „schwarzen Null“ gerüttelt hat, ist die Position der großen Koalition in Berlin international schwächer geworden.

Nun richten sich einige Hoffnungen auf die neue Kommission unter Jean-Claude Juncker in Brüssel, die frischen Wind in die europäischen Angelegenheiten bringen soll. Aber bei allem guten Willen und trotz seines diplomatischen Geschicks kennt Juncker auch die Maxime, welche die Entwicklung der EU seit jeher bestimmt hat: Wenn Frankreich und Deutschland sich nicht einig sind, kommt der europäische Zug nicht unter Dampf. Das gilt umso mehr, als alle anderen großen Akteure mehr oder weniger gelähmt sind: Britannien denkt über den Austritt aus der EU nach, Italien und Spanien sind mit ihren internen Problemen ausgelastet, in Polen muss sich eine neue Regierungschefin ihre Sporen erst noch verdienen.

Was tun? Die französische Regierung ist so geschwächt, dass ihr kaum noch jemand ihre Versprechungen abnimmt. Und ob Präsident Hollande der Mann ist, der, weil er ohnehin nichts mehr zu verlieren hat, endlich das Ruder herumreißt, ist fraglich. Die Folge wäre nämlich eine Regierungskrise mit darauf folgenden Neuwahlen – ein hohes Risiko angesichts der letzten Wahlergebnisse von Marine Le Pens Front National. Andererseits: Hollandes Vorbild Mitterrand wie nach ihm auch der konservative Präsident Chirac hatten ihre Wiederwahl in scheinbar aussichtsloser Lage einigen Jahren der „Kohabitation“ mit dem politischen Gegner zu verdanken. Sicher ist nur eins: Solange Frankreich krank ist, wird Europa nicht gesunden.

Quelle: F.A.Z.

## Deutsch-französisches Verhältnis

### Machen statt Reden 20. Oktober 2014 18:04



Tuscheln in Berlin: Bundesfinanzminister Wolfgang Schäuble (li.) und sein französischer Kollege Michel Sapin. Deutschland und Frankreich sind sich uneins darüber, wie man am besten aus der schlechten Wirtschaftslage herauskommt. In Zukunft wollen sich beide Länder keine Ratschläge mehr erteilen, sondern aktiv die Wirtschaftskrise bekämpfen. Frankreich zu sanktionieren, wäre das Ende der wirtschaftlichen Zusammenarbeit, sagt EU-Kommissionspräsident Juncker.

#### *Von Guido Bohsem, Berlin, und Cerstin Gammelin, Brüssel*

Es ist gut, dass Martin Jäger in seinem früheren Leben Diplomat war. Ausgestattet mit dem entsprechenden Vokabular und der sprichwörtlichen Geschmeidigkeit redete der Sprecher Wolfgang Schäubles (CDU) die Dinge an diesem Montag in Berlin herunter. Als er geendet hatte, schien sogar die Möglichkeit einer Irritation auf deutscher Seite absurd. Und die Forderung des französischen Wirtschaftsminister Emmanuel Macron an die Deutschen wirkte wie eine Selbstverständlichkeit.

Frankreich plane, 50 Milliarden Euro einzusparen. Wenn die Bundesrepublik ihrerseits 50 Milliarden Euro zusätzlich investiere, wäre das "ein gutes Gleichgewicht", hatte Macron der Frankfurter Allgemeinen Zeitung gesagt. Das sei ein wenig zugespitzt, fand Jäger. Aber grundsätzlich habe man nichts dagegen, wenn ausländische Minister vor Spitzentreffen Interviews gäben. Das sei üblich. Auch Schäuble halte es immer wieder so.

Tatsächlich aber läuft es derzeit nicht richtig rund im deutsch-französischen Verhältnis. Zu unterschiedlich sind die Auffassungen darüber, wie man am besten aus der miserablen Wirtschaftslage herauskommt, die Europa nach der Finanzkrise fast überall kennzeichnet. Vereinfacht gesagt, wollen die Deutschen, dass die Franzosen mehr sparen, und die Franzosen wollen, dass die Deutschen weniger sparen und dafür mehr investieren. Auch das Treffen der Finanz- und Wirtschaftsminister beider Länder am Montag dürfte an diesen unterschiedlichen Auffassungen wenig geändert haben.

#### **Gabriel: Jedes Land müsse für sich selbst nachdenken**

Und so versichern sich Schäuble, sein Amtskollege Michel Sapin, Wirtschaftsminister Sigmar Gabriel und eben Macron, dass man sich keinesfalls gegenseitig Ratschläge erteilen wolle. "Das war kein Gespräch, in dem wir uns gegenseitig Ratschläge erteilt haben", sagte Gabriel. "Jedes Land muss für sich darüber nachdenken, welche Maßnahmen die besten sind", sagte Sapin. Und die 50 Milliarden Euro? Dies sei der Betrag, den die Organisation für Wirtschaftliche Zusammenarbeit und Entwicklung (OECD) als zusätzliche Investition gefordert habe, sagte Gabriel. Was das französische Defizit angehe, werde man mit der neuen Kommission die Lage besprechen, so Sapin.

**Alles beim Alten, so scheint es.**

Nicht ganz. Als sich in Berlin die Minister trafen, war das Brüsseler Europaviertel leerer als üblich. Diplomaten und Beamte hatten sich nach Straßburg ins Europaparlament aufgemacht. Auch Jean-Claude Juncker wurde am Abend dort erwartet. Der Politiker, der keine 48 Stunden später endgültig den Job haben dürfte, den er als Premierminister Luxemburgs immer haben wollte. Am Mittwoch soll das Parlament über die neue Kommission abstimmen, votiert eine Mehrheit für das College, wird der bereits separat als Kommissionspräsident gewählte Juncker am Mittwochabend auch eine Kommission hinter sich haben.

Seinen Job hat er längst angetreten. Ganz oben stehen Reparaturarbeiten im deutsch-französischen Verhältnis. Vergangene Woche traf er sich mit Frankreichs Staatspräsident François Hollande unter vier Augen. Sie sprachen vor allem darüber, wie es gelingen kann, "eine dicke politische Kuh vom Eis zu ziehen", wie es ein hoher EU-Diplomat am Montag ungewöhnlich bildlich ausdrückt.

Die dicke Kuh, das ist das französische Budget, das einmal mehr zu viele neue Schulden und zu wenige Reformen vorsieht und deshalb, wie Beamte in Brüssel kolportieren, trotz vielfältiger Rechenkünstlerei zugunsten der Franzosen, wohl nach Paris zum Nachbessern zurückgeschickt werden muss. Noch vor dem 31. Oktober müsse Paris mit unangenehmer Post aus Brüssel rechnen.

### **Die Frage ist: Wollen die Franzosen ihren Haushalt nachbessern**

Den Brief aus Brüssel zu bekommen, ist das eine. Wichtiger ist die Frage: Können und wollen die Franzosen ihren Haushaltsentwurf nachbessern? Und: Wie kann es gelingen zu verhindern, dass die EU-Kommission, also Juncker, Sanktionen gegen Paris vorschlagen muss?

Ein entsprechender Vorschlag, Frankreich zu sanktionieren, "wäre das Ende der verstärkten wirtschaftlichen Zusammenarbeit und womöglich der Währungsunion in der jetzigen Form", sagt der Politiker, der schon einmal als EU-Kommissar für Wirtschaft und Währung zuständig war. Jede Abstimmung darüber werde ausschließlich Verlierer produzieren.

Um Sanktionen gegen Frankreich zu verhindern, müsste eine umgekehrte qualifizierte Mehrheit dagegen stimmen. Praktisch hieße das: Würde die Bundesregierung gegen die Sanktionen stimmen, würden sich ihr alle südlichen Länder anschließen. Die Sanktionen wären vom Tisch. Das EU-Regelwerk und die Glaubwürdigkeit der Europäischen Kommission gleich mit. Die Regeln würden nicht mehr gelten.

### **Sanktionen würden die Gemeinschaft zerschlagen**

Chaotisch wäre auch das andere Abstimmungsergebnis. Wenn Deutschland für milliardenschwere Sanktionen gegen Frankreich stimmte, würden sich alle nördlichen Länder anschließen. Damit wären zwar die Regeln und die EU-Kommission gerettet, aber die Gemeinschaft gekündigt. "Wenn eine Säule der Gemeinschaft die andere zerschlägt, ist es das Ende der Gemeinschaft", sagt der Ex-Kommissar.

Dass sich Paris und Berlin der Gefahr bewusst seien, zeigen die vielfältigen gemeinsamen Aktivitäten der vergangenen Wochen. Höhepunkt dürfte der Gipfel der Staats- und Regierungschefs aus den 18 Euro-Ländern werden. Vermutungen, dass in diesem Zusammenhang auch ein Pakt zwischen Deutschland und Frankreich geschlossen werden könnte, um das Defizitproblem aus der Welt zu schaffen, wurden am Montag von den vier Ministern zurückgewiesen. "Es gibt keinen Pakt", sagte Sapin. Jeder sollte für sein Volk Verantwortung übernehmen."

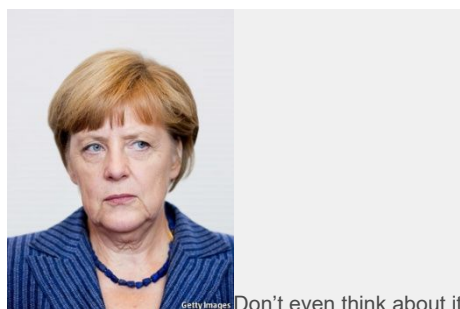
107,71

Germany and the euro

## Ordoliberalism revisited

Two new books show that the euro crisis is far from over

Oct 18th 2014 | From the print edition



Getty Images Don't even think about it

**The Euro Trap: On Bursting Bubbles, Budgets, and Beliefs.** By Hans-Werner Sinn. *Oxford University Press*; 380 pages; \$45 and £25. Buy from Amazon.com, Amazon.co.uk

**The 13th Labour of Hercules: Inside the Greek Crisis.** By Yannis Palaiologos. *Portobello*; 270 pages; £14.99. Buy from Amazon.com, Amazon.co.uk

THE euro crisis never seems to end. From an acute phase of worries about public debt and whether the single currency might break up it has moved on to a chronic condition of near-zero growth and fears of deflation. The signs are that the euro zone is now back in recession, with even the German economy, the central powerhouse, slowing sharply. And that is creating new pressure on Germany's chancellor, Angela Merkel, to borrow and spend more for the sake of Europe.

Yet there is strong resistance to this inside Germany, led by "ordoliberal" economists such as Hans-Werner Sinn of Munich University and the CESifo Group, whose latest book, "The Euro Trap", sets out his rationale. Mr Sinn believes the European Central Bank has become too accommodating and that its plans to buy sovereign debt are illegal (the European Court of Justice has just heard arguments on this). He also reckons the euro-zone bail-outs of the past four years have created moral hazard, allowing feckless Mediterranean countries to get away with minimal reforms and only limited fiscal discipline.

Mr Sinn is particularly obsessed with Target 2 (the first German version of his book was called "The Target Trap") liabilities, which refer to the accounts of national central banks with the ECB. The German Bundesbank is a large creditor of the system, and most Mediterranean central banks are large debtors. The worry is that German taxpayers might end up with a massive bill. Yet Target 2 is essentially an accounting matter that would only become a real issue if the euro were to break up and the ECB be dissolved.

The paradox is that the risk of that happening is increased by German-inspired austerity and a lack of growth. Mr Sinn's solution to the euro's problems is also problematic: he wants some countries to leave the euro and re-enter at a lower rate. As it happens, Mrs Merkel and her advisers have thought hard about a Greek exit (or Grexit), as Mr Sinn notes. But every time they looked at it, they concluded that it would be costlier, including to Germany, than doing what is needed to keep the currency together. That remains true.

Mr Sinn would not take much comfort from Yannis Palaiologos's searing account of Greece's nightmare of the past five years. Poor tax collection, entrenched corruption and a dysfunctional state may lead one to ask how Greece was let into the euro in the first place. The pain caused by a fall of around 25% in GDP since Greece's first bail-out of May 2010 has been immense. Yet Greeks still want to stay in the euro. And reforms have now improved competitiveness and even rekindled growth. There may still be political upsets—the author's analysis of the far-right party Golden Dawn is troubling—but at least Greece is on the mend. The current concerns, as Mr Sinn notes, are France and Italy, which are both too big to fail and too big to bail out. No wonder the euro crisis is not over.

## Bad News Truly Is Bad News for Europe

By Nicholas Spiro

21 octobre 2014

[The Wall Street Journal Europe](#)

The yield on benchmark [U.S. Treasury](#) bonds fell precipitously in a matter of minutes on Wednesday, and stock markets suffered heavy losses. Then, amid the panic, [James Bullard](#), the head of the [St. Louis Federal Reserve](#), lifted investors' spirits by proposing that the [Fed](#) delay the end of its program of quantitative easing until it's clear that growth is firmly entrenched.

This is the latest, and the most extreme, example of the "bad news is good news" phenomenon, in which markets treat negative economic and financial developments as positive ones on the grounds that they make it more likely that central banks will continue to provide further stimulus. Yet last week's selloff showed that many investors are questioning this interpretation. Markets, it seems, are grudgingly accepting that sustained growth may be deferred for many years yet.

The cause of last Wednesday's "flash crash" in U.S. bond yields was fear about slowing global growth and, crucially, the increasing ineffectiveness of central banks' monetary policies. Nowhere are these concerns more acute than in [Europe's](#) depressed single-currency area, once again the focal point for investor nervousness following two years of relative calm.

In July 2012, [Mario Draghi](#), the president of the European Central Bank, almost single-handedly convinced markets that the euro zone wasn't about to break up by pledging to do "whatever it takes" to save the bloc. He even won the support of the [German government](#) -- which doggedly refuses to underwrite the debts of Southern [Europe](#) and believes the eurozone's ills can be cured only through austerity and regulatory and labor-market reforms -- for a bond-buying scheme whose mere announcement pacified markets.

Yet it is one thing to allay exaggerated fears that the eurozone is about to fall apart, but quite another to come up with credible and potent measures to help rescue [Europe](#) from the mounting risk of Japanese-style deflation. For the first time since the eurozone crisis erupted in 2010, investors are losing confidence in the ECB's ability to shore up the bloc's economy, and with good reason.

In a speech at a gathering of central bankers in Jackson Hole, Wyo., in August, Mr. Draghi let the cat out of the bag. Following the lead of Japanese Prime Minister Shinzo Abe, whose reflationary economic program has three components (or "arrows" as Mr. Abe calls them), Mr. Draghi said the eurozone needed a three-pronged policy regime of its own. This would consist of monetary stimulus, fiscal flexibility and supply-side reforms to fight the risk of deflation and boost growth.

Markets initially reacted positively to the speech, mainly because it appeared to increase the chances of the ECB taking more aggressive action. But it soon dawned on investors that Mr. Draghi was tacitly admitting that the ECB was unable to fix the underlying problems of the eurozone. Indeed, not only is the central bank's own arrow failing to hit its target, eurozone governments can't even agree on whether and how to fire theirs.

Despite record-low interest rates, the introduction of a program of private-sector asset purchases and a 7% fall in the value of the euro against the dollar since late June, inflation expectations in the eurozone keep falling and are now at their lowest on record. The only option remaining for the ECB, full-blown quantitative easing involving the purchase of government bonds, has been left too late and is a political bridge too far.



Germany is once again fiercely resisting proposals to stimulate demand in the eurozone. Having backed Mr. Draghi in 2012, Berlin now seems to be siding more with its own central bank, which is leading the opposition to further stimulus. The government of Chancellor Angela Merkel also opposed to any easing of Europe's stringent budget rules, setting up a showdown with France and Italy, which insist on a more relaxed fiscal regime.

The problem, and part of the reason why Berlin refuses to budge, is that Paris and Rome are dragging their feet in carrying out the structural reforms that Berlin seeks. The absence of a political union in the eurozone means that France and Italy can keep refusing to cede more economic sovereignty to Brussels (which to all intents and purposes means Germany) while Germany can maintain its opposition to any form of large-scale stimulus.

Although both the French and Italian governments are pledging to cut taxes and spending, Italy is back in recession while France has been flirting with it for some time now. This makes it extremely difficult, politically and economically, to make meaningful headway.

All this puts paid to Mr. Draghi's three-arrows approach to reviving growth and, more worryingly, makes it more likely that last week's selloff was a foretaste of things to come. While investors are still clinging to the hope that Mr. Draghi will somehow save the day, they're no longer holding their breath. In the eurozone, bad news is just that: bad news.

## La réforme sous pression ?

[Gaëtan De Capèle](#)

**ÉDITORIAL** PAR GAËTAN DE CAPÈLE [GDECAPELE@LEFIGARO.FR](mailto:GDECAPELE@LEFIGARO.FR)

Une crise ? Quelle crise ? Deux ministres français et deux ministres allemands travaillant main dans la main à un « new deal » économique pour l'Europe ; un accord politique en préparation, sans gagnant ni perdant, pour relancer le moteur franco-allemand... À entendre Paris et Berlin, c'est à se demander ce qui ne tourne pas rond dans leur vieux couple. Ce qui ne tourne pas rond, et même pas rond du tout, c'est la France, mais il ne faut pas le dire. Pour ne pas ajouter une crise politique aux difficultés économiques. Pour ne pas risquer de rallumer le feu qui faillit réduire la zone euro en cendres.

Les postures ne peuvent cacher longtemps la réalité. Si l'on disserte en public des moyens de fouetter la croissance - y compris en Allemagne - avec un peu d'investissement supplémentaire, dans la coulisse, on négocie surtout les gages irrévocables que la France doit désormais donner pour se réformer. Sans avoir réellement le choix : coupable de laisser indéfiniment dériver ses déficits, de trahir régulièrement ses promesses et de remettre sans cesse à demain les réformes nécessaires à son rétablissement, elle a fini par épuiser la patience de l'Europe tout entière.

Il faut dire qu'après deux ans et demi de hollandisme, nos voisins n'ont pas grand-chose à se mettre sous la dent : une réforme bâclée des retraites et un pacte de responsabilité qui consiste à rendre aux entreprises la pluie d'impôts et de taxes qu'on leur a infligée. Pour le reste, rien n'a avancé d'un iota. La fiscalité demeure aussi excessive que le niveau des dépenses publiques. Le marché du travail, quant à lui, reste un enfer réglementaire, que l'on a même agrémenté de quelques folies supplémentaires comme l'invention d'un compte pénibilité. La suite n'augure rien de bon : il faudra se contenter - si le projet aboutit... - du catalogue de la loi Macron sur les professions réglementées et sur le travail dominical. Autant dire que sans l'amicalpression de Berlin et Bruxelles, la révolution n'est pas pour demain !

La France ne tourne pas rond, mais il ne faut pas le dire

107,75

## Déficits : Paris et Berlin encore loin d'un pacte sur le budget français

Le Monde.fr | 15.10.2014 à 15h12 • Mis à jour le 15.10.2014 à 21h27 | Par **Frédéric Lemaître** (Berlin, correspondant) et **Cécile Ducourtieux** (Bruxelles, bureau européen)



Comme ses autres partenaires de l'Union européenne, la France a envoyé, mercredi 15 octobre, son projet de budget pour 2015 à la Commission européenne.

Cette dernière dispose d'un mois pour rendre un avis. Mais elle peut aussi, dans les quinze jours (d'ici à fin octobre), demander à un pays de revoir sa copie en cas de « *manquement grave* » au pacte de stabilité et de croissance.

La France, qui, pour 2015, prévoit encore un déficit public à 4,3 % de son produit intérieur brut (PIB), donc supérieur à la règle européenne des 3 %, est particulièrement exposée.

La Commission a prévenu qu'elle aurait une appréciation sans concession des prévisions budgétaires. Et l'Allemagne, ces dernières semaines, a aussi mis Paris sous pression, s'agaçant de ce nouveau dérapage des comptes publics français et de ce nouveau non-respect des engagements.

Pour autant, il apparaît peu probable que Berlin appuie d'éventuelles sanctions à l'égard de Paris. Les Français ont d'ailleurs multiplié, ces derniers jours, les signes de bonne volonté. Les deux capitales fomentent-elles un « pacte » pour que, une fois de plus, la France obtienne un délai pour revenir dans les « clous » des équilibres budgétaires prévus par les traités européens ?

### Beaucoup de discussions, mais pas encore d'accord

« *Je suis persuadé qu'une solution sera trouvée en France* », affirmait lundi le ministre allemand des finances, Wolfgang Schäuble, héraut de l'orthodoxie budgétaire.

Depuis des semaines, les Allemands font passer un message sans ambiguïtés : Paris n'a pas fait suffisamment de réformes structurelles, le gouvernement Valls doit faire de nouvelles propositions.

À en croire des sources européennes de haut niveau, « *Français et Allemands se parlent beaucoup en ce moment, mais le couple franco-allemand n'en est pas encore arrivé à un accord, il est encore dans l'opposition.* »

Les Allemands attendent que les Français fassent le premier pas, rappelle pour sa part l'Allemand Guntram Wolff, directeur du think tank bruxellois Bruegel.

### Des initiatives tout sauf fortuites

Les calendriers de Paris, Berlin et Bruxelles présentent certaines coïncidences, sans doute pas fortuites.

Côté français, le ministre de l'économie, Emmanuel Macron a fait, mercredi 15 octobre, un « point d'étape » sur sa future loi « sur l'activité » en conseil des ministres.

Or, ce texte comporte de nouvelles réformes considérées comme structurelles par Bruxelles et Berlin - l'ouverture à la concurrence des professions réglementées par exemple.

Lire aussi : Le projet de loi d'Emmanuel Macron contre les "trois maladies" françaises

Deux jours plus tôt, Bercy a aussi confirmé que Paris et Berlin avaient confié à deux économistes, Jean Pisani-Ferry et Henrik Enderlein, un rapport sur les réformes à envisager dans les deux pays.

Date de la remise de copie : mi-novembre. C'est-à-dire pile au moment où la Commission doit rendre son avis circonstancié sur les budgets des 18 pays de l'Eurozone.

Par ailleurs, le ministre des finances français, Michel Sapin et M. Macron devraient à nouveau faire un voyage à Berlin, le 20 octobre pour parler réformes, investissement, budgets.

Ce voyage aura, entre autres, pour but de convaincre la CDU de l'opportunité d'un « deal » sur les réformes françaises contre l'investissement allemand : *« je fais les réformes, tu fais les dépenses d'investissement public pour relancer la demande en Europe, on fait la paix »*.

### **Des tensions au sein de la coalition gouvernementale allemande**

De là à parier que ce « deal » se fera, il n'y a qu'un pas que les experts tant bruxellois que berlinois se refusent encore pour le moment à franchir. D'autant moins qu'il y a des tensions dans la coalition gouvernementale d'Angela Merkel.

Sigmar Gabriel, le ministre social-démocrate (SPD) de l'économie cherche effectivement à sortir par le haut de ce débat avec la France et avec Bruxelles. Il plaide aussi pour que son pays fasse davantage d'investissements, notamment dans les infrastructures.

Un souhait que le gouvernement français exprime depuis déjà plusieurs mois, espérant que cela contribuera à relancer la demande en Europe. D'où la mission confiée par M. Gabriel - et non la chancellerie - à M. Pisani et M. Enderlein

Mais de son côté, Wolfgang Schäuble, le ministre (CDU) des finances reste inflexible, refuse d'abandonner l'objectif d'un projet de budget allemand à l'équilibre pour 2015, en relançant la dépense publique.

Quant à une promesse que Berlin aurait faite à Paris de ne pas voter les sanctions contre la France, si elles étaient préconisées par la Commission suite à l'examen de son budget 2015, rien n'est moins sûr. Angela Merkel a en effet dit qu'elle soutiendrait les recommandations de Bruxelles.

### **La balle est d'abord dans le camp de Bruxelles**

Ce n'est pas l'Allemagne mais la Commission européenne qui est amenée à porter un jugement sur le budget et le programme français de réformes, avait rappelé Mme Merkel le 22 septembre.

En l'occurrence, ce sont les fonctionnaires de la puissante direction générale Ecfm, qui ont désormais la main, dans le mois qui vient.

C'est en effet à eux, et à eux seuls, que revient le soin d'examiner les projets de budget des 18 pays de la zone euro. Et d'en évaluer la conformité par rapport aux engagements, notamment des pays en procédure de déficit excessif - ce qui est le cas de la France.

La direction générale Ecfm, qui rédige un avis circonstancié - avec les points positifs et les points négatifs - sur les projets de budgets, peut aussi demander des modifications, d'ici à fin octobre, en cas de « manquement grave ».

Ce que Bruxelles va regarder à la loupe, dans un premier temps, et dans le cas de la France tout particulièrement, c'est le niveau de réduction du déficit structurel (déficit hors effet de la conjoncture).

La France s'était engagée, en juin, à ce que celui-ci diminue de 0,8 point de PIB en 2015. Or, la diminution ne serait que de 0,1 à 0,2 point dans le projet de budget envoyé à Bruxelles.

C'est l'écart entre ces deux chiffres, et les justifications de Paris sur cet écart, qui vont être pris en compte dans les jours qui viennent.

A priori, Berlin et la chancelière Angela Merkel n'ont pas à intervenir dans ce processus. Il en va aussi de la crédibilité de la Commission.

Jean-Claude Juncker, son président désigné, qui doit entrer en fonction le 4 novembre, s'est déjà impliqué dans les discussions entre Paris et Bruxelles sur le budget, et tient à ne pas démarrer un mandat en laissant penser que la Commission est aux ordres de Berlin.

### **Le « précédent » franco-allemand de 2003 est encore dans tous les esprits**

En 2003, Paris et Berlin avaient déjà noué un « deal » en matière de déficits publics. Mais, à l'époque, les deux capitales étaient dans la même situation : ni l'une ni l'autre ne respectait le pacte de stabilité et de croissance et elles s'étaient accordées pour voter contre les sanctions que la Commission préconisait à leur encontre.

Politiquement, un tel accord serait difficilement envisageable aujourd'hui. D'abord parce que ce « pacte » de 2003 a durablement entamé la légitimité du pacte de stabilité.

Certains vont même jusqu'à dire que c'est parce qu'il a été « violé » par les deux grands pays, qu'il n'a, par la suite, pas été respecté par les autres et que, au final, la zone euro a menacé d'exploser pendant la crise.

Aujourd'hui, il est donc difficile d'imaginer qu'un grand pays, la France, avec la bénédiction d'un autre, l'Allemagne, puisse prendre à nouveau des libertés avec un traité, qui vient d'être renforcé pour redonner de la confiance dans la zone euro et éviter de nouveaux risques d'éclatement.

Les pays qui ont dû s'administrer des remèdes drastiques pour revenir dans les clous de Bruxelles (Portugal, etc.), ne le digéreraient pas.

Mais d'un autre côté, personne n' imagine non plus que Paris et Berlin aillent jusqu'à l'affrontement.

*« Ce serait une crise ouverte en Europe, on n'a pas besoin de cela en ce moment »* selon une source européenne haut placée.



107,78

## Artus - France-Italie : quand les gouvernants sacrifient l'avenir au présent

Le Point - Publié le 22/10/2014 à 06:08

Pour relancer la croissance à long terme, il faudrait réduire l'endettement public et baisser les salaires. Des décisions particulièrement douloureuses.



Matteo Renzi et Manuel Valls pendant la Fête de

l'unité, organisée par le Parti démocrate le 7 septembre à Rome. © Luigi Mistrulli/Sipa

Par PATRICK ARTUS

La France et l'Italie souffrent toutes les deux aujourd'hui d'une dégradation de leurs finances publiques, de l'insuffisance de la profitabilité des entreprises et de la rentabilité du capital, de la faiblesse de la croissance potentielle. Repousser aujourd'hui dans le temps l'ajustement budgétaire pour éviter d'avoir à réduire les dépenses publiques conduit à la poursuite de la dérive des taux d'endettement public et contribue pour de multiples raisons (anticipation d'une hausse future des impôts ou des taux d'intérêt, détournement de l'épargne) à la faiblesse de l'investissement. Renoncer aujourd'hui à la correction de la profitabilité des entreprises pour éviter d'avoir à réduire les salaires décourage évidemment l'investissement et la constitution de capacités.

Renoncer aujourd'hui à réduire les déficits et à redresser les profits sont des décisions qui sont prises si la préférence pour le présent est forte : les gouvernements (en France et en Italie) ne veulent pas déprimer l'activité à court terme en réduisant les dépenses publiques ou les salaires mais, de ce fait, renoncent à redresser la croissance potentielle (de long terme).

### L'ajustement devra avoir lieu plus tard

Regardons d'abord la dynamique des finances publiques. Avec la faiblesse de la croissance en volume (en 2014, 0 % en Italie et 0,4 % en France, en 2015, probablement 0,3 % en France et en Italie) et de l'inflation (0 % en Italie, 0,5 % en France), donc de la croissance en volume, le déficit public qui stabiliserait le taux d'endettement public (0 % du PIB en Italie et 1 % du PIB en France en 2014) est beaucoup plus faible que le déficit public attendu pour 2014 (3 % du PIB en Italie et 4,4 % du PIB en France). De ce fait, les taux d'endettement public rapportés au PIB continuent d'augmenter de trois points au moins dans les deux pays. Pour stabiliser, en trois ans, les taux d'endettement public, il faudrait une baisse supplémentaire considérable des dépenses publiques, correspondant au moins à deux points de PIB à l'horizon 2017.

Les gouvernements refusant de réaliser une baisse aussi importante des dépenses publiques renoncent à stabiliser les taux d'endettement public. Mais l'ajustement devra avoir lieu plus tard, car il faudra bien arrêter la dérive des taux d'endettement public. Le report dans le temps des taux d'endettement fait peser plusieurs menaces sur l'investissement qui est déjà faible des entreprises : le risque de remontée des taux d'intérêt si les investisseurs s'inquiètent du niveau élevé de l'endettement public, le risque de réduction de l'investissement des entreprises si celles-ci s'inquiètent d'une possible hausse de la pression fiscale dans le futur, nécessaire pour réduire les déficits publics (c'est le comportement de neutralité ricardienne déjà observé dans le passé), le risque d'éviction de l'investissement des entreprises si l'épargne doit être canalisée vers le financement des États.

### L'impossible réduction des salaires

Regardons maintenant la question de la profitabilité des entreprises et de la rentabilité du capital, qui sont anormalement faibles en France et en Italie. Cela est dû au fait que dans les deux pays, et particulièrement dans l'industrie, les salaires réels augmentent continuellement plus vite que la

productivité. Tant que cette situation dure, les autres politiques économiques (par exemple, la réduction des impôts des entreprises décidée en France) ne peuvent avoir que des effets positifs transitoires sur la profitabilité puisque l'origine du recul de la profitabilité est toujours présente. Mais réduire les salaires réels (il faudrait que ce soit de 7 % en France et de 12 % en Italie) est une décision que les gouvernements ne veulent pas prendre, même sous des formes adoucies (hausse de la durée du travail sans compensation salariale, par exemple) en raison de son effet dépressif sur la demande à court terme.

Cependant, si la profitabilité et la rentabilité du capital sont déprimées en France et en Italie, l'investissement des entreprises restera lui-même déprimé, la capacité de production ne se redressera pas : pourquoi investir dans des pays où le rendement du capital est beaucoup plus faible qu'ailleurs ?

### **L'investissement productif découragé**

La dernière question est celle de la croissance potentielle (de long terme) en France et en Italie. Quand on prend en compte la tendance des gains de productivité et les perspectives démographiques, on obtient une croissance potentielle de 0,8 % par an en France et de 0 % par an en Italie. Pour redresser la croissance potentielle, il faut un redressement de la productivité du travail, donc une modernisation du capital qui nécessite un supplément d'investissement en nouvelles technologies, en robots, et aussi un niveau plus élevé d'investissement productif. On l'a vu, c'est très probablement incompatible avec la poursuite de la hausse des taux d'endettement public et avec le maintien d'une profitabilité et d'une rentabilité du capital très faibles, qui découragent l'investissement.

On voit alors le choix des deux gouvernements en France et en Italie. Soit conserver une forte préférence pour le présent, refuser en conséquence de réduire les dépenses publiques et les salaires réels, et se condamner à une croissance potentielle (de long terme) restant faible, soit réduire leur préférence pour le présent, privilégier alors le redressement de la croissance potentielle et accepter la perte de croissance à court terme qui vient du recul des dépenses publiques (pour arrêter la hausse du taux d'endettement public) et des salaires réels (pour ramener à la normale la profitabilité des entreprises et la rentabilité du capital).

## Der Geldregen aus dem Hubschrauber

Aus Furcht vor einer Deflation empfehlen einige Ökonomen eine radikale Geldschwemme: Die Zentralbank sollte jedem Bürger mehrere tausend Euro schenken! Ein genialer Trick zur Ankurbelung der Wirtschaft – oder eine Schnapps Idee?

22.10.2014, von PHILIP PLICKERT



© EILMES, WOLFGANG  Blick aus der künftigen EZB-Zentrale in Frankfurt: Von hier aus soll der Geldregen auf die Eurozone niedergehen

Stellen wir uns vor, dass eines Tages ein Hubschrauber über diese Gemeinde fliegt und Geldscheine über 1000 Dollar vom Himmel regnen lässt...“ Dieses Gedankenexperiment hat Milton Friedman schon vor Jahrzehnten formuliert, und noch heute regt es die Phantasie einiger Ökonomen an. Die Zentralbank druckt Geld, packt es in einen Hubschrauber und lässt es dann auf die Menschen regnen. Was passiert dann mit den Preisen? Für Friedman war die Sache klar: Das Preisniveau wird durch die zusätzlich geschaffene Geldmenge steigen. Inflation ist immer und überall ein monetäres Phänomen, lautete Friedmans berühmter Satz. Vor elf Jahren hat Ben Bernanke, damals Vorstand der amerikanischen Zentralbank Federal Reserve, aber noch nicht Vorsitzender, die Idee des „Helikopter-Geldes“ in einer Rede erwähnt. Die Rede handelte von den Möglichkeiten, wie Japan seine jahrelange Deflation überwinden könnte. Fortan trug Bernanke den Spitznamen „Helicopter-Ben“.



Autor: Philip Plickert, Jahrgang 1979. Redakteur in der Wirtschaft, zuständig für „Der Volkswirt“. Folgen:

Besonders angetan von der Idee der Geldschwemme aus der Luft ist der Niederländer Willem Buiter. Der frühere Yale- und LSE-Professor und heutige Chefvolkswirt des amerikanischen Citigroup-Bankkonzerns hat in der jüngsten Ausgabe des Internetjournals „Economics“ eine Analyse veröffentlicht: „Warum es funktioniert – immer“, lautet der Titel. Buiter diskutiert darin die Probleme und Möglichkeiten einer Zentralbank, trotz der Nullzinsgrenze (tiefer als null kann der nominale Leitzins nicht gesenkt werden) dennoch die Geldpolitik weiter zu lockern. Hier helfe Helikopter-Geld – im übertragenen Sinne. Denkbar wäre ein Stimulus durch einen Geldtransfer an alle Bürger, den die Zentralbank bezahle. Oder eine große „Quantitative Lockerung“ durch den Ankauf von Staatsanleihen. „Wenn der Staat ungedecktes Papiergeld (fiat money) oder Basisgeld mit null Zinssatz ausgeben kann, ...dann existiert immer eine Kombination aus Geld- und Fiskalpolitik, die die private Nachfrage stärken kann – im Prinzip unbegrenzt“, schreibt Buiter. Deflation oder zu niedrige Inflation ließe sich damit leicht und wirkungsvoll bekämpfen.

### 10.000 Euro für jeden

So schön ist die neue Ökonomen-Welt. Die Zentralbank druckt einfach Geld, der Fiskus verteilt es, und die Bürger kurbeln durch zusätzliche Konsumnachfrage die Konjunktur an, bis die Fabrikkapazitäten wieder voll ausgelastet sind. Wäre das nicht ein Rezept für den Euroraum, der unter einer hartnäckigen Wirtschaftsschwäche und hoher Arbeitslosigkeit leidet und dessen Inflationsrate auf nur noch 0,3 Prozent gesunken ist? Die Europäische Zentralbank flutet zwar den Banksektor mit Liquidität fast zum Nulltarif. Doch das frisch geschaffene Geld der EZB bleibt in den Banken und an den Finanzmärkten, es treibt dabei die Kurse für Vermögenswerte, kommt nicht in der Realwirtschaft an. Die Geldschöpfung durch Kredite der Banken für den privaten Sektor ist schwach. Einige Bankvolkswirte äußern deshalb Sympathien für einen Helikopter-Einsatz der EZB, um Geld direkt den Bürgern zu überweisen.

„10.000 Euro für jeden Bürger“, schlägt Daniel Stelter vor, Gründer des makroökonomischen Diskussionsforums „beyond the obvious“ und früherer Unternehmensberater bei der Boston Consulting Group. Der Betrag scheint allerdings etwas hoch gegriffen. Nimmt man die von EZB-Chef Mario Draghi als Ziel ausgegebene Ausweitung der Zentralbank-Bilanz um eine Billion Euro zum Maßstab, wären dies für jeden der 300 Millionen Bürger der Eurozone etwas über 3000 Euro. Die Befürworter meinen, damit ließe sich die Deflationsgefahr bannen und der Euro retten. Die Zentralbank druckt Geld, und die Wirtschaft brummt wieder.



Ist ein solcher „free lunch“ – den Friedman ausschloss – wirklich denkbar? „Das klingt verlockend“, sagt Joachim Scheide, der scheidende Konjunkturchef am Institut für Weltwirtschaft in Kiel. „Aber es wäre wohl die allerletzte Aktion für die Zentralbank“, meint er. „Die Anreizwirkung wäre fatal, wenn die EZB einfach Geld ohne Gegenleistung überweist.“ Ihre Glaubwürdigkeit würde schwer beschädigt, wenn die Bürger sie als beliebige Geldschleuder wahrnähmen. Dann könnten sich die Inflationserwartungen aus der Verankerung lösen. Außerdem würde das Helikopter-Geld nur ein Strohfeuer auslösen. Der IfW-Ökonom sieht die Probleme Europas mehr auf der Angebotsseite: Es fehlen echte Strukturreformen, um die Produktivität und Wettbewerbsfähigkeit zu erhöhen.

### **Bilanz-Loch müsste nicht durch frisches Kapital gefüllt werden**

Die Strohfeuer-Problematik verneinen die Befürworter. Sicher: Als die Bush-Regierung in der tiefen Rezession 2009 Steuerschecks an die amerikanischen Haushalte verschickte, da zeigte sich im Konsum kaum eine nachhaltige Belebung, der Stimulus verpuffte. Das lag zum Teil auch daran, dass die Bürger eine spätere Steuererhöhung antizipierten und mehr sparten. Ökonomen nennen dieses Phänomen die „ricardianische Äquivalenz“. Auch beim Geldregen der Zentralbank könnte es zu dieser Reaktion der Bürger kommen, meint der Leipziger Makroökonom Gunther Schnabl: „Die Bürger könnten sich ricardianisch verhalten, weil sie ahnen, dass es Steuererhöhungen geben wird, weil die Zentralbank rekapitalisiert werden muss.“ Gemeint ist, dass die EZB durch den Geldabwurf ohne Gegenleistung ein riesiges Loch in ihrer Bilanz hat, das durch Kapitalspritzen der Staaten gefüllt werden muss. In so einem Fall wäre der Geldabwurf neutralisiert. Buiter und die Befürworter hingegen schließen das aus. Schon Bernanke betonte in seiner Japan-Rede, dass die Bilanz einer Zentralbank nicht mit der einer Geschäftsbank zu vergleichen sei. Ihr Eigenkapital – und damit auch ein Verlust – sei von marginaler Bedeutung, wenn man von psychologischen Effekten absehe. Die Strohfeuer-Sorge hat Buiter nicht. Wenn der Geldabwurf dauerhaft sei, also die Geldmenge für alle Zeiten ausgedehnt werde, dann würden die Bürger mehr konsumieren.

Denkbar wäre aber auch, dass die Geldmenge sich nicht so leicht exogen steuern lässt. „Wenn wir die Geldmengenentwicklung als endogen ansehen, dann ist der Effekt nicht so groß“, sagt der Makroökonom Oliver Holtemöller vom Wirtschaftsforschungsinstitut Halle. Er meint damit, dass der Geldabwurf gegenläufige Effekte auslösen könnte: Der Bedarf der Bürger an Krediten geht zurück, wenn die Zentralbank mehr Basisgeld unter die Bevölkerung bringt; die Banken brauchen weniger Refinanzierung, so dass die weiter gefasste Geldmenge nicht im selben Ausmaß steigt wie das Angebot an Helikopter-Geld. Insgesamt bleibt Holtemöller skeptisch. „Es gibt zu viele Fragezeichen“, sagt er. Für die Wissenschaft sei das Gedankenexperiment wohl verlockend. Mit einer realen Währung sollte man aber doch vorsichtiger umgehen.

107,82

## Un rapport explosif sur l'islam radical dans les prisons françaises

INFO LE FIGARO - Un rapport du député UMP Guillaume Larrivé pointe des centaines d'individus dangereux dans les établissements pénitentiaires, sur un total estimé, selon lui, à «40.000 détenus de culture ou de religion musulmane».

«Alors qu'environ 60 % de la population carcérale en France, c'est-à-dire 40.000 détenus, peuvent être considérés comme de culture ou de religion musulmane, la [radicalisation islamiste](#) est aujourd'hui susceptible de concerner plusieurs centaines de détenus.» C'est le constat établi par le député UMP de l'Yonne, [Guillaume Larrivé](#), dans un rapport «pour un plan d'action anti-radicalisation islamiste en prison» dont *Le Figaro* publie les meilleurs extraits.

L'élu, qui a travaillé sur le budget de l'administration pénitentiaire pour 2015, préconise une thérapie choc: «création d'Unités spécialisées anti-radicalisation (USAR) pour les détenus de retour du [djihad](#)», «sonorisation des prisons», «rétablissement des fouilles» et «blocage des portables non autorisés».

Guillaume Larrivé rappelle que, dans les [prisons](#) aujourd'hui, les «signes extérieurs de radicalisation ont presque totalement disparu, laissant la place à une radicalisation et à un prosélytisme beaucoup plus discrets et, partant, plus difficiles à repérer.» Il ajoute: «Cette stratégie de dissimulation ou de camouflage est théorisée par certains radicaux sous le nom de Taqyia.»

## Les dangers de la loi Taubira

L'élu met en cause [la politique de la ministre de la justice, Christiane Taubira](#): «l'essentiel des marges de manœuvre créées par la loi de finances pour 2015 au sein du budget de l'administration pénitentiaire se trouvent, en réalité, absorbées par la mise en œuvre de la «loi Taubira», c'est-à-dire par la volonté de privilégier une approche de «traitement social» des délinquants, en dehors de l'enceinte pénitentiaire», déplore-t-il.

Et Guillaume Larrivé de mettre en garde: «Votre rapporteur pour avis ne peut que regretter vivement que le gouvernement ait fait le choix de privilégier le maintien en liberté, dans le cadre de la contrainte pénale, de délinquants dont la place est en prison et de procéder à des augmentations des effectifs de conseillers d'insertion et de probation qui ne permettront pas d'assurer un contrôle sérieux des condamnés.»

Selon lui, cette politique se fait «au détriment de la poursuite d'un programme immobilier adapté aux besoins de notre pays et de la sécurisation de nos établissements pénitentiaires.» Les crédits seraient mieux employés, conclut-il, «s'ils étaient affectés à la mise en place d'un véritable plan de lutte contre la radicalisation islamiste dans les prisons qui reste à bâtir.»

107,83

## Dernière chance avant le grand choc

Le Point - Publié le 23/10/2014 à 06:49

La donne économique a changé, les menaces aussi. La France peut-elle y résister ? Notre enquête, les analyses de Hans-Werner Sinn et de Denis Kessler.



François

Hollande et Angela Merkel à l'Asem, à Milan, le 16 octobre. © Olivier Morin/AFP

Par CLÉMENT LACOMBE

Puisque notre président, François Hollande, a l'air d'aimer le cinéma, voilà quelques scénarios-catastrophes auxquels il pourrait bien devoir faire face. A classer aux côtés des attaques de zombies ou d'Armageddon. Mais, cette fois, toute ressemblance avec des faits ou avec des personnages réels n'est absolument pas fortuite.

### Quand les marchés financiers nous lâcheront

Tout se passe au neuvième étage du bâtiment Colbert à Bercy, au fond d'un couloir, derrière une porte sécurisée. C'est là que la France surveille et cajole les marchés financiers. Là que des fonctionnaires rassurent jour après...



Le Monde Eco et entreprise

L'emploi des jeunes, loin des priorités de l'Europe

## Hans-Werner Sinn : « L'euro a conduit les pays du Sud au naufrage »

Pour l'économiste, la Grèce et l'Espagne devraient quitter temporairement la monnaie unique

Propos recueillis par M. C.

Président de l'IFO, l'institut de conjoncture de Munich, Hans-Werner Sinn est l'un des économistes les plus influents d'Allemagne. Selon lui, il sera impossible de relancer la croissance si la Grèce ou l'Espagne ne quittent pas temporairement la monnaie unique.

### **Alors que la France et l'Italie réclament des mesures pour soutenir la croissance, l'Allemagne se montre plus prudente. Pourquoi ?**

Parce qu'elle redoute que cela ne soit qu'un prétexte, de la part de certains Etats, pour s'endetter plus, en toute mauvaise foi. Il est vrai que l'Europe a besoin de plus d'investissements. Mais ceux-ci ne devraient pas être financés par de nouvelles dettes. La priorité doit être, en effet de stopper la spirale de l'endettement public. Il s'agit du plus grand danger menaçant la zone euro - bien plus que le prétendu risque déflationniste.

### **Les gouvernements français, italien et espagnol ont pourtant comme priorité de réduire déficit et dette publics. Ne peut-on pas leur faire confiance ?**

Non. Les gouvernements cherchent toujours à s'endetter le plus possible lorsque les taux sont bas et qu'il n'y a pas de contraintes budgétaires pour les en empêcher. Prenez l'Italie. Avant l'entrée dans l'euro, ses taux d'emprunt à dix ans étaient d'environ cinq points plus élevés qu'en Allemagne. Depuis, ils ont formidablement baissé. En a-t-elle profité pour réduire son endettement ? Non. En 2000, sa dette publique était de 120 % du PIB, contre 135 % aujourd'hui. Si le pays avait profité de la baisse des taux pour redresser ses finances publiques, il aurait pu ramener son endettement à 60 %.

### **Le plan de 300 milliards d'euros d'investissements de Jean-Claude Juncker, futur président de la Commission européenne, permettra-t-il de relancer l'activité sur le Vieux Continent ?**

Cela dépendra des détails, encore inconnus. Si ces 300 milliards correspondent à des sommes de programmes déjà prévus et re-dirigées vers des projets utiles, pourquoi pas. S'ils sont financés par de la nouvelle dette, on court à la catastrophe.

### **Vous estimez que la monnaie unique est responsable des troubles aujourd'hui traversés par la zone euro. Pourquoi ?**

L'entrée dans l'euro, en 1999, a tiré vers le bas les taux d'emprunt des pays du sud. Ces taux bas y ont alimenté une monstrueuse bulle de crédit. L'endettement de ces Etats, mais aussi celui du secteur privé, comme en témoigne la bulle immobilière en Espagne, ont explosé. Cela a poussé les salaires et les prix à la hausse, laminant au passage la compétitivité. Lorsqu'après la chute de Lehman Brothers, en 2008, le robinet de crédit facile s'est tari, la crise des dettes souveraines a éclaté. En ce sens, l'euro est un désastre.

Il a conduit le sud de l'Europe au naufrage.

### **Comment sortir de ce piège ?**

Si on ne change rien, les pays du Sud seront contraints d'amplifier leurs politiques de dévaluation interne pour restaurer leur compétitivité. L'Espagne a déjà baissé ses prix de 6 % : c'est bien, mais il faudrait aller au moins

jusqu'à 30 % ! Et au moins autant en Grèce. De tels efforts seraient peu supportables pour la population. Il faut donc envisager une autre voie, combinant un plan d'allégement des dettes et la possibilité, pour les pays les plus mal au point, de sortir temporairement de la zone euro afin de restaurer leur compétitivité. Les pays seraient bien sûr libres de décider s'ils veulent rester en zone euro ou pas, mais ils n'ont pas le droit de demander des garanties sans limite à leurs partenaires.

**Autoriser des pays à sortir de la zone euro ne relancerait-il pas une crise de confiance sur les marchés, comme en 2010 ?**

C'est en effet un risque. Il y aurait probablement un « bank run », un mouvement de panique bancaire, comme on l'a observé lors de la crise chypriote. Il faudrait mettre en place un strict contrôle des capitaux pour limiter les fuites, transformer les contrats en euros en monnaie locale. Mais cette sortie serait temporaire, un peu comme un séjour à l'hôpital. Elle permettrait aux pays de dévaluer leur monnaie, de réduire le chômage et de poursuivre les réformes structurelles dans de meilleures conditions, avant d'envisager un retour dans l'union monétaire. Délicat, mais rien d'impossible à gérer. Surtout, le scénario qui attendrait l'union monétaire sans cela serait bien pire : chômage de masse et spirale de l'endettement, qui nous conduiraient à un lent dépérissement accompagné de l'éclatement de nouvelles crises d'endettement.

**Vous suggérez d'alléger les dettes des Etats : encore faut-il que leurs créanciers l'acceptent !**

Mais ils n'auront pas le choix, comme ils n'ont pas vraiment eu le choix lorsque l'on a restructuré la dette grecque, en 2012 : c'est la meilleure option pour repartir sur des bases saines, car on parle ici de dettes publiques suivant de toute façon une trajectoire insoutenable.

**Les solutions que vous préconisez sont extrêmes. Qu'est-ce qui pourrait convaincre les gouvernements de les adopter ?**

L'aggravation de la situation actuelle et le maintien du chômage de masse, catastrophique pour nos sociétés. Cela conduira probablement à un renouvellement des dirigeants politiques lors des prochaines élections. Et à une prise de conscience : autoriser une sortie temporaire de la zone euro est, de loin, la moins mauvaise des solutions.

Hans-Werner Sinn :

« La politique de la BCE encourage les États à s'endetter toujours plus »

Président de l'IFO, l'institut de conjoncture de Munich, Hans-Werner Sinn est l'un des économistes les plus influents d'Allemagne et, l'un des plus critiques envers la zone euro. Il vient de publier *The Euro trap, Le piège de l'euro*, aux presses universitaires d'Oxford. Selon lui, la Banque centrale européenne (BCE) outrepasserait dangereusement son mandat. Il explique pourquoi au *Monde*.

**La BCE a lancé un programme d'achat d'actifs titrisés, les « ABS », pour contrer la menace de la déflation. Cela peut-il fonctionner ?**

Oui, peut-être. Mais le risque de déflation est exagéré. L'inflation est en effet temporairement faible du fait de la baisse du prix de l'énergie, mais cela ne durera pas. En vérité, la BCE cherche surtout à soutenir les banques, afin que celles-ci passent sans dommage les tests de résistance, préalables à la construction de l'union bancaire. Comme nombre d'entre elles détiennent des actifs problématiques dans leur bilan, la BCE va racheter une partie de ces actifs. Ce faisant, elle ne respecte pas la mission qui lui a été confiée par les traités européens.

**La BCE outrepasserait selon vous son mandat. Est-ce si grave ?**

C'est très grave. Beaucoup de mesures prises par cette institution depuis la crise visent en vérité à renflouer les États, les banques et le secteur privé. Certains programmes, comme le SMP (achat de titres souverains sur le marché secondaire) sont une forme à peine masquée de mutualisation des dettes, faisant courir un risque majeur aux contribuables européens. Cette politique est dirigiste et ne correspond pas au cadre d'une économie de marché. La BCE agit comme un prêteur en dernier ressort, comme la Réserve Fédérale [*Fed*] pour l'Etat fédéral américain. Cela ne relève pas de son mandat ! Par ailleurs, même la Fed n'achète jamais les emprunts des États américains, les laissant ainsi faire faillite, ce qui fait porter le poids d'un tel développement aux investisseurs.

**Les mesures de la BCE ont pourtant permis, en 2012, d'éteindre la crise des dettes souveraines.**

Oui, bien sûr, même si cela ne s'est pas fait dans le respect des traités européens. Et il y a eu des effets secondaires. Le principe de base de la zone euro était celui du non-renflouement des États (non « bail-out ») par la BCE. Les pertes devaient porter les investisseurs au lieu des contribuables, mais cela n'est pas respecté. Prenez l'OMT, cette promesse qu'a faite le président de la BCE, Mario Draghi, aux investisseurs en septembre 2012, à savoir que l'institution rachèterait tous les titres de dette publique qu'ils détiennent en cas de problème. Une forme d'assurance gratuite, en somme. La BCE estime que cela a stoppé l'envolée des taux d'intérêt souverains, qui ont chuté depuis. Sauf qu'en déclenchant cette baisse, l'OMT a en vérité encouragé les États à continuer de s'endetter plutôt que d'agir pour redresser leurs finances publiques. Les remèdes de la BCE sont une aide à court terme, mais à long terme ils mènent l'Europe dans une crise de dettes encore plus grande.

**L'action de Mario Draghi a également contribué à faire baisser l'euro face au dollar depuis le mois de mai. Faut-il s'en réjouir ?**

Il est vrai qu'un euro plus bas facilitera les ajustements à l'œuvre dans le sud de la zone euro, et il importera plus d'inflation en l'Allemagne. En tant qu'économiste, je trouve cela bien. Mais là aussi, agir sur le taux de change ne relève pas du mandat de la BCE.

## **M. Draghi estime que si elles s'accompagnent de réformes structurelles et de plus flexibilité budgétaire, les mesures prises par la BCE permettront de restaurer la croissance. Cela suffira-t-il ?**

Mario Draghi a raison de pointer la responsabilité des gouvernements, qui n'en font pas assez en matière de réformes. Mais il a tort d'imaginer que sa politique d'assouplissement monétaire les incitera à poursuivre les réformes. Bien au contraire, elle les incitera à relâcher les efforts ! C'est un fait : les gouvernements qui prétendent aujourd'hui lancer des réformes en font trop peu, ils profitent surtout des largesses de la BCE pour se reposer sur leurs lauriers. Poursuivre dans cette voie nous conduira droit dans le mur.

## **La zone euro ne pourrait-elle pas s'inspirer des mesures prises par le Japon pour sortir de la déflation ?**

Il est vrai que le plan du premier ministre Shinzo Abe, cumulant relance monétaire, budgétaire et réformes, est ambitieux. Mais pour l'instant, les résultats sont très décevants. Le yen a baissé face aux autres devises, mais l'économie japonaise ne va pas mieux. C'est en partie dû à la grande erreur commise par l'Archipel après la crise de 1997 : il a laissé ses banques survivre, même celles affichant un bilan dans un état lamentable. Les pertes ont été dissimulées alors qu'il aurait fallu assainir le secteur. Les taux d'intérêt ont été abaissés à zéro et la dette publique s'est envolée au-delà de 240 % du PIB. Plus de relance budgétaire et monétaire dans ce pays est aujourd'hui inconcevable.

## **Assainir le secteur bancaire : c'est bien ce que la zone euro est en train de faire, avec les tests de résistance et la construction de l'union bancaire !**

Oui, l'union bancaire est un pas dans la bonne direction. Je crains seulement que l'on ne traite les banques avec trop de ménagement. Comme le Japon, la zone euro a sauvé ses banques au lieu de laisser les plus fragiles mourir, comme l'ont fait les États-Unis : plusieurs centaines d'établissements y ont fait faillite depuis 2008 et désormais, la croissance repart ! Nous avons aujourd'hui trop de banques en Europe. Là aussi, la zone euro a emprunté la mauvaise voie en confiant la supervision bancaire à la BCE. Celle-ci ne peut pas être le juge des établissements à qui elle distribue par ailleurs des crédits bon marché. Elle ne se montrera jamais suffisamment stricte à leur égard. Il aurait mieux valu confier cette mission à une nouvelle institution.

## **La France est-elle l'homme malade de l'Europe ?**

Disons qu'elle fait partie d'un groupe de pays malades, mais qu'elle n'est pas le plus mal au point d'entre eux. Néanmoins, comme les principaux clients des entreprises et les banques françaises sont au sud de la zone euro, son économie est aujourd'hui en péril.

## **L'Allemagne n'est pas non plus un exemple dans tous les domaines : le Fonds monétaire international (FMI) estime qu'elle n'investit pas suffisamment dans ses infrastructures. Êtes-vous d'accord ?**

Absolument. L'Allemagne n'a pas investi suffisamment en la matière pendant longtemps : elle doit aujourd'hui faire plus. Mais cela ne signifie pas qu'il faut financer les nouveaux investissements par de l'endettement ! Il faudrait plutôt réduire nos dépenses de consommation. Il y a de la marge.

## **Les velléités d'indépendance en Écosse ou en Catalogne, la montée des eurosceptiques, ne représentent-elles pas, pour l'Europe, un risque politique plus élevé encore que les problèmes économiques ?**

Oui, c'est en grande partie le résultat de la situation misérable en Europe. Même la Grande-Bretagne souffre car ses voisins souffrent. L'Espagne est la grande victime de l'euro. Et la France est en passe d'être engouffrée. Les mouvements eurosceptiques ou indépendantistes se nourrissent justement des problèmes économiques. La faible croissance et le chômage élevé conduisent certains à envisager des solutions radicales.

## **L'émergence des anti-euro en Allemagne peut-elle conduire Angela Merkel à durcir ses positions envers ses partenaires ?**

Oui. De la même façon qu'avant les élections législatives allemandes, la chancelière s'était rapprochée des partis de centre-gauche pour séduire leurs électeurs, il est possible qu'elle se montre beaucoup moins conciliante envers les largesses de la BCE, et beaucoup plus réticente à toutes les formes de mutualisation des dettes publiques, pour rassurer les électeurs de l'AfD, le parti eurosceptique. Jusqu'à présent, elle a donné son blanc-seing à l'OMT, mais elle pourrait ne plus le faire à l'avenir, d'autant que la cour constitutionnelle allemande juge ce programme non conforme à son mandat.

### **Comment imaginez-vous le futur de l'Europe ?**

Si elle adopte les bonnes solutions, avec une sortie temporaire des États qui le souhaitent, et une discipline budgétaire renforcée pour les autres, nous pourrions à terme, dans le scénario idéal, construire les États-Unis d'Europe, sur le modèle de la confédération Suisse. Il y aurait un vrai parlement élu par les citoyens, un budget commun, une union monétaire renforcée. Mais avant d'en arriver là, il faudra également bâtir une armée commune : historiquement, c'est par là qu'ont commencé toutes les confédérations étatiques, et c'est par là que nous aurions dû commencer.

### **L'Union européenne a-t-elle encore un projet politique ?**

Oui. Il est de créer les bases d'une paix durable, comme le voulaient François Mitterrand et Helmut Kohl : c'est toujours d'actualité. Mais il devrait aussi être d'établir une prospérité économique durable. C'est ce que souhaitent et ce dont ont besoin tous les citoyens.



## Hans-Werner Sinn interview: full transcript

The full transcript of the Telegraph's interview with Hans-Werner Sinn, where he discusses his predictions for the eurozone, the impact of the Ukrainian crisis, and France's bloated public sector



Mr Sinn said reluctance to implement radical reforms were holding Europe back Photo: Reuters

By **Szu Ping Chan** 3:05PM BST 04 Oct 2014



---

### What are your predictions for the eurozone?

*Policy makers are rather reluctant to make more radical changes which are necessary to make Europe a success story so my prediction is we will gradually go through a period of stagnation where capital is being misused for maintaining living standards of unproductive economies rather than being invested productively so that Europe can find new growth.*

*My prediction is not that the euro will fall apart, but that the euro leads to a stagnation and animosity even more than we see today among the people of Europe because they are discontent with the economic situation. You see this very strongly in Southern Europe, where people face this mass unemployment, in France, where Marine Le Pen in the polls has the strongest party and you see it with Syriza in Greece which is presenting rather radical decisions and has the most support in the polls currently.*

*We tried Europe the wrong way, starting with a currency union, moving towards debt socialisation and common budgets, while the main task for an integration is putting the armies together and creating a common government with a parliament, based on the one-man-one-vote principle. We have not achieved this thus far in Europe. It's like putting the cart before the horse.*

---

### Explain what you mean by a "breathable euro"?



*Greece would have done better had they exited the eurozone in 2010, but not permanently. The proposal is that the exit is only temporary and that the country stays legally part of the Eurozone. It devalues its currency, carries out reforms and returns when it has recovered. I see this status of being outside the euro as a sort of hospital stage. The realignment of relative prices that Greece and perhaps other countries need cannot really be achieved within the euro because it would either mean astronomical inflation in the core or deflation in Southern Europe of an order of magnitude which requires so much austerity that society may fall apart.*

*The whole point of structural reforms is that you become competitive. What makes you competitive? You have to have prices which for a given type of product are not higher than elsewhere. The southern countries all inflated incredibly under the credit bubble that the euro brought them. This extra inflation now has to be undone.*

*However, cutting nominal wages is very difficult because the unions will be in the streets and if you overstretch this it could risk the coherence of society. Also, the fundamental problem that in Southern Europe these high prices arose out of a credit bubble. The euro brought them very low interest rates and they borrowed to finance an increase government wages and bought real estate. Ultimately both the wage increases of the construction workers and the government employees were credit financed, and these credit financed wage increases boosted the price levels and deprived the countries of their competitiveness.*

The situation was exacerbated 10 years ago when Eastern European countries joined the EU. They all have very low wages. Poland has wage costs of about €7 per hour. Spain has wages of. €23. This is more than three times as much. No dream of any politician in Europe can overcome this fundamental problem of having the wrong wages and prices.

---

**How long will Europe remain in its Japanese-style malaise?**

“ For very long, as long as you keep the budget constraints soft. The Japanese have not cleaned the balance sheets of their banks, they have always brought new credit to repay the old credit, they didn't allow for the bankruptcies to happen. So Schumpeterian types of cleaning solutions were not chosen, and they couldn't get the economy going again.

---

**So do you believe Europe will also be trapped in a lost decade?**

“ Yes.  
**How will the Russian crisis affect Europe?**

---

“ Germany is obviously affected by the Russian crisis, 3.5pc of German exports went to Russia last year, this is a little less than half of what went to the USA, so its small but not negligible. More than 40pc of German companies have eastern European connections: I guess this will have repercussions on the rest of the eurozone also, because they have their own problems and when Germany, which is one of their main customers, has difficulties, they will also be affected. There is now a risk of a triple-dip recession in some southern European countries, if not a triple-dip depression.

---

“ **What about Germany?**

Germany is very competitive for the same reason that southern Europe is uncompetitive because they increased their prices relative to Germany. We are talking not about recession in Germany but a slowdown of growth.

---

**Is higher inflation in Germany better than deflation in southern Europe?**

“ Yes of course, it's easier than deflation in southern Europe. But as inflation has redistributive consequences, we need both. According to the economics department of Goldman Sachs a German inflation of 70pc would be needed to make southern Europe competitive without price cuts there. That is 5.5pc annual inflation for ten years in Germany or an average inflation of 3.6% for the Eurozone. That is simply too much and not compatible with the mandate of the ECB.

Germany could and should accept some inflation, but some deflation in southern Europe is also indispensable. Which southern European states are willing to live with that I do not know.

---

“ **What if Germany left the euro?**

That's the [George] Soros proposal. I think this is dangerous in so much as it would damage the German-French axis, This political axis is the pillar and essential for the stability for the post-war period and I would not like to risk it. Neither would I like to risk the Italian-German axis. I think the three big founding countries of the EU (Germany, France, Italy).

---

**How do you fix the problems in France?**

“ France is the socialist country of Europe, if not the world, because among the OECD countries, it has the second highest govt share in GDP after Denmark. Neither the Danish nor the French economy work very well, they have an overgrown government sector which is 10 percentage points more than the German one for example. Sweden is no longer the socialist country of Europe, Sweden has done its market oriented reforms in the 90s and has really prospered since then. France has not done that. French industry has been dying for decades now. The share of manufacturing in GDP is only 9pc, less than half of what the German share is. The people who were set free from manufacturing, or their children, have by and large been absorbed by the government sector, which has now a quarter of the workforce, twice that of Germany. Hiding the unemployed in government offices is not a healthy solution.

---

“ **So what is the medicine?**

Scale down the government sector. It's very difficult and I wonder if the current socialist government will be able to do it, but sometimes it takes Nixon to go to China. In Germany we saw that only the Social Democrats under Chancellor Schröder at the time were able to carry out market-orientated reforms.

---

**How much does the French public sector need to shrink by?**

“ 10 percentage points. If it doesn't do that, France will have more and more difficulties. At the moment their credit worthiness is considered to be high; They pay low interest rates. However, this is not due the prosperity of the French economy, but due to investors' expectations that the French will have enough political muscle to organise international bail-out programmes so they won't be at risk if they lend to France.

*But if France continues this way and doesn't want to scale down and go through austerity, but rather seek Keynesian solutions, then they will threaten the stability of the eurosystem. Of course borrowing at the moment gives us some Keynesian demand stimulus, which for a year or two may help, but it just postpones the necessary reforms and it exacerbates the situation in the long run. It is as if you are sick, need surgery and take drugs to numb the pain.*

---

**Could France bring down the euro if it doesn't enact reforms?**

“ Yes.  
**Is a "United States of Europe" possible in the way you outlined in your book?**

---

“ *I find it very unlikely given the difficulties we see today and I see growing animosity towards the European project. This is a big pity but I insist that Europe in the end has no alternative but to unite.*

## Le verdict de l'économiste le plus écouté d'Allemagne

23 octobre 2014

[Le Point](#)

Entretien Hans-Werner Sinn

### **Cinglant. Hans-Werner Sinn explique pourquoi la France est plus proche du communisme que de l'économie de marché.**

Il est allemand, économiste et porte une barbe fournie. Mais les ressemblances avec Marx s'arrêtent là, parce que Hans-Werner Sinn n'est pas vraiment du genre socialiste. Plutôt un orthodoxe pur et (surtout) dur. Président de l'institut de recherches Ifo, il est l'un des économistes les plus célèbres d'Allemagne - sinon le plus connu. Et une voix toujours écoutée, car il adore briser les tabous et cogner là où ça fait mal. De passage à Paris, à l'Institut de l'entreprise, il tape fort sur l'euro, sur l'Europe. Et, sur la France, encore plus fort .

### **Le Point : On entend de plus en plus que la crise de l'euro est terminée. Etes-vous d'accord ?**

Hans-Werner Sinn : Si l'on parle de crise purement financière, elle est effectivement derrière nous. Mais en revanche la crise de l'économie réelle, elle, ne cesse de s'aggraver depuis l'an dernier. La Grèce, l'Espagne ou le Portugal vont toujours mal. A cela s'ajoute désormais le surplage de deux économies majeures de la zone euro : l'Italie et la France.

### **Comment en est-on arrivé là ?**

Tous ces pays sont tombés dans ce que je qualifie, dans mon nouveau livre, de « piège de l'euro ». En faisant massivement baisser les taux d'intérêt de l'Europe du Sud, la monnaie unique a créé une bulle du crédit inflationniste. Tout le monde a emprunté à tout-va : l'Etat pour augmenter les traitements des fonctionnaires, les ménages pour consommer, les entreprises pour acheter de l'immobilier... Les salaires et les crédits se sont mis à progresser bien plus vite que la productivité, ce qui a déprimé la compétitivité.

### **La situation paraît inextricable...**

Elle sera en tout cas extrêmement délicate à résoudre. Les pays du Sud doivent restaurer leur compétitivité à travers une baisse de prix par rapport aux économies concurrentes ou, en tout cas, une inflation moins importante : un tel processus prendra une décennie, si ce n'est plus, car les prix relatifs doivent baisser de 20 à 30 % par rapport aux autres pays de la zone euro. Cette période d'ajustement entraîne forcément une stagnation, voire une chute du PIB, qui contamine les autres. C'est le problème de la France : les pays de la Méditerranée sont des clients importants pour elle ; et ses banques en sont des créanciers majeurs.

### **Il n'y a pas de solution alternative ?**

Si. Certains pays se porteraient mieux s'ils pouvaient temporairement quitter la zone euro.

### **Mais c'est le tabou ultime !**

Les dirigeants européens ont fait de cette hypothèse le scénario catastrophe par excellence, mais seulement parce qu'ils n'ont rien prévu dans ce genre de cas. S'il y avait eu des procédures de sortie puis de réintégration ordonnée, certains pays du Sud auraient pu dévaluer leur monnaie pour regagner en compétitivité, faire les réformes nécessaires pour revenir ensuite dans la zone euro sans s'infliger de purges trop douloureuses.

## **Cela aurait fait exploser leur dette publique, qui serait restée libellée en euros...**

C'est vrai que cette question de la dette devra être résolue. Je propose une grande conférence sur le sujet au cours de laquelle seraient accordés des effacements de dette pour les pays en crise.

## **Quels pays auraient, selon vous, intérêt à sortir de la zone euro ?**

Permettez-moi de ne pas les citer. C'est à chacun de choisir entre une baisse des salaires et des prix et une sortie de l'euro. Cela ressemble à un choix entre peste et choléra. Mais je suis sûr que sortir de la monnaie unique, puis dévaluer plutôt que baisser violemment les salaires, est moins douloureux pour la population et moins destructeur pour la zone euro.

## **Ne craignez-vous pas qu'un pays sorti de la zone euro pour regagner sa compétitivité n'y revienne jamais ?**

Non, parce que l'euro a des avantages. Un système de taux de change flottant n'est jamais bon, il crée trop d'incertitudes pour les acteurs économiques. On l'a bien vu quand le système de Bretton Woods a volé en éclats. Et puis, c'est un beau projet politique... Je suis convaincu de l'intérêt de l'euro, même si je suis tout aussi convaincu que ce fut **une erreur historique d'introduire** la monnaie dans ces conditions.

## **A qui la faute ?**

On a accepté des pays bien trop endettés à l'intérieur de l'euro. Le traité de Maastricht fixait un plafond à 60 % du PIB, mais cela n'a pas été respecté : l'Italie est entrée avec presque deux fois plus de dette ! Rien n'a été fait non plus pour surveiller les dérives de compétitivité. Quel que soit le point de vue, l'instauration de l'euro dans ces conditions a été une catastrophe. D'autant qu'elle reposait sur un mauvais diagnostic : Helmut Kohl expliquait qu'il fallait faire la monnaie unique pour consolider la paix en Europe. Aujourd'hui, on voit bien qu'elle a attisé l'animosité dans certains pays du Sud vis-à-vis d'autres Etats. **Il y a aujourd'hui bien plus de tensions que je n'en ai vu dans ma vie.**

## **Pour Paris, la solution est toute trouvée. Il faut que la Banque centrale européenne (BCE) fasse tourner la planche à billets à plein régime.**

Mais c'est déjà ce qu'elle fait ! Et croyez-moi, cela n'incite pas les pays à faire les réformes pourtant indispensables. Cela les pousse au contraire à continuer à s'endetter à peu de frais. La situation actuelle n'est pas une solution, c'est une catastrophe !

## **Mais vous ne pouvez pas nier que c'est son président, Mario Draghi, qui a sauvé l'euro en 2012 grâce à son outil de rachat de dette d'Etat !**

Il a peut-être sauvé l'euro pour l'instant, mais il a laissé l'Europe sur la voie d'une très longue stagnation. **Surtout, il a violé son mandat** : que je sache, la BCE n'a pas la même mission que la Réserve fédérale américaine (Fed). Même la Fed ne rachète pas de dette des Etats fédérés. Elle ne peut acheter que de la dette publique de l'Etat fédéral, en aucun cas celle d'un Etat comme la Californie. Or c'est justement ce que la BCE a fait et se dit prête à refaire.

## **La solution est donc de créer des eurobonds, ces emprunts qui seraient émis par l'Europe ?**

Non. Quand la BCE achète des emprunts d'Etat, elle les transforme déjà de facto en eurobonds. Et le grand problème des eurobonds, c'est qu'ils élimineraient tout écart de taux d'intérêt entre les pays de l'euro. On a vu lors des dix premières années de la monnaie unique les dérives que la baisse artificielle des taux d'intérêt a pu engendrer. Les écarts de taux sont nécessaires pour limiter la tendance à l'endettement.

**Une nouvelle fois, la France ne respecte pas ses promesses de réduire son déficit public. Est-elle encore crédible ?**

Oui.

**Ah bon ?**

**Oui, mais seulement parce que tout le monde sait qu'elle a encore assez de poids politique pour faire plier ses partenaires. C'est tout.**

**Est-ce vraiment la seule raison ?**

Oui. Parce que sinon le manque de compétitivité de l'économie française engendrerait une perte de confiance chez les investisseurs. Le secteur manufacturier est en train de mourir ou est du moins très malade. Sa part dans le PIB n'est plus que de 9 %, la désindustrialisation n'est pas un mythe. La France a rapatrié dans le secteur public tous les gens, ou leurs enfants, qui avaient perdu leur emploi dans le privé. La France compte deux fois plus de fonctionnaires que l'Allemagne si on compare leur nombre pour 1 000 habitants. Et puis la part des dépenses publiques s'élève à près de 57 % du PIB chez vous, contre 44 % en Allemagne. Certes, tout cela peut s'apparenter à une solution, car cela évite de mettre des gens au chômage et de les voir descendre dans la rue. Mais quels sont réellement leur travail, leur productivité ?

**La France est donc bien l'homme malade de la zone euro ?**

Je dirais plutôt que la France appartient à un groupe de pays dont l'économie est malade. Avec l'Italie, notamment. Souvenez-vous, voilà dix ans, l'Allemagne était l'homme malade de l'Europe, personne ne voulait y investir, le chômage avait explosé. Et il y a eu les réformes Schröder, vous connaissez la suite... La France d'aujourd'hui, c'est l'Allemagne d'il y a dix ans.

**François Hollande a décidé de tout miser sur la compétitivité... Il ne cesse de le clamer !**

C'est bien (rires). Mais on ne juge l'arbre qu'à ses fruits. Il faut donc attendre de voir ce qui est réellement fait. Le smic, les 35 heures, l'énorme secteur public, tout cela pose problème. Avec le Danemark, la France est le pays le plus socialiste du monde développé. Si vous considérez que 0 % du PIB de dépenses publiques est une pure économie de marché et que 100 % est un communisme total, alors la France est plus proche du communisme que d'une économie de marché.

**Quel serait le modèle à suivre pour la France ? L'Allemagne de Schröder ? La Suède ?**

La Suède, en 1991-1992, traversait une profonde crise. Le gouvernement a incité les gens à travailler plutôt qu'à toucher des indemnités, a profondément diminué la part de l'Etat dans l'économie, a libéralisé de nombreux secteurs... A l'époque, c'était le pays le plus socialiste d'Europe, avec le taux le plus élevé de dépenses publiques ; désormais, la Suède a beaucoup diminué ses dépenses publiques, même si elles ne sont pas encore descendues sous les 50 % du PIB.

**Pour s'en sortir, les Suédois ont profondément dévalué leur monnaie. Si on vous suit, la seule voie praticable pour la France est donc de sortir de l'euro pour mener des réformes à la suédoise.**

(Rires) Non, la France ne doit pas sortir de l'euro, mais elle doit bien mener une dévaluation interne : selon Goldman Sachs, elle doit dévaluer ses prix de 20 % par rapport à la moyenne de la zone euro pour retrouver de la compétitivité.

**Donc, quand Hollande fait de la déflation notre principal problème, ce serait plutôt notre principale solution...**

Je ne parle pas de déflation en tant que telle, mais de déflation par rapport aux autres pays de la zone euro. Pour la France, qui est un pays bien trop cher, il faudrait un taux d'inflation de 0 %, pendant que d'autres pays comme l'Allemagne affichent une hausse des prix de plusieurs points de pourcentage.

**La solution passe aussi par l'Allemagne. Elle pourrait augmenter ses salaires pour rééquilibrer la zone euro, comme le réclame la France.**

Oui, l'Allemagne doit aussi augmenter les salaires et les prix pour aider les autres. Mais il faut relativiser. Pour que les pays du Sud deviennent compétitifs sans déflation face à l'Allemagne, Goldman Sachs a calculé que les prix en Allemagne devaient augmenter de 50 %, voire plus. Je ne le recommande bien sûr pas ! Alors, certes, l'Allemagne doit voir ses prix augmenter un peu, mais les autres doivent parallèlement faire baisser les leurs ou bien sortir temporairement de l'euro. Attention, cependant : l'option d'une sortie temporaire de l'euro ne doit pas s'appliquer à de grands pays comme la France ou l'Italie.

**En une phrase, comment qualifieriez-vous François Hollande ?**

L'homme des illusions socialistes.

---

L'Allemagne loin devant

- Taux de chômage : 4,9 % de la population active (10,5 % en France).
- Excédent budgétaire 2015 : + 0,2 % du PIB (- 4,3 % en France).
- Dette publique en 2015 : 72,5 % du PIB (97,2 % en France).
- Taux de dépenses publiques : 44 % du PIB (56,1 % en France).
- Balance courante 2015 : 228,4 milliards de dollars (- 30,7 milliards en France).

Sources : Eurostat, FMI, Bercy.

Fronde sociale outre-Rhin

Et si François Hollande avait trouvé ses meilleurs alliés chez les salariés allemands, lui qui ne cesse de réclamer des hausses de salaire outre-Rhin pour que la France retrouve de la compétitivité ? Depuis plusieurs semaines, l'Allemagne fait face à deux mouvements sociaux d'ampleur. L'un chez Deutsche Bahn, la SNCF allemande, où les cheminots réclament une hausse de salaire de 5 % ; les conducteurs viennent même de mener leur troisième grève en moins d'un mois, avec les perturbations les plus violentes depuis 2008. L'autre chez Lufthansa, où les pilotes veulent pouvoir encore partir en préretraite à 55 ans et ont mené leur huitième journée de protestation depuis janvier. Mais ça reste quand même l'Allemagne : pas de chaos comme en France, car les contestataires n'enchaînent pas les journées de grève et des solutions de substitution sont parfois trouvées. Reste que la grogne pourrait s'étendre : le puissant syndicat IG Metall, symbole de la cogestion à l'allemande, qui avait accepté dix années de modération salariale dans l'industrie, va demander cet automne des augmentations de 3 %.

Repères

- 1948 : naissance en Westphalie
- 1984 : devient professeur à l'université de Munich.
- 1999 : nommé président du think tank et institut de recherches Ifo.
- 2003 : son livre « L'Allemagne peut-elle encore être sauvée ? » se vend à plus de 100 000 exemplaires outre-Rhin et inspire les réformes Schröder.
- 2013 : classé « économiste le plus influent d'Allemagne » par la Frankfurter Allgemeine Zeitung.

- 2014 : sortie de son livre (en anglais), « The Euro Trap », aux presses universitaires d'Oxford.

Propos recueillis par Clément Lacombe et Marc Vignaud



## „Deutschland hat die Finanzkrise nicht aufgearbeitet“

Martin Hellwig, Präsident des Max-Planck-Instituts in Bonn, übt harte Kritik an Banken, Medien, Politik und Wissenschaft. Des Weiteren sei die Erhöhung der Zinsen durch die EZB sei heute gar keine Option mehr.

24.10.2014, von GERALD BRAUNBERGER

Für Martin Hellwig hat sich die Stabilität der Banken nicht wesentlich verbessert. „Früher glich der Bankensektor einem Lastwagen, der mit 150 Stundenkilometer in einen Tunnel fährt. Heute gleicht der Bankensektor einem Lastwagen, der mit 140 Stundenkilometern in einen Tunnel fährt.“ Ja, durch die Regulierungen der vergangenen Jahre sei der Bankensektor sicherer geworden. Aber er sei noch längst nicht sicher.

Hellwig, Präsident des Max-Planck-Instituts zur Erforschung von Gemeinschaftsgütern in Bonn, gehört zu den profiliertesten Ökonomen in Deutschland. Gemeinsam mit seiner amerikanischen Fachkollegin Anat Admati hat er das aufsehenerregende Buch „Des Bankers neue Kleider“ verfasst, in dem sich die Autoren für eine erheblich höhere Eigenkapitalausstattung der Banken aussprechen. Folgerichtig kritisierte Hellwig in einem Vortrag an der Frankfurter Goethe-Universität die derzeitigen Eigenkapitalanforderungen an Banken als unzureichend.

### Finanzkrise wurde nicht aufgearbeitet

Generell zeigte sich Hellwig mit der Wahrnehmung der Finanzkrise sehr unzufrieden. In Deutschland, aber auch anderswo sei die Krise nicht aufgearbeitet worden. Der Ökonom kritisierte zu enge Verflechtungen zwischen den Banken und der Politik. Die Banken könnten sich heute nicht mehr erinnern, dass es eine Krise gegeben habe, und die Politik besitze ein Interesse an Banken, die reichlich mit billigem Geld versorgt seien. Generell konstatiert Hellwig eine zunehmende Macht von Gläubigern gegenüber der Politik, die zur Aushebelung des Haftungsprinzips führe: So sei der „Bail-out“ Griechenlands von der Politik nicht zuletzt zum Schutze deutscher und französischer Banken betrieben worden. Versagt haben nach Ansicht Hellwigs auch die Medien und die Wissenschaft in dem Bemühen, eine sachgerechte Aufarbeitung der Krise zu leisten.

Die Regulierung der vergangenen Jahre betrachtet Hellwig als in Teilen unzureichend und in Teilen als abwegig. Große Defizite erkennt der Ökonom vor allem in der Regulierung international tätiger Banken, die Geschäfte in unterschiedlichen Jurisdiktionen betreiben. Die deutsche Finanzaufsicht Bafin bezeichnete Hellwig als „Europameister im Einzäunen“. Er erinnerte daran, dass die Bafin während der Krise der deutschen Tochtergesellschaft der italienischen Großbank Unicredit untersagt hatte, der Muttergesellschaft Eigenkapital zur Verfügung zu stellen. Abwegig ist für Hellwig unter anderem das Deklarieren zyprischer Banken mit einer Bilanzsumme von 10 Milliarden Euro als systemrelevant.

### Die Lage in Europa schwierig

Die Lage in Europa bezeichnete Hellwig als schwierig, weil das Risiko einer wirtschaftlichen Stagnation über 10 oder 20 Jahre bestehe. Als Ursachen nannte er hohe staatliche und private Schulden sowie Überkapazitäten im Bankensektor. Die geplante Bankenunion werde nicht alle Hoffnungen erfüllen, da das Band zwischen Banken und Politik eng bleibe und Regierungen Interesse an der Existenz schwacher Banken hätten, weil diese Zugang zu billigen EZB-Geldern besäßen.

Hellwig denkt nicht, dass in der vergangenen Dekade frühere Zinserhöhungen von Fed und EZB die Krise vermieden hätten. Heute sei dies gar keine Option: „Wenn die EZB anfinge, die Zinsen zu erhöhen, dann gute Nacht.“

## The Zombie System

# How Capitalism Has Gone Off the Rails

By Michael Sauga

**Six years after the Lehman disaster, the industrialized world is suffering from Japan Syndrome. Growth is minimal, another crash may be brewing and the gulf between rich and poor continues to widen. Can the global economy reinvent itself?**

A new buzzword is circulating in the world's convention centers and auditoriums. It can be heard at the World Economic Forum in Davos, Switzerland, and at the annual meeting of the International Monetary Fund. Bankers sprinkle it into the presentations; politicians use it to leave an impression on discussion panels.

The buzzword is "inclusion" and it refers to a trait that Western industrialized nations seem to be on the verge of losing: the ability to allow as many layers of society as possible to benefit from economic advancement and participate in political life.

The term is now even being used at meetings of a more exclusive character, as was the case in London in May. Some 250 wealthy and extremely wealthy individuals, from Google Chairman Eric Schmidt to Unilever CEO Paul Polman, gathered in a venerable castle on the Thames River to lament the fact that in today's capitalism, there is too little left over for the lower income classes. Former US President Bill Clinton found fault with the "uneven distribution of opportunity," while IMF Managing Director Christine Lagarde was critical of the numerous financial scandals. The hostess of the meeting, investor and bank heir Lynn Forester de Rothschild, said she was concerned about social cohesion, noting that citizens had "lost confidence in their governments."

It isn't necessary, of course, to attend the London conference on "inclusive capitalism" to realize that industrialized countries have a problem. When the Berlin Wall came down 25 years ago, the West's liberal economic and social order seemed on the verge of an unstoppable march of triumph. Communism had failed, politicians worldwide were singing the praises of deregulated markets and US political scientist Francis Fukuyama was invoking the "end of history."

Today, no one talks anymore about the beneficial effects of unimpeded capital movement. Today's issue is "secular stagnation," as former US Treasury Secretary Larry Summers puts it. The American economy isn't growing even half as quickly as did in the 1990s. Japan has become the sick man of Asia. And Europe is sinking into a recession that has begun to slow down the German export machine and threaten prosperity.

Capitalism in the 21st century is a capitalism of uncertainty, as became evident once again last week. All it took were a few disappointing US trade figures and suddenly markets plunged worldwide, from the American bond market to crude oil trading. It seemed only fitting that the turbulence also affected the bonds of the country that has long been seen as an indicator of jitters: Greece. The financial papers called it a "flash crash."

### Running Out of Ammunition

Politicians and business leaders everywhere are now calling for new growth initiatives, but the governments' arsenals are empty. The billions spent on economic stimulus packages following the financial crisis have created mountains of debt in most industrialized countries and they now lack funds for new spending programs.

Central banks are also running out of ammunition. They have pushed interest rates close to zero and have spent hundreds of billions to buy government bonds. Yet the vast amounts of money they are pumping into the financial sector isn't making its way into the economy.

Be it in Japan, Europe or the United States, companies are hardly investing in new machinery or factories anymore. Instead, prices are exploding on the global stock, real estate and bond markets, a dangerous boom driven by cheap money, not by sustainable growth. Experts with the Bank for International Settlements have already identified "worrisome signs" of an impending crash in many areas. In addition to creating new risks, the West's crisis policy is also exacerbating conflicts in the industrialized nations themselves. While workers' wages are stagnating and traditional savings accounts are yielding almost nothing, the wealthier classes -- those that derive most of their income by allowing their money to work for them -- are profiting handsomely.

According to the latest Global Wealth Report by the Boston Consulting Group, worldwide private wealth grew by about 15 percent last year, almost twice as fast as in the 12 months previous.

The data expose a dangerous malfunction in capitalism's engine room. Banks, mutual funds and investment firms used to ensure that citizens' savings were transformed into technical advances, growth and new jobs. Today they organize the redistribution of social wealth from the bottom to the top. The middle class has also been negatively affected: For years, many average earners have seen their prosperity shrinking instead of growing.

Harvard economist Larry Katz rails that US society has come to resemble a deformed and unstable apartment building: The penthouse at the top is getting bigger and bigger, the lower levels are overcrowded, the middle levels are full of empty apartments and the elevator has stopped working.

### 'Wider and Wider'

It's no wonder, then, that people can no longer get much out of the system. According to polls by the Allensbach Institute, only one in five Germans believes economic conditions in Germany are "fair." Almost 90 percent feel that the gap between rich and poor is "getting wider and wider."

In this sense, the crisis of capitalism has turned into a crisis of democracy. Many feel that their countries are no longer being governed by parliaments and legislatures, but by bank lobbyists, which apply the logic of suicide bombers to secure their privileges: Either they are rescued or they drag the entire sector to its death.

It isn't surprising that this situation reinforces the arguments of leftist economists like distribution critic Thomas Piketty. But even market liberals have begun using terms like the "one-percent society" and "plutocracy." The chief commentator of the *Financial Times*, Martin Wolf, calls the unleashing of the capital markets a "pact with the devil."

They aren't alone. Even the system's insiders are filled with doubt. There is the bank analyst in New York who has become exasperated with banks; the business owner in Switzerland who is calling for higher taxes; the conservative Washington politician who has lost faith in the conservatives; and the private banker in Frankfurt who is at odds with Europe's supreme monetary authority.

They all convey a deep sense of unease, and some even show a touch of rebellion.

---

**If there is a rock star** among global bank analysts, it's Mike Mayo. The wiry financial expert loves loud ties and tightly cut suits, he can do 35 pull-ups at a time, and he likes it when people call him the "CEO killer."

The weapons Mayo takes into battle are neatly lined up in his small office on the 15th floor of a New York skyscraper: number-heavy studies about the US banking industry, some as thick as a shoebox and often so revealing that they have enraged industry giants like former Citigroup CEO Sandy Weill, or Stan O'Neal in his days as the head of Merrill Lynch. Words of praise from Mayo are met with cheers on the exchanges, but when he says sell, it can send prices tumbling.

Mayo isn't interested in a particular sector but rather the core of the Western economic system. Karl Marx called banks "the most artificial and most developed product turned out by the capitalist mode of production." For Austrian economist Joseph Schumpeter, they were guarantors of progress, which he described as "creative destruction."

But financial institutions haven't performed this function in a long time. Before the financial crisis, they were the drivers of the untenable expansion of debt that caused the crash. Now, focused as they are on repairing the damage done, they are inhibiting the recovery. The amount of credit ought to be "six times faster than it has been," says Mayo. "Banks now aren't the engines of growth anymore."

Mayo's words reflect the experience of his 25 years in the industry, a career that sometimes sounds like a plot thought up by John Grisham: the young hero faces off against a mafia-like system.

He was in his late 20s when he arrived on Wall Street, a place he saw as symbolic of both the economic and the moral superiority of capitalism. "I always had this impression," says Mayo, "that the head of a bank would be the most ethical person and upstanding citizen possible."

### **The Blackest of Boxes**

But when Mayo, a lending expert, worked for well-known players like UBS and Prudential Securities, he quickly learned that the glittering facades of the American financial industry concealed an abyss of lies and corruption. Mayo met people who recommended buying shares in technology companies in which they themselves held stakes. He saw how top executives diverted funds into their own pockets during mergers. And he met a bank director who only merged his bank with a lender in Florida because he liked boating in the Keys.

What bothered Mayo most of all was that his employers penalized him for doing his job: writing critical analyses of banks. He lost his job at Lehman Brothers because he had downgraded a financial institution with which the Lehman investment department wanted to do business. Credit Suisse fired him because he recommended selling most US bank stocks.

Only when the real estate bubble burst did the industry remember the defiant banking analyst, who already saw the approaching disaster even as then-Deutsche Bank CEO Josef Ackermann issued a yield projection of 25 percent. *Fortune* called him "one of eight people who saw the crisis coming." The US Congress called on him to testify about the crisis.

Today Mayo writes his analyses for the Asian brokerage group CLSA and they still read like reports from a crisis zone. Central banks have kept lenders alive with low interest rates, and governments have forced them to take up additional capital and comply with thousands of pages of new regulations. Nevertheless, Mayo is convinced that "the incentives that drove the problems ... are still in place today."

Top bank executives are once again making as much as they did before the crisis, even though the government had to bail out a large share of banks. The biggest major banks did not shrink, as was intended, but instead have become even larger.

### **Incalculable Risks**

New accounting rules were passed, but financial managers can still hide the value of their receivables and collateral behind nebulous terms like "transaction" or "customer order." Bank balance sheets, British central banker Andrew Haldane said caustically, are still "the blackest of boxes."

Before the crash, investment banks gambled with derivatives known by acronyms like CDO and CDS. Today Wall Street institutions try to get the upper hand with high-frequency trading, with their Dark Pools and millisecond algorithms. Regulators fear that high-frequency trading, also known as flash trading, could create incalculable risks for the global financial system.

When analyst Mayo thinks about the modern banking world, he imagines a character in the Roman Polanski film "Chinatown," California detective Jake Gittes. The man solves one corruption case after another, and yet the crime level in Los Angeles doesn't go down. "Why is that?" he finally asks another character, who merely replies: "Forget it, Jake. It's Chinatown."

It's the same with the banking industry, says the analyst. Individual institutions aren't the problem, he explains. The problem is the system. "The banks are Chinatown," says Mayo, "and it is still the situation today."

---

**The little village of Wimmis** lies in an area of Switzerland that still looks quintessentially Swiss, the Bernese *Oberland*, or Highlands, where Swiss flags flutter in front yards. The local tanning salon is called the "Sunne Stübli" (little sun room) and under "item five" of the latest edition of the town's "Placard Ordinance," posted outside the town administration building, organizations must secure their public notices "with thumbtacks" and "not with staples." Everything has its place in Wimmis, as it does in Markus Wenger's window factory. The business owner, with his thinning hair and crafty eyes, is the embodiment of the old saying, "time is money." He walks briskly through his production building, the size of a football field, passing energy-saving transom windows, energy-saving patio doors and energy-saving skylights, which can be installed between solar panels, also to save energy, a system Wenger developed. "We constantly have to think of new things," he says, "otherwise the Czechs will overtake us."

Wenger could pass for a model businessman from the regional chamber of commerce were it not for his support for a political initiative that's about as un-Swiss as banning cheese production in the Emmental region. Wenger advocates raising the inheritance tax.

For decades, Switzerland was based on a unique form of popular capitalism, which promised small craftsmen as many benefits as those who worked in high finance. Switzerland was the discreet tax haven for the world's rich, while simultaneously laying claim to Europe's highest wage levels -- a Rolex model of the social welfare state.

But the country's established class consensus was shattered by the excesses of the financial crisis -- the \$60 billion bailout of its biggest bank, UBS, and the millions in golden parachutes paid out to executives so that they wouldn't go to the competition after being jettisoned by their companies.

Since then, a hint of class struggle pervades Swiss Alpine valleys. A series of popular initiatives have been launched, initiatives the financial newspapers have labeled "anti-business." To begin with, the Swiss voted on and approved a cap on so-called "rip-off salaries." Another referendum sought to impose a ceiling on executive compensation, but it failed. A proposal by Social Democrats, Greens and the socially conservative EVP, to support government pensions with a new tax on large inheritances, will be put to a referendum soon.

### 'The Wealth of Medieval Princes'

Income isn't the problem in Switzerland, where the gap between rich and poor is no wider than in Germany or France. The problem is assets. No other country has as many major shareholders, financiers and investors, and in no country is as much capital concentrated in so few hands. The assets of the 100 wealthiest Swiss citizens have increased almost fivefold in the last 25 years. In the Canton of Zürich, the 10 richest residents own as much as the poorest 500,000. When a Swiss business owner died recently, his two heirs inherited an estate worth as much as all single-family homes and owner-occupied flats in the Canton of Appenzell Innerrhoden. Wealth has become so concentrated in Switzerland, says the former head of the Zürich statistics office, that it "rivals the wealth of medieval princes."

The government benefits hardly at all from this wealth. The Swiss tax authorities recently collected all of 864 million Swiss francs (€715 million) in inheritance tax, and this revenue source is unlikely to increase anytime soon. To attract wealthy individuals, the cantons have reduced their tax rates to such low levels that even estates worth billions can be left to the next generation without being subject to any taxation at all.

In the past, the Swiss were fond of their quirky high society, whose lives of luxury in places like Lugano were as spectacular as their bankruptcies. But now, a large share of the super-rich comes from the financial industry, and even an upright window manufacturer like Markus Wenger is often unsure what to make of the demands coming from his high-end customers.

A homeowner recently asked Wenger if he could gold-plate his window fittings. And when he was standing in an older couple's 500-square-meter (5,380-square-foot) apartment not long ago, he found himself wondering: How do they heat this?

### A Dangerous Path

Wenger is no revolutionary. He likes the market economy and says: "Performance must be rewarded." His support for a higher inheritance tax is not as much the result of his sense of justice, but rather a cost calculation that he explains as soberly as the installation plan for his windows.

This is how Wenger's calculation works: Today he pays about €8,000 a year in social security contributions for a carpenter who makes 65,000 Swiss francs (€54,000). But the Swiss population is aging, so contributions to pension insurance threaten to increase drastically soon. Doesn't it make sense, he asks, to exact an additional, small contribution from those Swiss citizens who hardly pay any taxes at all today on their rapidly growing fortunes?

For Wenger, the answer is obvious. But he also knows that most of his fellow business owners see things differently. They are worried about an "attack by the left" and prefer to support their supposed champion, Christoph Blocher, the billionaire spiritual head of the Swiss People's Party. Only recently, Blocher convinced the Swiss to limit immigration by workers from other European countries. Now Wenger expects Blocher to launch a new campaign under the motto: "Are you trying to drive our business owners out of the country?"

There is more at stake than a few million francs for the national pension fund. The real question is whether wealthy countries like Switzerland should become playthings for their elites. Wenger sees the industrialized countries embarking on a dangerous path, the path of greed and self-indulgence, and he believes Blocher's party is the most visible expression of that. Blocher is pursuing a "policy for high finance," says Wenger. "He is fighting on behalf of money."

The entrepreneur from the Bern Highlands has no illusions over his prospects in the upcoming conflict with the country's great scaremonger. The Swiss are likely to vote on the inheritance tax initiative next year. "In the end," Wenger predicts, "the vote will be 60 to 40 against us."

### The Deformation of Capitalism

**He was the face of** the Reagan revolution, a young man with large, horn-rimmed glasses and thick hair, wearing a suit that was too big for him as he sat next to the hero of conservative America. As former President Ronald Reagan's budget director, David Stockman was the architect of the biggest

tax cut in US history and the propagandist of the "trickle-down" theory, the Republican tenet whereby profits earned by the rich eventually benefit the poorer classes.

Thirty years later, Stockman is sitting on a Chesterfield sofa in his enormous mansion in Greenwich, Connecticut, an affluent suburb of New York, where the stars of the hedge fund industry conceal their tasteless mansions behind red brick walls and jeeps owned by private security companies are parked on every street corner.

Stockman is wearing a green baseball cap and a black T-shirt. It's a sunny early fall morning, but the mood in the brightly lit rooms is strangely somber. The rooms are empty, there are boxes stacked in the corners and a servant is wrapping the silverware in the dining room.

Stockman is moving to New York, into an apartment he has already rented in Manhattan. But it isn't entirely clear whether he is only moving to be closer to TV studios and newspaper editors, or if the move signifies a departure from his previous life. It was a life that took him through the executive suites of Washington politics and the US financial industry, a life that has placed Stockman in an almost unparalleled position to recount the aberrations of American capitalism in the last three decades. "We have a financialized, central-bank dominated casino," he says, "that is undermining the fundamentals of a healthy growing capitalist economy," he says.

Ironically, Stockman was the one who wanted to reshape that society, back in the 1980s, when Reagan made him the organizer of his shift to so-called supply-side economics. Like the actor-turned-president from California, Stockman believed in free markets, low taxes and reducing the role of government.

### **The First Mistake**

But Stockman also believed in healthy finances, which placed him at odds with the California contingent on Reagan's team who saw themselves as lobbyists for industry and the military. When Reagan's chief of staff, Donald Regan, declared the phrase "tax increase" to be taboo after the 1984 election, Stockman knew that he had lost. But it was more than a personal defeat. It was a triumph of irrationality, one that led Stockman to permanently disassociate himself from his party's fiscal policies. "The Republican concept of starving the beast is the worst thing in terms of fiscal rectitude that you can imagine," Stockman says today. "It's even worse than the Keynesian models of the Democrats."

The debt policy of the Reagan years was the first mistake of America's conservative revolutionaries, but not the only one. There is another fallacy, one that Stockman also participated in when he went to work for the investment bank Salomon Brothers and later the private equity firm Blackstone after his ouster from the White House.

It was the time when it had become politically fashionable to unfetter the financial industry; a time when then-Fed Chairman Alan Greenspan, Stockman's old acquaintance from the Reagan team, was inventing a new monetary policy: Whenever the economy and the markets showed signs of weakness, he reduced interest rates, and when a large financial institution ran into trouble, it was bailed out with the help of the central bank.

Greenspan's policy of cheap money became a sweet poison for Wall Street, the chief ingredient of the dangerous debt cocktails brewed up by the wizards at London and New York investment banks, with Stockman front and center. The former politician became a virtuoso of the leveraged buyout, a complex financial deal in which an investor buys companies with borrowed money, restructures them or carves them up, and then sells them at a profit.

The deals made Stockman rich, but they also turned him into a junkie. His projects became increasingly risky and the towers of credit he constructed became taller and taller. "I was an addict," he says. "I got caught up in the process."

### **A Debt Republic**

Disaster struck in 2007, when one of his highly leveraged companies went bankrupt. He was indicted on fraud charges, and the bankruptcy cost him millions and damaged his reputation. It became his "road to Damascus experience," as he calls it, when the financial crisis erupted a short time later. He concluded that the same mistakes that had destroyed his company also took the United States to the brink of an abyss: cheap credit, excessively high debt and a false sense of security that everything would ultimately work out for the best.

Stockman again became the rebel he had been at the beginning of his career. He gave up his position in the financial industry, started a blog in which he settled scores with both policymakers in Washington and the financial oligarchy on Wall Street and he wrote an almost 800-page analysis of the "Great Deformation" of US capitalism.

The conservative is furious over his country's transformation into a debt republic of the sort the Western world has never before seen in times of peace. A republic in which going to college is paid for with borrowed funds, as is the next military campaign. A country which hasn't actually dismantled its gigantic pile of debt since the crisis -- \$60 trillion -- but has merely redistributed it. While the banks were allowed to pass on a large share of their bad loans to taxpayers, the government is in more debt than ever before.

The mountain of debt appears smaller than it is because the Fed keeps interest rates low. At the same time, though, all this cheap money is driving the United States into a risky race against time, one in which no one knows what will happen first: the hoped-for economic boom or the next crash. Experts, like former Treasury Secretary Robert Rubin, believe the current rally in the markets is in fact the precursor to the next crash.

The primary beneficiaries of the market rally seen in recent months are the 10 percent of top earners who own more than 90 percent of financial assets. But for average Americans, the policies instituted in response to the crisis have been poverty inducing. After the crash, millions of US citizens first lost their homes and then their jobs -- and now the social divide in the country is as big as it was in the 1920s. While wealth has grown at the top of the income scale, the median household, or the household that lies statistically at the exact middle of the scale, has become \$50,000 poorer since 2007.

In the past, part of the promise of the American dream was that anyone who worked hard enough could eventually improve his or her situation. Today the wealthy enjoy most of the fruits of US capitalism and the most salient feature of the system is the fear of fear. No one knows what might happen if the Fed raises interest rates next year as planned. Will pressure from rising costs cause the government deficit to explode? Will the stock market bubble burst and will financial institutions collapse? Will the economy crash?

Only one thing is certain: In the seventh year of the financial crisis, the US economy is still addicted to debt and cheap money. Worst of all, the withdrawal phase hasn't even begun.

"There is no possibility of a soft landing (with the) markets as completely distorted and disabled as they are today," Stockman says in parting. "There will be some great conflagration. It's just the question of when."

---

**Michael Klaus flips open** his mobile phone, which he has been doing a lot of these days. He taps the screen with his finger to display the current yields on 10-year German government bonds. "Germany 10 Year: 0.80," the screen reads, using the abbreviated terminology of the Bloomberg market service. "You see," he says, "yields are down again. They were at 0.84 yesterday."

It's Wednesday of last week. The Frankfurt banker is walking down Friedrichstrasse in Berlin on his way to a meeting with fellow members of the Confederation of German Employers' Associations. The latest labor agreement is on the agenda, but Klaus is still thinking about the number on the screen of his mobile phone, yet another reaction to the most recent plans of Mario Draghi, the president of the European Central Bank (ECB).

Such rates are almost always a reaction to Draghi, at least they have been since the euro crisis got going. According to economics textbooks, security prices are determined by supply and demand. But in the reality of the monetary union, they usually follow the rates set by the top monetary watchdog in Frankfurt. In Klaus's assessment of the situation, "to put it in somewhat exaggerated terms, we live in a central-bank-administration economy."

### **The ECB's Contribution**

For the last quarter of a century, Klaus, a management expert, has been working for Metzler, a traditional, private bank based in Frankfurt. He is now a partner and exudes the self-confident nonchalance of a man who knows that his customers need to show up with at least €3 million to become his clients. His biggest asset is reliability. Unlike the large, powerful banks, his bank would be unable to count on government assistance in a crisis. It is not big enough to be too big to fail.

Partly for that reason, Klaus is particularly bothered by the ECB's development in recent years. He sees it as a kind of hedge fund a kind of ministerial administration. Because Europe's major banks are ailing and national governments are at odds, the ECB has developed into the most powerful bureaucracy on the Continent. It controls interest rates and the money supply, drives prices on the exchanges and financial markets, supervises financial institutions and audits governments. According to Klaus, the European Central Bank has all but "replaced" the European bond market.

It made sense at the time, because it protected the monetary union from breaking apart. But now emergency aid has turned into long-term assistance. The effects of ECB measures are subsiding, and financial experts aren't the only ones to notice that their programs have recently done more harm than good.

That was the case with Draghi's latest package last month. To stimulate lending to small and mid-sized companies, the ECB announced its intention to begin large-scale buying of special debt instruments known as asset-backed securities, or ABS. The only problem is that far too few of these securities exist in Europe.

This leads many experts to worry that lenders will simply fill the gap by transforming bad debt from their portfolios into ABSs and pass them on to the ECB. The investment effect would be next to nothing.

Draghi's plan to provide long-term funds to banks if they can demonstrate that they passed it on in the form of loans to companies or households could also prove harmful. They must only offer proof in 2016, meaning they could first invest the money in government bonds, a surer bet these days than corporate bonds.

### **Achieving the Opposite**

Another recent Draghi measure is particularly dangerous: the "negative deposit interest rate." It means that banks no longer earn anything when they park their money with the ECB. On the contrary, they are required to pay for the privilege.

This too is meant to encourage banks to lend. In reality, however, the measure makes the situation even more difficult for financial institutions like savings banks and cooperative banks, which are dependent on customer deposits. Because of the current low interest rates, these banks already earn almost nothing from the spread between savings and lending rates. If interest rates are pushed down even further, profits will continue to decline. "Ironically, this torpedoed the business model of savings banks and cooperative banks, which have thus far managed to survive the crisis in relatively good shape," says Klaus.

Many experts are worried that with measures like these, the ECB is achieving precisely the opposite of what it wants to achieve. Instead of being strengthened, the credit sector is weakened. Instead of reducing risks, new ones are being created. Instead of liquidating ailing banks, they are kept alive artificially.

The economy has had little experience thus far with the new crisis capitalism, with its miniature growth, miniature inflation and miniature interest rates. But economists learned one thing after large credit bubbles burst in recent years, in Japan and Scandinavia, for example: After a financial and banking crisis, the first order of business is to clean up the banks, and to do it quickly and radically. Institutions that are not viable need to be shut down while the others should be provided with capital.

### **'Substantial Turbulence'**

In Europe, however, this process has dragged on for years, under pressure from the financial lobby. The condition of the industry is now so dismal that experts are using metaphors from the world of horror films to describe it. "Zombie banks" are those that are being kept alive artificially with government bailouts and, like the zombies in Hollywood films, are wreaking havoc throughout Europe. They are too sick to lend money to the real economy but healthy enough to speculate with financial investments. Many banks today, says Bonn economist Martin Hellwig, can only "survive in the market by speculating."

What distinguishes the current situation from the wild years before the financial crisis is that speculators were once driven by greed but have since turned into speculators motivated by need.

Private banker Klaus has seen enough on his market app. He closes the phone with a worried look on his face, and then he utters a sentence in the typically convoluted idiom of the financial industry: "If Europe slips into a recession, it could lead to substantial turbulence in the financial markets."

---

**The man who introduced** the concept of "inclusion" into the political debate is sitting in his office in Boston. There are mountains of papers on the round conference table: academic papers, pages of statistics from the International Monetary Fund, and the latest issue of the *Anarcho-Syndicalist Review*.

Daron Acemoglu is currently considered one of the 10 most influential economists in the world, but the native of Istanbul doesn't think much of titles and formalities. He prefers the relaxed look of the web community: a plaid shirt and jeans, and a Starbucks cup in his hand.

He became famous two years ago when he and colleague James Robinson published a deeply researched study on the rise of Western industrial societies. Their central thesis was that the key to their success was not climate or religion, but the development of social institutions that included as many citizens as possible: a market economy that encourages progress and entrepreneurship, and a parliamentary democracy that serves to balance interests.

The only problem is that such institutions do not arise automatically. They have to be promoted and defended, especially against those social classes and interest groups that use power to seal themselves off from competitors, secure their own benefits and seek to influence lawmakers accordingly.

Extremely well read, Acemoglu can cite dozens of such cases. One is 14th century Venice, where a small patrician caste monopolized maritime trade. Another is Egypt under former President Hosni Mubarak, whose officer friends divided up key economic posts among themselves but were complete failures as businessmen. These are what Acemoglu calls "extractive processes," which lead to economic and social decline.

### **A Process of Extraction?**

The question today is: Are Western industrial societies currently undergoing a similar process of extraction?

Acemoglu leans back in his chair. He isn't one to make snap judgments, and he understands the contradictions of social trends, in the United States, for example. On the one hand, the US is more inclusive today than in the 1960s, because it has abolished racial segregation. On the other hand, says Acemoglu, he has noticed the growing influence of powerful interest groups: the pharmaceutical industry, insurance companies and, most of all, Wall Street. "The problem of money in politics," says Acemoglu, "is particularly acute in the case of the financial industry."

US politicians spend up to 70 percent of their time raising money for their campaigns, and Wall Street is one of their most important sources. Experts have calculated that Bill and Hillary Clinton alone have garnered at least \$300 million in donations from the financial industry since the early 1990s.

In addition, money is no longer the only factor shaping the connections between Wall Street and Washington, as Acemoglu demonstrated in a recent study about former US Treasury Secretary Timothy Geithner. The stock prices of financial firms, with which he maintained close relationships, climbed significantly after his nomination. "The fact that some companies had the ear of the Secretary of the Treasury," Acemoglu concludes, "was, at least by the market view, very valuable."

It has nothing to do with bribery, Acemoglu clarifies. Still, the process highlights the dangerous closeness between the financial industry and the political world, a phenomenon which can be seen elsewhere in the world as well. In Germany, for example, Chancellor Angela Merkel took steps to prevent a Greek insolvency at least partly out of consideration for German banks invested there. The London financial industry, to cite another example, was instrumental in blocking EU plans for the introduction of a financial transaction tax. In Switzerland, billionaire Blocher finances referendum campaigns via his political party. "The rich are extremely powerful," Acemoglu says, "and that is a concern."

### **Not Enough**

Limiting that influence is of the utmost importance, Acemoglu believes, so that today's upper-class, high-finance capitalism can once again revert to being a capitalism of the real economy and the societal center. The necessary economic reforms are not Acemoglu's primary focus, even if the relevant proposals have existed for a long time: a fiscal policy that doesn't just benefit the rich; a monetary policy that knows its limits; a reform of the financial and banking industry that separates the traditional savings and lending business from risky investment banking.

That won't be enough, Acemoglu believes. What is needed, he argues, is a new political alliance that takes a stand against the power of the financial industry and its lobby. He sees the anti-trust movement from the beginning of the last century in the United States as a model. It was a broad coalition from the center of society and finally achieved its great victory after decades of struggle: the breakup of major corporations like Standard Oil.

Will something comparable happen with the big international banks? Acemoglu doesn't know, but he is convinced of one thing: Elitist conferences, at which bankers and fiscal policy experts hold sophisticated conversations about "inclusion," will not bring about change.

The organizers of the World Economic Forum once again sent him an invitation to Davos recently. But Acemoglu declined, as he has done several times in the past. "Solutions to the world's problems are not produced in a meeting between Bill Gates and George Soros," he says. "Renewal has to come from below."

*Translated from the German by Christopher Sultan*

## Rekrutierer des "Islamischen Staats" im Interview: "Demokratie ist etwas für Ungläubige"

Von [Hasnain Kazim](#)



AP/ Raqqa Media Center of the Islamic State group

**Wie tickt der "Islamische Staat"? Wie sehen seine Anhänger die Welt? Ein IS-Rekrutierer schildert SPIEGEL ONLINE, wie sich die Extremisten die Zukunft vorstellen. Streitgespräch mit einem kompromisslosen Radikalen.**

Die Bedingungen des Islamisten sind streng: Kein Foto, keine Tonaufnahmen, seinen richtigen Namen verrät er sowieso nicht. Ebenso wenig, aus welchem Land er stammt, nur dass er Araber sei. Sein Englisch ist geschliffen, mit britischem Akzent.

Abu Sattar nennt er sich, ein etwa 30-jähriger Mann mit dichtem, schwarzem Vollbart, der ihm bis zur Brust reicht, die Haare über der Oberlippe wegrasiert, den Kopf kahlgeschoren. Er trägt ein schwarzes, bodenlanges Gewand. In einer ledernen schwarzen Aktentasche transportiert er einen in ein Tuch gewickelten Koran.

Abu Sattar rekrutiert in der [Türkei](#) Kämpfer für die Terrormiliz "[Islamischer Staat](#)" (IS). Er prüft die Gesinnung der Interessenten, die aus vielen Ländern der Welt in die Türkei reisen und von hier in den "Heiligen Krieg" in den Irak oder nach Syrien ziehen wollen. Mehrere IS-Anhänger haben ihn unabhängig voneinander als Gesprächspartner empfohlen. Als jemanden, der am besten erklären könne, wofür der IS stehe. Für viele sei er so etwas wie ein ideologisches Vorbild.

Nach einigem Zögern willigt Abu Sattar in ein Treffen ein. Er vereinbart einen Termin und verspricht, rechtzeitig einen Ort zu nennen. Aber dann lässt er die Verabredung platzen, nur um einen Tag später abermals ein Treffen auszumachen, am Morgen, an einem öffentlichen Platz. Diesmal taucht er tatsächlich auf: ein Mann mit braunen Augen hinter einer rahmenlosen Brille. Er wirkt selbstsicher und streitlustig, bestellt Tee und lässt während des Gesprächs eine Gebetskette mit Holzperlen durch seine Hände gleiten.

**SPIEGEL ONLINE:** Assalamu alaikum.

**Abu Sattar:** Sind Sie Muslim?

**SPIEGEL ONLINE:** Welche Rolle spielt das? Für mich ist Religion Privatsache.

**Abu Sattar:** Warum sagen Sie dann "Assalamu alaikum"?

**SPIEGEL ONLINE:** Weil es "Friede sei mit dir" bedeutet und ich es für einen freundlichen Gruß halte.

**Abu Sattar:** Sie sind also kein Muslim. Wusste ich es doch!

**SPIEGEL ONLINE:** Warum ist Ihr Denken beim "Islamischen Staat" ständig davon getrieben, die Welt in Gläubige und Ungläubige einzuteilen? Warum ist im "Islamischen Staat" immer alles schwarz und weiß, "wir gegen den Rest der Welt"?

**Abu Sattar:** Wer hat denn damit begonnen? Wer hat die Welt erobert und versucht, alle fremden Kulturen und Religionen zu unterwerfen? Die Geschichte des Kolonialismus ist lang und blutig. Und sie dauert bis heute an, in Form von Arroganz des Westens



gegenüber allen anderen. "Wir gegen den Rest der Welt", das ist die Antriebsformel des Westens. Wir Muslime leisten dagegen endlich erfolgreich Widerstand.

**SPIEGEL ONLINE:** Sie verbreiten Angst und Schrecken und töten Unschuldige, übrigens vor allem Muslime. Das nennen Sie erfolgreichen Widerstand?

**Abu Sattar:** Wir befolgen Allahs Wort. Wir glauben, es ist die einzige Aufgabe der Menschheit, Allah und seinen [Propheten Mohammed](#), Friede sei mit ihm, zu verehren. Wir setzen um, was im Koran geschrieben steht. Wenn das gelingt, ist das selbstverständlich ein Erfolg.

*Für [Salafisten](#) wie Abu Sattar ist der Koran das einzig gültige Gesetz. Sie sind streng schriftgläubig und lehnen es ab, die Schrift zu interpretieren oder gar zu abstrahieren. Abu Sattar und der IS idealisieren die islamische Gemeinschaft zu Lebzeiten des Propheten Mohammed. Nach Auffassung der Salafisten wurde ausschließlich damals der Islam in seiner "wahren Form" gelebt, nur deshalb habe das islamische Reich so schnell expandieren können. Der IS will diese Zeit nun in seiner Lesart wiederbeleben und es den frühen Muslimen gleichtun.*

**SPIEGEL ONLINE:** Finden Sie, dass diejenigen, die anderen Menschen den Kopf abschneiden, gute Muslime sind?

**Abu Sattar:** Gegenfrage: Finden Sie, dass diejenigen, die mit Kampfflugzeugen afghanische Hochzeitsgesellschaften bombardieren oder die mit vorgeschobenem Grund in ein Land wie den Irak einmarschieren, gute Christen sind? Sind die Verantwortlichen für [Guantanamo](#) oder [Abu Ghuraib](#) gute Christen?

**SPIEGEL ONLINE:** Sie weichen aus. Was Sie erwähnen, geschah nicht im Namen einer Religion und wurde im Westen heftig kritisiert. Noch einmal: Was ist für Sie ein guter Muslim? Welche Leute rekrutieren Sie?

**Abu Sattar:** Ein Muslim ist, wer Allahs Gesetze ohne Wenn und Aber befolgt. Die [Scharia](#) ist unser Gesetz, es bedarf keiner Interpretation und keiner von Menschen gemachten Gesetze. Allah ist der einzige Gesetzgeber. Wir stellen fest, dass es genügend Menschen gibt, auch in Deutschland, die die Leere der modernen Welt spüren und sich nach Werten sehnen, wie der Islam sie verkörpert. Wer gegen die [Scharia](#) ist, ist kein Muslim. Wir reden mit den Leuten, die zu uns kommen, und prüfen in Gesprächen, wie fest sie in ihrem Glauben sind.

*Die Türkei gilt als Zentrum für die Nachwuchsgewinnung des IS. Menschen aus aller Welt, aus Europa, den USA und aus Zentral- und Südasiens, reisen nach Istanbul und [finden hier Kontakt zu den Extremisten](#). Nach türkischen Angaben kämpfen auch rund tausend türkische Staatsangehörige im benachbarten "Kalifat".*

*Die Regierung in Ankara bestreitet, den IS zu unterstützen, ließ aber in der Vergangenheit zu, dass Dschihadisten über die Türkei nach Syrien und in den Irak ins Kampfgebiet reisen. Es gab Belege dafür, dass die Extremisten über die Türkei Lebensmittel, Medikamente, Waffen und Munition beziehen und dass verletzte Terroristen sich in türkischen Krankenhäusern behandeln ließen.*

*Die Türkei verfolgte in den vergangenen drei Jahren das Ziel, den syrischen Machthaber Baschar al-Assad zu stürzen. Aus diesem Grunde unterstützte sie jeden, der ihm schadete - eben auch islamistische Organisationen. Dass der IS inmitten türkischer Städte Nachwuchs rekrutiert, nahm man zumindest hin.*

*Abu Sattar blickt jetzt gelegentlich um sich, um zu sehen, ob er beobachtet wird. Er könne seiner Arbeit weiter nachgehen, aber jetzt sei "ein wenig Zurückhaltung" geboten, erklärt er.*

**SPIEGEL ONLINE:** Es gibt weltweit schätzungsweise 1,6 Milliarden Muslime. Viele sind sehr demokratisch, manche sind liberal, andere konservativ, und stellen Sie sich vor, es gibt Hetero- und Homosexuelle unter ihnen. Die meisten teilen Ihre Ideologie nicht. Sie aber tun so, als gäbe es nur eine Art von Muslimen, nämlich die, die denken wie Sie. Das ist doch absurd!

**Abu Sattar:** Demokratie ist etwas für Ungläubige. Ein echter Muslim ist kein Demokrat, weil ihn die Meinung von Mehrheiten oder Minderheiten nicht interessiert. Ihn interessiert, was der Islam zu sagen hat. Im Übrigen ist Demokratie ein Herrschaftsinstrument des Westens und das Gegenteil des Islam. Warum tun Sie so, als bräuchte die ganze Welt Demokratie? Und was Homosexualität angeht, das ist im Koran ganz eindeutig geregelt. Sie ist demnach verboten und zu bestrafen.

**SPIEGEL ONLINE:** Mit solchen Aussagen drängen Sie alle Muslime in die Terrorsacke. In vielen Ländern wächst der Druck auf sie, sich gegen den "Islamischen Staat" zu bekennen, obwohl sie mit Terror nichts zu tun haben.

**Abu Sattar:** Und? Erheben sie ihre Stimme gegen uns oder nicht? (*Er lacht.*) Ich glaube, es gibt sehr viel mehr Unterstützung für uns, als Sie wahrhaben wollen. Diejenigen, die fordern, Muslime sollten Farbe bekennen, haben völlig recht. Wir gehen einen Schritt weiter: Alle Menschen sollen sich bekennen, ob sie sich Allah unterwerfen oder nicht. Wer gegen uns ist, ist unser Feind und muss bekämpft werden. Dazu zählen auch solche Leute, die sich Muslime nennen, aber ihr Leben nicht danach ausrichten, die Alkohol trinken, nicht beten, nicht fasten, die ständig wechselnde Partner haben und nicht den Koran rezitieren können.

**SPIEGEL ONLINE:** Es gibt viele Muslime, die sich bewusst für einen solchen Lebensstil entscheiden.

**Abu Sattar:** Das mag sein, aber es ist nicht Allahs Wille. Wenn wir das Sagen haben, irgendwann, Inshallah, in der ganzen Welt, dann gilt die Scharia. Solche Menschen müssen dann für ihr Verhalten büßen.

*Religiöser Fundamentalismus ist so alt wie Religionen selbst. Der IS setzt ihn jedoch mit äußerster Konsequenz um. Ein geschlossenes Weltbild, das klar zwischen Gut und Böse, Freund und Feind unterscheidet, macht es den Anhängern leicht, sich in einer komplizierten Welt zurechtzufinden. Muslime, die den Islam anders auslegen als die Salafisten, werden kurzerhand zu Nichtgläubigen erklärt. "Takfir" heißt diese weitverbreitete Praxis. Für die Opfer ist es das Todesurteil, denn die Abkehr vom Islam ist verboten. Die Extremisten scheuen nicht einmal davor zurück, Kriegsverbrechen religiös zu rechtfertigen. Im Kampf für den "wahren Glauben" sind nach Ansicht von Abu Sattar alle Mittel erlaubt. Tausende Menschen zieht das offensichtlich an.*

**SPIEGEL ONLINE:** Sie entführen nichtmuslimische Frauen, machen sie zu Sexsklavinnen, kreuzigen oder köpfen Andersgläubige, sogar Kinder. Was ist daran islamisch?

**Abu Sattar:** Warum hat sich niemand aufgeregt über die vielen Menschen, die Syriens Präsident Baschar al-Assad auf dem Gewissen hat? Aber jetzt, da wir dort ein Kalifat errichten, ist es plötzlich ein Problem? Um Ihre Frage zu beantworten: Es ist die Pflicht eines jeden Muslims, Andersgläubige zu bekämpfen, bis auf der ganzen Welt nur Allah verehrt wird. Jeder hat die Chance, sich zu Allah zu bekennen und auf dem rechten Weg zu wandeln. *(Rezitiert auf Arabisch aus dem Koran, 5. Sure, Vers 37)* "Siehe, der Lohn derer, welche Allah und seinen Gesandten befehlen und Verderben auf der Erde betreiben, ist nur der, dass sie getötet oder gekreuzigt oder an Händen und Füßen wechselseitig verstümmelt oder aus dem Lande vertrieben werden."

**SPIEGEL ONLINE:** Die wenigsten Nichtmuslime "befehlen" irgendjemanden. Milliarden Menschen, egal welcher Religion, leben friedlich miteinander oder wenigstens nebeneinander.

**Abu Sattar:** *(Rezitiert wieder auf Arabisch, diesmal 4. Sure, Vers 91)* "Sie (die Ungläubigen - d. Red.) wünschen, dass ihr ungläubig werdet wie sie ungläubig sind, und dass ihr ihnen gleich seid. Nehmet aber keinen von ihnen zum Freund, ehe sie nicht auswanderten in Allahs Weg. Und so sie den Rücken kehren, so ergreift sie und schlägt sie tot, wo immer ihr sie findet; und nehmet keinen von ihnen zum Freund oder Helfer."

**SPIEGEL ONLINE:** Sie weichen aus, indem Sie die komplexe Realität mit religiösen Versen beantworten. Wenn Sie aber unbedingt so argumentieren wollen: Im Koran steht auch, dass es keinen Zwang in der Religion gebe. An anderer Stelle steht, dass man "das Maß nicht überschreiten" solle, weil Gott die Maßlosen nicht liebe. Was Sie tun, ist maßlos.

**Abu Sattar:** Ja, das steht in der zweiten Sure. Dort heißt es aber auch, dass man die Ungläubigen töten oder sie vertreiben soll, wo immer man auf sie stößt.

*Dies ist eine typische Argumentation von Fundamentalisten: Sie suchen sich selektiv jene Quellen heraus, die ihre eigene Position stützen. Andere ignorieren sie oder deuten sie in ihrem Sinne um.*

*Abu Sattar sagt, unter seiner Aufsicht seien "viele Dutzend" junge Männer in die Reihen des IS aufgenommen worden. Sie würden strikt nach ihren Herkunftsländern getrennt und würden auch später, während der Ausbildung in Camps auf syrischem Territorium, nach ihrer Abstammung getrennt bleiben. In der Türkei, betont er, finde anders als gelegentlich berichtet werde, keine Ausbildung statt. Besonders beliebt seien kampferprobte Männer, die beispielsweise schon in [Tschetschenien](#) oder in [Afghanistan](#) in den Krieg gezogen seien.*

*Der IS konzentriert sich auf nichts anderes als den Kampf und die Durchsetzung ihrer Islam-Version. [Die Milizen lehnen sogar Moscheen ab](#), weil sie vom Glauben ablenken. Auch Denkmäler und Kunstschatze werden zerstört, weil es sich ihrer Ansicht nach um "Götzenbilder" handele.*

**SPIEGEL ONLINE:** In der Blütezeit des Islam gab es Musik, Tanz, Malerei, Kalligrafie, Architektur. Sie dagegen propagieren einen kultur- und kunstfreien Islam. Zeit, dass man über religiöse Inhalte diskutiert und zeitgemäß auslegt, finden Sie nicht?

**Abu Sattar:** Es steht uns Menschen nicht zu, Gottes Wort zu interpretieren. In islamischen Gesellschaften gab es immer wieder Irrungen und Verfehlungen. Das, was Sie "Blütezeit" nennen, zähle ich dazu.

**SPIEGEL ONLINE:** Dann müssten Sie sich wenigstens dafür einsetzen, dass Muslime den Koran in ihren Sprachen lesen, damit sie verstehen, was sie da befolgen sollen. Die meisten können nämlich kein Arabisch. Glauben Sie, die vielen Kampf- und Tötungsaufforderungen würden dann auf Gegenliebe stoßen?

**Abu Sattar:** So wie es im Koran steht, ist es Allahs Wort. Auch das Übersetzen steht uns nicht zu. Es geht nicht darum, ob irgendetwas, was dort steht, beliebt ist oder nicht. Wir haben kein einziges Wort infrage zu stellen.

**SPIEGEL ONLINE:** Sie halten die Menschen unwissend und bauen darauf Ihre Macht auf. Das ist die Masche aller Extremisten, auch Ihre.

**Abu Sattar:** Sie haben Ihre Sichtweise, wir unsere.

**SPIEGEL ONLINE:** Aber Sie bekämpfen all jene, die Ihre Sichtweise nicht teilen.

**Abu Sattar:** Christen und Juden trachten denen nach dem Leben, die über Rohstoffe verfügen, ihnen aber den Zugang verwehren. Erdöl ist das beste Beispiel. Ständig mischen die USA und ihre Verbündeten sich in Länder ein, wo sie nichts verloren haben, nur weil sie um ihren Wohlstand fürchten. Ist das etwa besser? Wir kämpfen nicht, weil wir gierig und selbstsüchtig sind, sondern für Werte und Moral.

**SPIEGEL ONLINE:** Von Werten und Moral ist nicht viel zu sehen, wenn man Ihr Tun im Irak und in Syrien verfolgt. Es bleibt der Eindruck, dass es von einem Minderwertigkeitskomplex geprägt ist. Das gilt auch für Ihre Rekruten: Menschen, die sich ausgeschlossen fühlen und nun endlich eine Chance sehen, ihre Machtfantasien auszuleben.

**Abu Sattar:** Es ist nicht richtig, dass zu uns nur Menschen kommen, die bisher keinen Erfolg im Leben hatten. Unter ihnen sind viele mit abgeschlossenem Studium, Leute, die etabliert waren. Sie alle sehen aber die Ungerechtigkeiten, die wir Muslime seit Langem erfahren, und wollen dagegen kämpfen.

**SPIEGEL ONLINE:** Sie reden ständig vom Kämpfen. Betonen Muslime nicht immer, Islam sei eine Religion des Friedens?

**Abu Sattar:** Das ist sie, vor allem dann, wenn alle Menschen sich Allah unterwerfen. Allah ist barmherzig und verzeiht denen, die ihm folgen.

1 Islamismus in Deutschland

07,107

## Nur die Unsicherheit ist sicher

Wie viele radikale und gewaltbereite Islamisten gibt es in Deutschland? Wie schnell wächst ihre Zahl? Und wie kann man ihnen begegnen?

27.10.2014, von ECKART LOHSE



© REUTERS  Selbst gewalttätig: Hooligans demonstrieren in Köln gegen Salafismus

Am Sonntag mussten die Beamten der nordrhein-westfälischen Polizei und der Bundespolizei mal wieder eine Sonderschicht einlegen. Die Aufgabe war brisant. Ausgerechnet Fußballhooligans demonstrierten in Köln gegen Salafismus. Eine Gegenveranstaltung hatte sich angekündigt. Die Situation war wie gemacht für eine gewaltsame Auseinandersetzung mit radikalen Islamisten. Dieses Mal kam die Gewalt jedoch aus den Reihen der Hooligans. Es dauerte nicht lange, und die Polizei musste Wasserwerfer einsetzen, nachdem Flaschen, Steine und Feuerwerkskörper geflogen waren.



Autor: Eckart Lohse, Jahrgang 1963, politischer Korrespondent in Berlin. Folgen:

In jüngerer Zeit hatte es allerdings mehrfach gewalttätige Auseinandersetzungen gegeben, an denen radikalisierte Muslime beteiligt waren, in Hamburg oder in Celle etwa. Wenn es dazu kommt, so haben die Sicherheitsbehörden immerhin die Möglichkeit zu erkennen, wer wo steht und wer die Bereitschaft mitbringt, Gewalt anzuwenden. Für den Umgang mit den in Deutschland lebenden Islamisten, vor allem den radikalen Salafisten, ist so etwas nicht unbedeutend. Ihre Zahl wächst rasant.

Als der Präsident des Bundesamtes für Verfassungsschutz, Hans-Georg Maaßen, Anfang des Monats vor dem Unterausschuss für zivile Krisenprävention des Bundestages sprach, bezifferte er die Größenordnung auf mehr als 6.200. Das war am 6. Oktober. Am Wochenende sprach er in einem Interview bereits von „weit über 6.300 Menschen“. Er rechnet mit 7.000 Salafisten bis zum Jahresende. Es handele sich bei den Salafisten um die „am stärksten wachsende extremistische Bewegung in Deutschland“, hatte dessen oberster Verfassungsschützer den Abgeordneten des Bundestages gesagt.

### Wichtiger als Repression ist Prävention

Das Problem ist, dass selbst die Mitarbeiter der Nachrichtendienste keine exakten Zahlen zu den radikalen und gewaltbereiten Islamisten haben. So können sie auch nicht genau sagen, wie viele von ihnen das Land verlassen wollen, um in den Kriegsregionen in Syrien und im Irak zu kämpfen, zu töten und gegebenenfalls nach Deutschland zurückzukehren, um ihr blutiges Werk dort

fortzusetzen. Immer wieder werden die Zahlen reisender Islamisten nach oben korrigiert, die jüngste offizielle Meldung liegt bei 450. Als die Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung am Wochenende mit Bezug auf Sicherheitskreise meldete, in Wirklichkeit liege die Zahl vier mal so hoch, nahm das Bundesinnenministerium Rücksprache mit dem Verfassungsschutz. Ein Sprecher des Ministeriums sagte dieser Zeitung anschließend, gesichert sei die Zahl 450. Ebenso gab er jedoch zu, dass es darüber hinaus eine Dunkelziffer gebe. Dass diese bei 1.800 liege, könne man nicht bestätigen, hieß es im Haus von Innenminister Thomas de Maizière.

Nur eines ist sicher: die Unsicherheit. 10.000 ausländische Kämpfer sollen inzwischen an dem Krieg in Syrien und dem Irak teilnehmen, 3.000 davon aus Europa. Doch das sind eben auch nur Schätzungen. In Sicherheitskreisen hieß es am Sonntag, es gebe nun mal keine zentralen Erfassungsstellen in Syrien und im Irak. In der Opposition ist man verärgert. Irene Mihalic, die Sprecherin der Grünenfraktion im Bundestag für innere Sicherheit, sagt, leider bekomme man von der Regierung keine verlässlichen Angaben zu den reisenden Kämpfern. Die Informationspolitik sei „dürftig“.

Die Bundesregierung hat schon einige repressive Schritte gegen radikalisierte Islamisten angekündigt. Sogar der Personalausweis soll entzogen und gegen ein Dokument eingetauscht werden können, das nicht mehr zum Verlassen Deutschlands berechtigt. Schon die Planung einer Reise ins das syrisch-irakische Kriegsgebiet kann demnächst geradewegs in ein deutsches Gefängnis führen. Mit diesen Beschlüssen oder noch weiter gehenden Forderungen wie dem Entzug der Staatsbürgerschaft lassen sich Schlagzeilen machen. Doch in den zahlreichen sicherheitspolitischen Diskussionen wird eines immer deutlicher: So notwendig die Repression und die harte Hand des Rechtsstaates ist, mindestens ebenso wichtig, wenn nicht noch dringlicher ist die Prävention. Je früher Eltern, Freunde, Lehrer oder Imame erkennen, dass ein Mensch sich in Richtung Salafismus bewegt, desto größer ist die Chance, ihn von diesem Weg abzubringen.

### **Deradikalisierungsarbeit funktioniert nicht in der Gruppe**

Maaßen konfrontierte die Bundestagsabgeordneten bei seinem Auftritt im Unterausschuss mit einer erschreckenden Nachricht. Der Verfassungsschutz lerne Islamisten oft erst „in der Mitte oder am Ende einer Radikalisierung“ kennen. Seine Leute könnten nun mal nicht in die Schulen gehen, sagte er und appellierte an die „Zivilgesellschaft“. Diese ist längst aktiv, ohne damit die großen Überschriften zu erzeugen. Claudia Dantschke von der „Gesellschaft Demokratische Kultur“, berät Menschen, die befürchten, dass sich jemand aus ihrer Nähe radikalisiert. Der Jüngste, mit dem sie es bisher zu tun hatte, ist ein Zwölfjähriger. Dass sie über Personen informiert werde, die im Alter von 15 und 16 Jahren seien, komme schon öfter vor. Die Kerngruppe sei jedoch 17 bis 27 Jahre alt, sagt Dantschke. Etwa zehn bis 15 Prozent der Anrufer könne man beruhigen. In den meisten Fällen sei die Befürchtung, es finde eine Radikalisierung statt, jedoch zutreffend. Dann müsse Deradikalisierungsarbeit geleistet werden. Die funktioniere nicht in der Gruppe, sondern könne immer nur individuell gelingen.

Der sozialdemokratische Bundesjustizminister Heiko Maas weist schon seit langem auf die Grenzen der strafrechtlichen Möglichkeiten hin und warnt vor Aktionismus. In seiner Partei, aber auch in der Opposition trifft er damit auf viel Unterstützung. In der Union ist die Meinung dagegen noch geteilt. Vor allem CDU- und CSU-Politiker aus dem Süden des Landes, machen immer wieder mit Forderungen nach größerer gesetzgeberischer Härte auf sich aufmerksam. Doch auch aus der CDU kommen inzwischen leisere Töne. Der sächsische Innenminister Markus Ulbig sagt, dem Problem könne man nur mit „Präventionsarbeit“ beikommen. Er schlägt eine regionale Islamkonferenz vor, so dass in besonders betroffenen Gebieten mit Hilfe der muslimischen Verbände gegen die Radikalisierung von Muslimen angegangen werden könnte. „Wir müssen an die Wurzeln rangehen.“

## „In Wirklichkeit sind 1800 Salafisten ausgereist“

Die Zahl der aus Deutschland in den Dschihad gezogenen Salafisten ist in Wirklichkeit viermal so hoch wie offiziell zugegeben. Nach Angaben von Verfassungsschützern ist es nicht möglich, diese Leute aufzuhalten - wegen Personalmangels.

25.10.2014



© DPA  Im Fokus der Sicherheitsbehörden: Anhänger des Salafisten-Predigers Pierre Vogel bei einem seiner Auftritte in Frankfurt

Die Zahl der Salafisten, die von Deutschland mit dem Ziel Syrien und Nordirak ausgereist sind, ist nach Berechnungen von Sicherheitsbehörden vier Mal so hoch wie offiziell angegeben. Das heißt, dass nicht gut 450, sondern rund 1800 radikale Islamisten aus Deutschland mit dem Ziel Syrien ausgereist sind, um für die Terrormiliz Islamischer Staat oder andere radikalislamistische Organisationen zu kämpfen. Das erfuhr die „Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung“ (F.A.S.) aus Sicherheitskreisen. „Wir müssen die offiziellen Angaben mit dem Faktor vier multiplizieren, um eine realistische Zahl zu erhalten“, sagte ein Verfassungsschützer. Eine Analyse der vorhandenen Daten und die Kenntnis über salafistische Netzwerke führten zu diesem Schluss.

Bisher wurde von den Behörden nur von einer hohen Dunkelziffer gesprochen, weil man in vielen Fällen die Ausreise nach Syrien oder in den Nordirak nicht zweifelsfrei nachweisen konnte. Zudem wurden auch die Angaben zu den Bundesländern nicht im Einzelnen offengelegt. So seien allein in Nordrhein-Westfalen nach der offiziellen Statistik bis zu 200 Personen ausgereist. Jede Woche erführen Polizei und Verfassungsschutz in Bund und Ländern von zahlreichen Personen, die mit dem Ziel Syrien ausgereist sind und von deren Absichten die Behörden zuvor keine Ahnung hatten, heißt es in den Sicherheitskreisen.

Es sei wegen fehlenden Personals für die Behörden nicht möglich, dieser Ausreisewelle angemessen zu begegnen. Ein Grund dafür sei, dass wegen des NSU-Skandals viele Kollegen in den Verfassungsschutzämtern in den Bereich Rechtsextremismus umgesetzt worden seien.


### 6300 Salafisten in Deutschland

Auch der Präsident des Bundesamtes für Verfassungsschutz, Hans-Georg Maaßen, sagte, das Amt beobachte mit Sorge ein rasantes Anwachsen der radikalislamischen Salafistenszene in Deutschland. Inzwischen zähle diese weit über 6300 Menschen, sagte er am Samstag dem rbb-Inforadio. Bis zum Jahresende könnten es bereits 7000 sein. Vor wenigen Jahren haben man noch rund 2800 Salafisten gezählt. „Das ist ein sehr schnelles Ansteigen, das ist auch besorgniserregend“, so Maaßen weiter.

Unser Problem besteht darin, dass es immer wieder Personen gibt, die in Syrien und im Irak auftauchen, die wir vorher gar nicht kannten“, berichtete Maaßen. „Also die Dunkelziffer ist sehr groß.“ Vor allem junge Leute im Alter zwischen 18 und 30 Jahren fühlten sich vom Salafismus angezogen. Dieser sei für Menschen in einer Umbruchsituation attraktiv, weil er eine klare Vorgabe mache, wie man zu leben habe. „Salafisten sagen, was schwarz und was weiß ist. Und Salafisten sagen, dass, wenn man salafistisch denkt und lebt,

ist man Avantgarde, ist man im Grunde genommen Vorreiter.“ Junge Menschen, die gescheitert und orientierungslos seien, fielen auf so etwas herein und hätten den Eindruck, „vom Underdog zum Topdog“ zu werden, sagte Maaßen.



© DPA  Die kostenlose Verteilung des Koran scheint einige junge Leute radikalisiert zu haben

„Der überwiegende Teil dieser Personen kann mit vier M's beschrieben werden: männlich, muslimischer Hintergrund, Migrationshintergrund und Misserfolge in der Pubertät, in der Schule oder in der sozialen Gruppe.“ Alarmierend sei, dass es in der Szene bereits als „Jugendkultur“ angesehen werde, nach Syrien oder in den Irak in den Dschihad zu ziehen. „Dass es cool ist, dorthin zu gehen; dass es cool ist, morgens einen Twitter zu empfangen aus Aleppo; dass es cool ist, Freunde zu haben bei Facebook, die dort tätig sind.“ Der Verfassungsschutz gehe davon aus, dass sieben bis zehn Islamisten aus Deutschland in Syrien und im Irak Selbstmordanschläge verübt haben. Rund 150 Islamisten seien inzwischen aus den Kampfgebieten wieder nach Deutschland zurückgekehrt. „Von vielen Personen wissen wir nicht, was sie da gemacht haben. Wir gehen davon aus, dass mindestens 25 Personen in Kampfhandlungen verwickelt waren.“ Diese würden „sehr sorgfältig gecheckt“.

### **Vorbereitung auf Demonstrationen in Köln am Sonntag**

Die Radikalisierung beginne nicht im Internet, sagte Maaßen. „Nach unserer Erfahrung, wir haben eine ganze Reihe von Fällen analysiert, ist der Ursprung der Radikalisierung im familiären oder im freundschaftlichen Umfeld zu suchen.“ Die jungen Menschen würden zum Beispiel bei Koran- und Flugblatt-Verteilaktionen oder bei Predigtveranstaltungen „angefixt“ und in die Szene eingeführt. Die weitere Radikalisierung erfolge dann oft über Twitter und Facebook.

Bei den bundesweiten Durchsuchungen und Festnahmen von vier Männern am 18. Oktober hat die Bundesanwaltschaft nach einem „Focus“-Bericht ein hochprofessionell operierendes Hilfsnetzwerk der Terrormiliz Islamischer Staat (IS) enttarnt. Der mutmaßliche Kopf der Gruppe habe in abgehörten Telefongesprächen unter anderem gesagt, man habe Zweigstellen in Deutschland, die dem Islamischen Staat untergeordnet seien. „Wir kümmern uns um viele - tausende Familien.“

In Köln bereitet sich die Polizei auf eine Demonstration von rund 1500 gewaltbereiten Hooligans gegen Salafisten an diesem Sonntag vor. Auch eine Gegendemonstration wurde angemeldet. Ein Großaufgebot von Beamten soll verhindern, dass beide Gruppierungen aufeinanderstoßen. Angemeldet hat die Demonstration ein Funktionär der vom Verfassungsschutz beobachteten rechtsextremen Pro NRW. Bei ihren Kundgebungen war es in der Vergangenheit wiederholt zu schweren Ausschreitungen von Salafisten gekommen.

107,111

## Budget : comment la France a abandonné son indépendance à l'Europe



FIGAROVOX/TRIBUNE - Alors que la France a reçu une lettre de la Commission européenne lui demandant des précisions sur son budget, Eric Verhaeghe rappelle les différentes étapes qui ont conduit la France à abandonner une grande partie de sa souveraineté à Bruxelles.

---

*Eric Verhaeghe a été président de l'Apec (Association pour l'emploi des cadres) entre 2004 et 2009. Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages publiés chez Jacob-Duvernet: «Jusqu'ici tout va bien», «Au cœur du MEDEF: chronique d'une fin annoncée», et «Faut-il quitter la France?». Retrouvez ses chroniques sur son [site](#).*

---

Il est à peu près acquis que la [France](#), au vu de son déficit galopant, évitera une procédure d'infraction menée par la Commission européenne si et seulement si elle accepte des réformes imposées par l'[Allemagne](#), comme la réforme de son assurance chômage. Cette annonce constitue bien entendu un séisme pour notre politique intérieure, car elle signifie que les réformes salutaires que nous aurions dû entamer de longue date nous sont désormais imposées de l'étranger, avec un pistolet sur la tempe, et dans l'ombre humiliante d'un casque à pointe germanique.

D'un coup, c'est le blabla servi depuis des années par la pensée unique sur la construction européenne qui s'effondre. Le vide qu'il laisse rend urgente une démarche de révision en profondeur pour tout ce qui touche à l'Europe.

**Dans ce long périple idéologique, quelques étapes ont marqué des basculements brusques dans un monde auquel la France n'était pas préparée.**

Que ne nous a-t-on seriné depuis trente ans sur les bienfaits de la construction communautaire? Officiellement, la France était devenue une puissance de second ordre, incapable d'exister par elle-même. Seul le couple franco-allemand nous permettait de revenir à la prospérité, au plein emploi, et seul le marché unique devait nous mener à la croissance. Bref, le marché unique était la clé d'une grandeur retrouvée.

Dans ce long périple idéologique, quelques étapes ont marqué des basculements brusques dans un monde auquel la France n'était pas préparée.

En 1986, l'Acte Unique européen prévoyait une libéralisation à tout crin des marchés nationaux et une privatisation de tous les acteurs publics agissant là où la concurrence pouvait exister. L'Acte Unique a lancé le processus de privatisation de la Poste, d'Edf, de la SNCF. Personne n'a pris le temps d'expliquer clairement aux Français que l'époque dorée où les pouvoirs publics pouvaient subventionner ces entreprises s'achevait, et qu'il fallait maintenant se préparer à une concurrence féroce.

Ce silence sur l'avenir constitue probablement le premier tournant que la France n'a pas pris pour pouvoir garder son rang dans l'Europe. Aucun élu n'a annoncé la couleur du futur: celle d'une fin progressive des rentes.



En 1992, le traité de Maastricht a neutralisé les deux armes qui avaient permis à la France, depuis 1945, de faire face aux aléas économiques: l'arme budgétaire et l'arme monétaire.

En confiant sa monnaie à une banque indépendante, dont le seul mandat est de lutter contre l'inflation, la France s'est privée de son arme habituelle pour améliorer la compétitivité de ses entreprises: la dévaluation. Désormais, la France a joué avec les mêmes armes que l'Allemagne: une monnaie forte qui renchérisait ses produits à l'étranger, sans toutefois disposer des mêmes avantages sur le terrain, notamment une industrie capable de vendre à n'importe quel prix.

Parallèlement, la France s'obligeait à plafonner son déficit budgétaire à 3%, ce qui rendait impossible tout investissement massif de l'Etat pour relancer l'économie.

En acceptant ce traité, chacun le savait, la France creusait sa tombe économique: elle s'obligeait à délocaliser son industrie pour concurrencer l'Allemagne, et elle s'interdisait toute marge budgétaire pour donner des coups de fouet à son marché intérieur.

**En 1992, il aurait fallu une majorité parlementaire bien décidée à réformer le service public pour en diminuer le coût et en améliorer la performance, tout en réduisant la pression fiscale. On sait quel fut le destin du seul qui osa à l'époque se coller à cet exercice avec détermination : Alain Juppé.**

En 1992, il aurait fallu une majorité parlementaire bien décidée à réformer le service public pour en diminuer le coût et en améliorer la performance, tout en réduisant la pression fiscale. On sait quel fut le destin du seul qui osa à l'époque se coller à cet exercice avec détermination: [Alain Juppé](#). Son plan de réforme de la sécurité sociale s'acheva dans les rues dont le pavé retentissait du bruit des manifestants.

Entretemps, la France acceptait sans coup férir la réunification allemande, qui permettait à l'industrie rhénane de disposer d'un vaste sous-marché unique tourné vers l'est de l'Europe, avec une main-d'œuvre pas chère, qui permettait à l'Allemagne de stériliser définitivement toute concurrence sérieuse en Europe.

Pendant toutes ces années qui préparaient la grande faillite française, combien furent ceux, gouvernement après gouvernement, qui n'hypnotisèrent pas les Français en leur expliquant qu'on pouvait tout à la fois ouvrir nos frontières à des produits moins chers, continuer à se gaver en rémunération différée par la sécurité sociale, recruter des fonctionnaires à tour de bras, maintenir des hôpitaux microscopiques partout en France, et s'endetter sans espoir de retour à l'équilibre pour financer ce rêve?

107,113

## Italy v Brussels

No more Mr Nice Guy

Oct 26th 2014, 16:50 BY J.H. | ROME



WHEN Matteo Renzi [pictured] won 41% of the Italian vote in the European Parliament election in May, there was an almost audible sigh of relief among pro-Europeans. Here at least, it seemed, was a country where voters remained loyal to the EU project. And what is more, it had a dynamic young leader who could trounce adversaries with a campaign appealing to traditional, pro-European ideals. That was always a grossly simplistic analysis. And on October 23rd, the outgoing Commission president, José Manuel Barroso, found out just how wrong it was.

In an act of studied contempt, Mr Renzi's government published online the Commission's "strictly confidential" letter demanding an explanation for Italy's draft 2015 budget. Unveiled on October 15th, the budget reverses the downward trend of Italy's deficit. Mr Renzi insists it will keep the deficit a whisker below the euro zone limit of 3%. But if his government's calculations prove to be wrong (and many are based on an optimistic forecast of 0.6% GDP growth next year), Italy could easily overshoot. For the signatory of the letter, the Commission's vice-president-designate, Jyrki Katainen, a noted champion of austerity, it all went to show that Italy was planning "a significant deviation from the required adjustment path".

Not even Silvio Berlusconi, who repeatedly flirted with euro-scepticism, gave the European executive quite such a slap in the face as the one Mr Renzi delivered to Mr Katainen, and indirectly to the outgoing Mr Barroso. His explanation turned it into something more like a knee in the groin. Mr Renzi said he wanted greater transparency and would, in future, be publishing not just the Commission's letters, "but all the financial data on how much is spent in these buildings. It'll be a lot of fun."

It is the sort of remark you might expect from a Nigel Farage rather than the leader of the country that currently occupies the EU's rotating presidency. Renato Brunetta, the leader of Mr Berlusconi's party in the Chamber of Deputies, compared the prime minister to "the frog [in Aesop's fable] who swelled out his chest because he wanted to be bigger than the ox. And we know how that ended."

Mr Renzi is certainly a man of boundless ambition and virtually limitless self-confidence. But there is every reason to believe there were rational political calculations behind his actions. By dragging the dispute between Italy and the Commission into the light of day, he reduced the likelihood of Italy being given a tougher ride than France, which plans a much bigger deficit (though it also has far less debt). There were signs after the summit that the Italian prime minister may have got what he wanted: a compromise deal whereby Italy would reduce deficit spending by around €3.2 billion.

But there was more to all this than just pre-summit tactical manoeuvring. Unlike Italy's previous centre-left leaders, Mr Renzi is genuinely impatient of what Europe has become. He views the Commission in particular as opaque and bureaucratic. And he believes that the most important decisions ought not to be taken in Brussels, but by national leaders like himself.

He is also keenly aware of something most of his counterparts failed to grasp in May: that while Beppe Grillo's Five Star Movement, a party with a stridently anti-European leader, may have done worse than expected in the European election, it nevertheless took a fifth of the votes. If, from time to time, Mr Renzi is criticised for using the language of euro-scepticism, it will do him no political harm at all.

<http://www.lefigaro.fr/vox/monde/2014/10/24/31002-20141024ARTFIG00361-nouvel-antisemitisme-a-bruxelles-les-yeux-grands-fermes.php>

107,115

## Le nouvel antisémitisme à Bruxelles : les yeux grands fermés

Publié le 24/10/2014 à 19:24



FIGAROVOX/CHRONIQUE - Chaque semaine, Alain Destexhe analyse, pour FigaroVox, l'actualité vue de Belgique. Il s'interroge ici sur la progression de l'antisémitisme et la montée de l'islamisme radical dans la capitale du plat pays.



*Alain Destexhe est sénateur belge. Ex-Secrétaire Général de Médecins Sans Frontières et ex Président de l'International Crisis Group, il est, entre autres, l'auteur de «Le Mouvement flamand expliqué aux francophones» et «Lettre aux progressistes qui flirtent avec l'islam réac». Lire également ses chroniques sur son [blog](#).*

Récemment, je fus pris à partie par un panel de journalistes sur une chaîne de télévision. Le chef d'accusation: une tendance à dénoncer les actes antisémites et pas «l'islamophobie». Or, peser au trébuchet les premiers et la seconde et renvoyer dos-à-dos leurs auteurs serait, selon eux, une question de crédibilité, ces actes étant «tout aussi ignobles».

En soi, c'est indiscutable. Mais la réalité que notre souci d'équivalence finit par dissimuler, c'est que les juifs, à Bruxelles, ne vivent plus en paix. L'antisémitisme y est une réalité de plus en plus visible. Dans certains quartiers, «sale juif» est devenu une insulte banale, presque générique.

Si un musulman peut vivre, et c'est la moindre des choses, en toute sécurité dans les 19 communes de la capitale belge, ce n'est pas toujours le cas d'un juif s'il est identifié comme tel. La forme moderne du ghetto juif, ce n'est plus la concentration dans un lieu mais l'exclusion de fait, en silence, des juifs de certains quartiers et écoles!

La kippa a quant à elle disparu des rues, tandis que les écoles juives déménagent. La première des libertés, celle d'aller et venir et de s'habiller selon son désir n'est plus assurée pour les juifs.

**Les actes antisémites, concrets, précis, identifiables, les menaces physiques qui pèsent sur les juifs ne sont donc en rien comparables à la défiance qui s'exprime vis à vis de l'Islam, défiance réelle mais heureusement symbolique. Chez les juifs, la terreur est physique. .**

Les quelques synagogues, écoles et lieux de mémoire juifs doivent être surveillés par la police. Les deux centres communautaires juifs de Bruxelles sont protégés par des plots en béton qui interdisent le parking de

véhicules, des caméras et comportent un sas d'entrée ... comme dans une prison. En revanche, les populaires prédicateurs musulmans extrémistes ne sont pas inquiétés. Dans deux semaines, la Foire musulmane de Bruxelles accueillera comme orateur-vedette un prédicateur koweïtien qui en appelle à l'éradication d'Israël. La liberté prévaut.

Le 21 juillet dernier, jour de la fête nationale, la Grande synagogue de Bruxelles n'a pu être ouverte au public, comme elle l'est traditionnellement ce jour-là, la sécurité n'étant pas garantie. Le crime glaçant de Mehdi Nemmouche, le tueur français de Bruxelles, au musée juif est encore dans tous les esprits.

Les actes antisémites, concrets, précis, identifiables, les menaces physiques qui pèsent sur les juifs ne sont donc en rien comparables à la défiance qui s'exprime vis à vis de l'Islam, défiance réelle mais heureusement symbolique. Chez les juifs, la terreur est physique.

Ce n'est pas une tendance de dénoncer les actes antisémites, c'est accepter de voir qu'ils se multiplient. Et c'est reconnaître une vérité tragique: les juifs de Bruxelles sont les cibles prioritaires des islamistes radicaux.

107,117

Surestimation du nombre de musulmans en France : le décryptage de Michèle Tribalat

Publié le 31/10/2014 à 18:42



**FIGAROVOX/TRIBUNE - La démographe Michèle Tribalat décrypte pour FigaroVox le sondage IPSOS-MORI, qui montre que les Français surestiment largement la population musulmane dans le pays.**

---

*Michèle Tribalat a mené des recherches sur les questions de l'immigration en France, entendue au sens large, et aux problèmes liés à l'intégration et à l'assimilation des immigrés et de leurs enfants. Son dernier livre, «[Assimilation: la fin du modèle français](#)» est paru aux éditions du Toucan.*

---

L'institut IPSOS-MORI a conduit pendant l'été une enquête sur les perceptions, par l'opinion publique, de quelques statistiques sociodémographiques dans plusieurs pays de l'OCDE. Les résultats, pour la Grande-Bretagne, ont été discutés au Kings College London le 9 juillet dernier. Le *Gardian* avait alors publié un article sur le sujet. La question vient de rebondir en France avec divers articles de presse, suite à la diffusion des données portant sur les différents pays enquêtés, dont la France. *L'Obs* a ainsi mis en ligne une analyse livrée par Nacira Guéniff-Souillamas sous l'intitulé: le nombre de musulmans surévalué par les Français: [l'idéologie raciste fait son chemin](#). *L'Obs* se focalise donc sur la France et sur très peu de questions, ce qui permet à Nacira Guéniff-Souillamas de faire un lien entre le sexisme et le racisme. Or l'examen des résultats du sondage pour l'ensemble des pays visés, dont un Power Point est en ligne sur le site IPSOS-MORI, indique clairement deux choses importantes:

- 1) l'opinion publique a une culture et un sens statistiques extrêmement limités ; elle se trompe à peu près sur tout et pas seulement sur la proportion de musulmans ou d'immigrés et celle des adolescentes qui accouchent dans l'année.
- 2) c'est vrai, à des degrés divers, dans tous les pays.

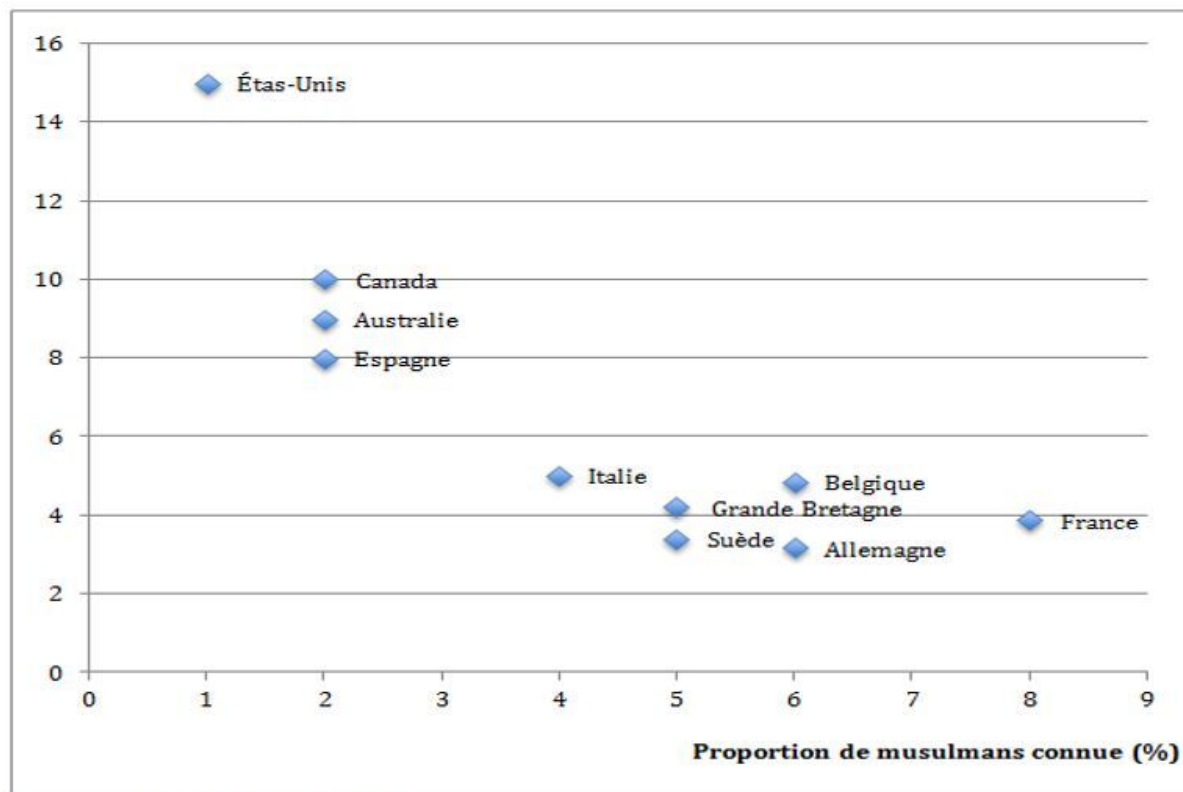
Il se trouve que les Français surestiment de 20 points la proportion de personnes âgées de plus de 65 ans. Ce que font, dans des proportions variées, les opinions publiques de tous les pays inclus dans l'enquête. S'agit-il d'un racisme anti-vieux? Comment interpréter alors, dans la même veine, la sous-estimation importante de la proportion d'électeurs inscrits qui ont voté aux dernières élections ou la surestimation du chômage: de 20 points en France, mais de 37 points en Italie? L'explication la plus vraisemblable est celle qu'a donnée Bobby Duffy, le directeur d'IPSOS-MORI: une combinaison de l'expression de craintes pour soi-même ou pour la société et de divers travers des sociétés en question. Figure en bonne place l'inculture statistique générale. Bobby Duffy demande que l'on améliore l'enseignement à l'école afin que les citoyens soient plus à l'aise avec les données statistiques. Mais on ne saurait oublier le rôle néfaste que jouent les politiques et les médias en soutenant des

arguments chiffrés des plus incertains pour avaliser leurs propos. Ce qu'illustre à merveille la manière dont *l'Obs* s'est emparé de cette affaire.

**Alors que l'EI triomphe en Syrie et en Irak, il est bien difficile de dénier la réalité des inquiétudes qui se portent sur l'islam. L'exagération de la présence musulmane dans l'opinion publique est à la mesure de ces inquiétudes. Elle est aussi facilitée par la manière dont les politiques et les médias ont joué avec les chiffres alors qu'ils n'en avaient aucun de bien établi.**

Par ailleurs, ce type d'enquête confirme ce qu'écrit Timur Kuran à propos des opinions. Des faits ou des arguments substantifs qui entrent en conflit avec nos convictions n'auront de l'importance que si notre opinion relève d'un savoir et n'est pas fondé sur la preuve sociale, c'est-à-dire, sur l'avis du plus grand nombre. Des données qui auraient pu avoir un impact avant que notre opinion ne s'élabore n'en auront plus aucun si elles nous sont présentées après coup. L'enquête a ainsi révélé aux Britanniques qui avaient déclaré une proportion d'immigrants (personnes nées à l'étranger) au moins double de la proportion calculée par l'Office national de statistiques (ONS), le chiffre de l'ONS. 49 % maintiennent que la proportion est beaucoup plus élevée et 60 % déclarent que la différence peut venir du fait que les illégaux ne sont pas comptés. Leur opinion s'est formée, notamment, à partir du lieu où ils vivent (46 %) ou de ce qu'ils ont vu dans d'autres villes (39 %). Un tiers avoue avoir simplement essayé de deviner la réponse. L'étendue des perceptions erronées n'est pas une raison pour rejeter les perceptions courantes, nous dit Bobby Duffy, car elles reflètent souvent des inquiétudes bien réelles. Ainsi, alors que l'EI triomphe en Syrie et en Irak, il est bien difficile de dénier la réalité des inquiétudes qui se portent sur l'islam. L'exagération de la présence musulmane dans l'opinion publique est à la mesure de ces inquiétudes. Elle est aussi facilitée par la manière dont les politiques et les médias ont joué avec les chiffres alors qu'ils n'en avaient aucun de bien établi. Rappelons que cela fait près de 15 ans que le chiffre de cinq à six millions de musulmans est évoqué, sans aucune base. Grâce à des données d'enquête j'ai pu estimer la population musulmane à 4,2 millions en 2008, probablement 5 millions aujourd'hui, compte tenu de l'évolution démographique estimée en 2008. Comme dirait Timur Kuran, rien de bien établi n'a existé avant que l'opinion publique ne se fasse une idée sur la question, ce qui explique pourquoi les estimations bien faites ont du mal à convaincre. Cela a été le cas aussi aux Etats-Unis qui sont ceux qui surestiment le plus le nombre de musulmans, parmi les pays qui abritent au moins un 1 % de musulmans sur leur sol, dans l'ensemble de ceux qui ont été enquêtés par IPSOS-MORI. Ils en voient quinze fois plus qu'il n'y en aurait et ce malgré les enquêtes réalisées par le Pew Research Center créé en 2001 (figure ci-dessous).

**Par combien l'opinion multiplie-t-elle, en moyenne, le nombre de musulmans connu dans chacun des pays**



Source : IPSOS-MORI, 2014.

# Wählt bloß nicht Le Pen, haut lieber ab!

Die Zeit des kindischen Protestierens ist vorbei. Feigheit und Unfähigkeit des gesamten politischen Spektrums haben besonders der Jugend die Zukunft erschwert. Wie geht es weiter bei unserem Nachbarn?

Von Felix Marquardt

Wenn ein verwöhntes Kind in einem voll besetzten Flugzeug anfängt zu toben, erwarten die übrigen Passagiere, dass die Eltern des Kindes eingreifen. Kinder können für ihr unangemessenes Benehmen nicht getadelt werden. Kinder sind und bleiben Kinder. Man kann dieses Beispiel übertragen.

Jedes Mal, wenn der Versuch gemacht wird, Frankreich zu modernisieren oder tief greifend zu reformieren, streiken und protestieren Gewerkschaften und andere Interessengruppen und legen das Land lahm.

Das hat auch etwas zutiefst Kindisches. Durch das jahrzehntelange Fehlen deutlicher Worte, mangelnde Zivilcourage oder wirkliche Führungsqualitäten haben sich die Franzosen an dieses haarsträubende Verhalten gewöhnt. Aber wer trägt die Verantwortung für diese entmutigende Realität?



Foto: Felix Marquardt Der Autor, 40, ist Essayist und Initiator der "Barrez-vous!"-Bewegung und Mitbegründer von "Europeans Now"

Kurz nach Veröffentlichung der wahrhaft historischen Umfrage, wonach Marine Le Pen in einer Präsidentschaftswahl im zweiten Wahlgang vor François Hollande läge, attackierte Le Pen vehement die *Macht euch aus dem Staub!*-Bewegung ("Barrez-vous!") und mich persönlich als "antifranzösisch". In dem gleichnamigen Manifest hatten zwei Mitunterzeichner und ich junge Franzosen aufgefordert, diesen nationalen Freizeitsport doch aufzugeben, der darin besteht, sich vor der Kulisse Pariser Denkmäler zu verlustieren und zu demonstrieren. Der Hintergrund ist die [Unzufriedenheit vieler Franzosen](#) darüber, dass in ihrem Land seit über 30 Jahren die Jugendarbeitslosigkeit bei 25 Prozent liegt, und die Meinung, man müsse schon zu ungewöhnlichen Maßnahmen greifen, um die Politik zu erschüttern. Wie in den meisten entwickelten Ländern, die derzeit in Bedrängnis sind, ist die menschliche Ressource, auch Humankapital genannt, in Frankreich eine der letzten Kräfte, um dieses so selbstbewusste wie selbstgefällige Land vor dem anhaltenden Niedergang zu bewahren.

## London, die viertgrößte französische Stadt der Welt

Eine genaue Schätzung des Anteils am britischen Bruttosozialprodukt, der von den fünfhunderttausend Franzosen erwirtschaftet wird, die in [London](#) (der viertgrößten französischen Stadt der Welt) leben, ist zwar schwierig. Aber es ist eine beträchtliche Summe und sie steigt Tag für Tag. Wenn junge Menschen abwandern, so dachten wir, müsste sich doch die politische Klasse endlich etwas überlegen, um der Jugend zu helfen.

Doch nichts ist geschehen. In den letzten zwei Jahren ist alles noch viel schlimmer geworden. Und so verlassen weiterhin ambitionierte und tatendurstige junge Franzosen das Land. Und uns attackiert man als unpatriotische Nestbeschmutzer, die die Jugend ermutigen, alles aufzugeben und wegzugehen.

So als ob gute, patriotische und dankbare Franzosen im Lande blieben, während die ewig Negativen und Undankbaren das Land hinter sich ließen. So als ob die halbe Million Franzosen, die in der Boomtown London leben, allesamt Feiglinge wären und nicht wertvolle Botschafter ihres Landes!

Nein, ganz im Gegensatz zu dem, was Marine Le Pen behauptet, ist unsere Bewegung nicht antifranzösisch. Unser Ärger und unsere Ungeduld richten sich einzig und allein gegen die politische Klasse in Frankreich, zu der nun auch der ["Front National"](#) gehört. Natürlich gehören die rassistischen und revisionistischen Äußerungen, mit denen Marines Vater, Jean-Marie Le Pen, bekannt wurde, längst der Vergangenheit an.

Ihre Reden sind sehr viel glatter und unverbindlicher formuliert, sodass man denken könnte, Konservative in Amerika und Europa stünden rechts von ihr. Nicht Extremismus und Engstirnigkeit sind das größte Problem des Front National, sondern der Mangel an Kompetenz in wirtschaftspolitischen Fragen. Dies ist ganz allgemein ein Problem in der französischen Politik, bei Le Pen ist es besonders eklatant.



Die Franzosen betrachten sich gern als Cartesianer, worunter sie eine rationale und pragmatische Haltung verstehen. Doch sie sind eigentlich echte Kantianer, das heißt, es geht immer um hehre Prinzipien und darum, wie die Dinge sein sollten, und nicht darum, was funktioniert und wie Konzepte praktisch umzusetzen sind.

## **Alle Parteien in Frankreich klingen gleich**

Politik wird so zu einem Schönheitswettbewerb der Ideen: Figuren wie Marine Le Pen brauchen nicht zu argumentieren, wie sie erreichen wollen, was sie freimütig versprechen (den Euro aufgeben, die Immigration stoppen, Bevorzugung von Franzosen). Es genügt, darüber zu schwadronieren, wie wundervoll und außerordentlich diese Ziele seien.

Die Franzosen, tragischerweise auch viele junge Menschen, sind zunehmend geneigt, dieser Frau ihre Stimme zu geben. Weil sie immer noch glauben, dass die Wahl solcher Kandidaten einen Bruch mit der bisherigen politischen Kultur bedeutet.

In Wahrheit klingen alle Parteien gleich, wenn es um Souveränität, Brüssel und die EU, Deutschland, Marktwirtschaft, Laxheit in der Haushalts- oder Sozialpolitik geht. Es gibt kaum Vertreter einer handlungsorientierten, pragmatischen Politik, die diesen Reaktionären alter und neuer Prägung, linker oder konservativer Provenienz, Paroli bieten könnten.

Frankreich wurde in den letzten fünfunddreißig Jahren von schwachen, unverantwortlichen oder inkompetenten Politikern regiert. Ausnahmen wie Michel Rocard und Alain Juppé konnten sich politisch nicht durchsetzen. Lange Zeit bestand die französische Politik aus einer Konfrontation zwischen zwei Arten von Europa-Skeptikern: einerseits den prinzipiellen, wie Marine Le Pen und Arnaud Montebourg. Und dann jenen, die vorgeben, voll hinter den europäischen Idealen zu stehen, sich aber in Wirklichkeit mit dem Macht- und Prestigeverlust nicht abfinden wollen, den eine stärkere Union zur Folge hätte.

Jahrzehnte der Feigheit und des Populismus des gesamten politischen Spektrums haben den Weg für die aktuelle Krise der Demokratie und den Aufstieg von Marine Le Pen geebnet. Im Jahr 2012 posaunte François Hollande als sozialistischer Präsidentschaftskandidat, die Finanzwelt "ist der Feind".

## **Die Wirtschaft ist der Feind**

Dies ähnelte der Äußerung des konservativen Präsidenten Jacques Chirac einige Jahre früher, der das wirtschaftliche Laissez-faire "eine Perversion des menschlichen Denkens" nannte, das "ebenso schlimm wie der Kommunismus" sei.

Der nächste Präsident Frankreichs müsste den Wandel verkörpern. Premierminister Valls macht mutige Versuche. Doch Präsident Hollande zögert weiter, endlich doch noch Reformen durchzusetzen. In der gegenwärtigen Konstellation ist Valls zum Scheitern verurteilt und die Linke kaum mehr zu retten. Die Zuversicht des [Kandidaten Sarkozy](#), er werde die Präsidentschaftswahl 2017 gewinnen, entstammt blanker Hybris. Denn mit seinem Team aus Europa-Skeptikern und Wirtschaftsprotektionisten ist er Teil des Problems und nicht Teil der Lösung. Die Rettung vor einer zukünftigen französischen Präsidentin Le Pen wären tief greifende Reformen. Doch in einem von Klassenkampf geprägten politischen Klima sind sie unrealistisch. Für Marine Le Pen regnet es Brot vom Himmel.